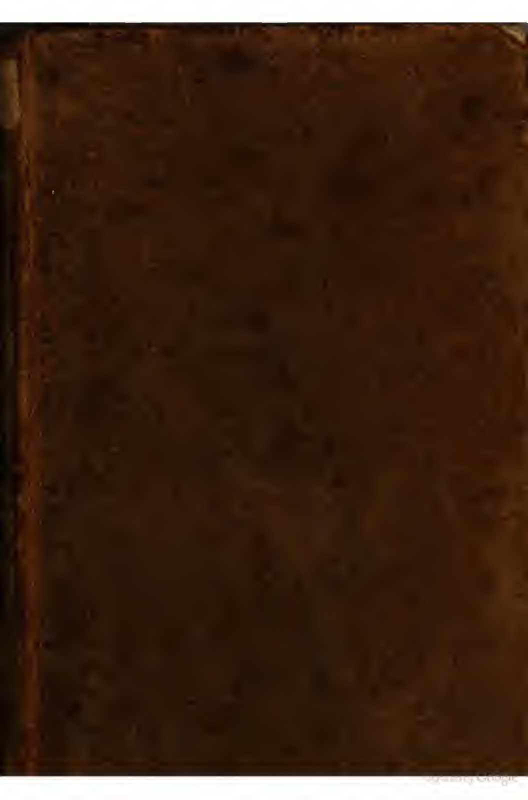
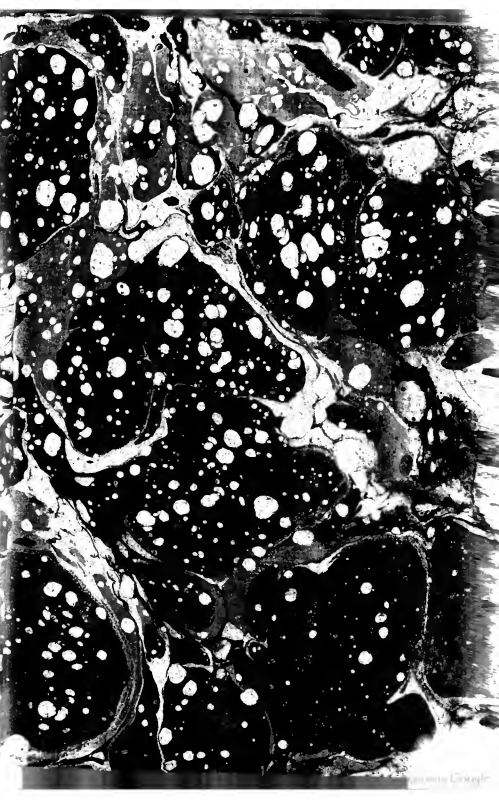






SHAKESPEARE.

TOME VINGTIÉME.

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLAIS,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR M. LE TOURNEUR.

TOME VINGTIÉME.



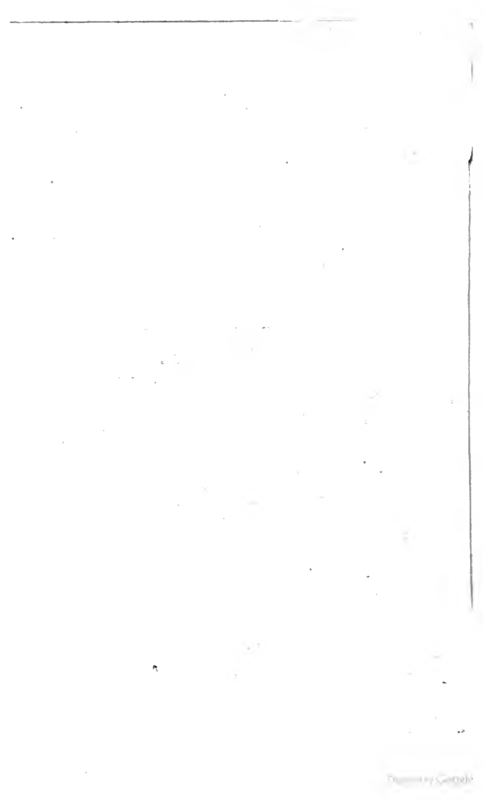


A PARIS,
Chez l'AUTEUR, cul-de-sac Saint-Dominique, près le Luxembourg;
Et MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

LES DEUX VÉRONOIS.

COMÉDIE.





REMARQUES

DE M. ESCHEMBURG,

SUR

LES DEUX VÉRONOIS.

Miss Lenox, sœur de Fielding, qui s'est fait connoître par plusieurs ouvrages estimables, & principalement par sa belle traduction du Théâtre Anglais du *P. Brumoy*, a publié un ouvrage, où sont rassemblées les *Nouvelles*, d'où *Shakespeare* a puisé les sujets de ses Pièces. Elle a découvert qu'une partie du fonds de la Piece dont il est ici question, se trouve dans le second Livre de *Diane*, Roman pastoral Espagnol de Montemayor. Voici un extrait de ce conte, où l'on reconnoîtra une grande ressemblance avec l'Histoire de Julie dans *les Véronois*. Ce Roman, suivant le témoignage de Miss Lenox, étoit déja traduit en Anglais du tems de notre Poëte.

« Trois Nymphes qui s'étoient vouées au service de » *Diane*, s'écartèrent trop loin du Temple de la Déesse, » où elles habitoient, & rencontrèrent trois hommes » sauvages, qui, séduits par leur beauté, voulurent les » entraîner de force. Leurs cris attirèrent une jeune » Bergère à leur secours : elle étoit armée d'un arc & » d'un carquois ; elle décocha si heureusement ses traits » sur les brigands, qu'elle les étendit tous trois à ses

» pieds, & délivra ainsi les Nymphes du péril qui les » menaçoit. La grande beauté de cette jeune fille, la » majesté de sa figure, & sur-tout sa valeur étonnante, » firent croire aux Nymphes qu'elle pouvoit bien être » une Déesse descendue du Ciel pour défendre leur » honneur. Pleines de cette pensée, elles se jettèrent » à ses pieds, lui parlèrent comme à une Divinité, en » la remerciant de l'assistance qu'elle leur avoit donnée. » La Bergère les releva, les assura, les larmes aux yeux, » qu'elle n'étoit pas une Divinité, mais une mortelle, » & une femme des plus foibles de son sexe, malheu- » reuse par l'amour & accablée par le sort le plus cruel.

» Les Nymphes touchées par la compassion & par la » reconnoissance, tâchèrent de calmer ses chagrins, en » lui promettant leur assistance, & la prièrent de leur » raconter son histoire. La Bergère se montra disposée » à satisfaire leur curiosité; elles s'assirent sur le bord » d'un ruisseau, dont les eaux faisoient un doux mur- » mure, & elle raconta l'histoire qui suit. »

Sachez, belles Nymphes de la chaste Déesse, que la *Vandalia*, pays assez voisin de ces lieux, est ma patrie; mon père *Andronio*, homme considéré par sa naissance & ses richesses, & principalement par ses graces naturelles & ses manières honnêtes, fut marié très-jeune à une femme nommée *Delia*, dont il étoit singuliérement amoureux. Il se passa beaucoup d'années avant qu'il plût aux Dieux de leur donner un enfant; enfin ma mère fut favorisée de cet espoir, & une nuit, pendant sa

groſſeſſe, qu'elle étoit inquiétée des plus terribles penſées, & qu'elle ne pouvoit dormir, elle pria mon père de diſſiper ſon ennui par la lecture de quelque hiſtoire agréable. Mon père y conſentit, & lut le jugement de Pâris.

Ma mère moraliſa ſur cette hiſtoire, & critiqua la partialité de la ſentence du Berger. Pâris, dit-elle, étoit enivré d'un penchant ſenſuel pour la beauté, & n'étoit pas en état d'apprécier, comme il l'auroit dû, les nobles qualités de l'ame. La vertu héroïque eſt la plus éclatante de toutes; & la Déeſſe des combats méritoit la préférence. — On ne diſpute pas pour le prix de la vertu, mais pour celui de la beauté, répliqua mon père; la pomme appartenoit à la plus belle; Pâris la donna donc avec juſtice à Vénus, qui, par ſes charmes, ſurpaſſoit ſes rivales. — Il eſt vrai, repliqua-t-elle, que l'inſcription de la pomme étoit: *à la plus Belle:* mais cela ne devoit pas s'entendre de la beauté corporelle, mais de la beauté ſpirituelle; car la valeur eſt une des vertus principales de l'ame, & l'exercice des armes eſt une marque de cette vertu. Si Pâris avoit été un juge froid & ſage, il auroit donné la pomme à Minerve.

Cette diſcuſſion dura ſi long-tems, que ma mère fatiguée enfin de parler, s'endormit profondément. Tout-à-coup Vénus lui apparut en ſonge, environnée d'une lumière céleſte; dans ſes yeux étoit une certaine gravité aimable: car la colère ne pouvoit s'arrêter ſur le viſage de cette charmante Déeſſe; elle adreſſa à ma mère les paroles ſuivantes: D'où vient, Délia, le mépris

d'une puissance qui t'a toujours été favorable ? As-tu oublié le tems où ton cœur pour la première fois brûloit du plus tendre feu pour ton Andronio ? Tu cherchois alors mes autels ; tu implorois ma protection ; j'ai écouté & exaucé tous tes vœux ; & c'est ainsi que tu m'en remercies ? Mais sache, ingrate, que tu n'échapperas pas à la vengeance d'une Divinité outragée ; tu mettras au monde un fils & une fille, mais tu ne jouiras pas de la joie d'être mère ; l'instant de leur naissance sera le dernier de ta vie. Ta mort ne suffira pas à ma vengeance ; tes malheureux enfans sentiront ma juste colère ; ils languiront tous les deux dans le martyre d'un amour sans espoir, & ils seront la victime de la puissance que tu as osé mépriser. A ces mots la Déesse disparut ; tout-à-coup la figure céleste de la fille de Jupiter, la divine Minerve apparut à ma mère. Elle sourioit avec grace, & dit d'une voix grave, mais mélodieuse : la Déesse Pallas te remercie, Délia, du zèle que tu as montré pour son honneur, & en récompense elle te promet de rendre ton fils & ta fille si forts dans les armes, que leur valeur sera l'admiration de leur siècle & de la postérité. Elle eut à peine achevé ces mots qu'elle disparut aussi, & ma mère s'éveilla pénétrée d'une sainte terreur.

Un mois après ce songe, elle accoucha heureusement de moi & d'un fils, & elle mourut aussi-tôt, comme Vénus l'en avoit menacée. Mon père qui succomba à la douleur de sa perte, la suivit peu de mois après, & nous abandonna mon frère & moi aux soins d'une

tante, qui étoit Abbeſſe d'un Couvent. Nous reſtâmes auprès d'elle juſqu'à notre douzième année, tems où mon frère alla à la Cour du Roi de Portugal; où il acquît en peu d'années par ſon courage dans la guerre une réputation immortelle, mais qui n'étoit pas ſuffiſante pour le dédommager des peines que l'amour lui avoit cauſées. En ſortant du Couvent j'entrai dans la maiſon de ma grand'mère, ſous les yeux de laquelle j'eus à peine atteint ma quinzième année, que je fus remarquée par l'ingrat Félix, dont pour mon malheur je fus aimée.

Ce jeune Gentilhomme m'avoit apperçue ſur une péloufe où je me promenois derrière la maiſon de mon aïeule, & qui n'étoit pas éloignée de la ſienne, & il chercha toutes les occaſions de me déclarer ſon amour par ſes regards pleins de feu. Comme je paroiſſois ne pas les comprendre, il réſolut de m'écrire, & ſut ſi bien gagner Roſine, ma femme de chambre, qu'elle prit ſur elle de me remettre la lettre. Cette fille ruſée employa mille artifices, pour m'engager à recevoir cette lettre; & quoique les inſtances qu'elle me faiſoit ne me dépluſſent pas dans le fond, je feignis cependant d'en être mécontente. Je lui dis d'un air de courroux, que ſi je n'avois pas égard à ma réputation, & que je ne craigniſſe pas la critique du monde, je la renverrois de mon ſervice avec toute l'ignominie que méritoit ſa hardieſſe.

Il me ſemble encore avoir devant les yeux cette fille

ruſée, & voir avec quelle fineſſe elle ſut cacher ſous un ſourire faux le dépit & l'inquiétude où ma colère l'avoit plongée. Croyez-moi, Mademoiſelle, dit-elle, les inſtances que je vous ai faites pour recevoir la lettre, n'avoient pour objet que de vous faire rire. Je n'ai pas eu intention de vous offenſer; mais comme je vois que, ſans m'y être attendue, j'ai eu le malheur de le faire, je vous promets de n'y plus retomber. En diſant ces mots, elle remit la lettre dans ſa poche, & ſortit de ma chambre. Hélas! avec quelle émotion mes yeux ne la ſuivirent-ils pas! Je ne déſirois rien plus ardemment que de lire la lettre: mais l'orgueil & la modeſtie qui me portoient auparavant à la rebuter, ſe joignirent alors à la confuſion & m'empêchèrent de la redemander.

Tout le jour je fus penſive & mélancolique; le ſoir que Roſine me ſervoit dans ma chambre, j'attendois avec la plus vive impatience que la converſation revint ſur ce qui avoit paru me mettre ſi fort en colère le matin. Mais hélas! mon eſpoir fut trompé; ſoit que Roſine eût réſolu en effet, ou qu'elle feignît d'être plus ſur ſes gardes, elle ne me dît pas un mot de cette fatale lettre. Cependant, je voulus faire une dernière tentative, pour voir ſi je pourrois la remettre ſur la voie. Eſt-il bien vrai, dis-je, que Dom Félix, ſans égards pour ma réputation, oſe m'écrire? Ah! Mademoiſelle, me répondit-elle froidement, bien de jeunes Dames auſſi aimables que vous ſont expoſées à de pareilles aventures. Je ſuis vraiment bien fâchée de

vous avoir déplu, en vous priant de recevoir sa lettre; mais je ne savois pas que vous fussiez si sévère sur ce point. Je vous prie de me le pardonner; car désormais je n'en parlerai plus. Ce procédé ne fit qu'augmenter mon dépit; cependant je feignis d'être toujours plus mécontente, tant qu'elle resta avec moi. Cette nuit me parut durer le double des autres; pleine de mille pensées tumultueuses, j'attendis le jour avec la plus grande impatience, sans pouvoir fermer une seule fois les yeux. Enfin le jour vint, & Rosine, qui vint m'habiller à l'heure accoutumée, laissa tomber la lettre près de moi, & il me parut qu'elle l'avoit fait exprès. Qu'as-tu laissé tomber, lui dis-je? — Ce n'est rien, répondit-elle. Moi je voulus voir ce qui étoit tombé. Mon Dieu, Mademoiselle, dit-elle, pourquoi êtes-vous si curieuse? C'est la lettre que je voulois vous donner hier. — Donne-moi cela, afin que je te montre ton mensonge! Elle me la remit sur le champ entre les mains, & m'assura, avec une confusion feinte, que c'étoit la même lettre. Tu me trompes, repliquai-je, en dissimulant toujours; cette lettre est à toi, elle est de ton Amant, & je veux la lire pour juger, s'il est digne de tes bonnes graces. En disant ces mots, j'ouvris la lettre, qui, comme je m'y attendois, m'étoit adressée par Dom Félix.

Les sentimens tendres & pleins de feu que j'y remarquai, firent un tel effet sur mon foible cœur, que je ne pus résister à l'envie de lui faire une réponse, qui lui fit espérer que je répondrois dans la suite à son amour. Alors je demandai pardon à ma femme de

chambre de la rigueur dont j'en avais usé à son égard, & comptant entièrement sur son attachement pour moi, je lui fis part du contenu de la lettre, en la priant de m'aider à faire passer la réponse. Elle n'eut pas de peine à me le promettre, & s'en acquitta très-fidèlement.

Comme ma lettre étoit faite pour lui donner de l'espoir, mon Amant ne négligea rien pour me déclarer son violent amour; tous les jours, je recevois une lettre, ou quelques vers tendres, & tous les soirs une sérénade sous mes fenêtres. Une année entière se passa ainsi; enfin lorsque je crus être assurée de la sincérité & de l'ardeur de son tendre amour, je me décidois à lui promettre ma main, quand pour mon malheur, le père de Dom Félix informé de l'amour de son fils pour moi, pour prévenir notre mariage, l'envoya à la Cour de la grande Princesse *Auguste Cesarine*, en lui représentant qu'il ne convenoit pas à un jeune Cavalier de sa naissance, de passer sa jeunesse à la maison paternelle, où l'oisiveté & le pouvoir des mauvais exemples pourroient très-aisément le corrompre.

Dom Félix ne pouvoit se résoudre à m'annoncer cette cruelle nouvelle, parce qu'il craignoit d'être accablé du chagrin qu'elle causeroit: il partit donc sans prendre congé de moi.

Ah! chastes & aimables Nymphes! comment vous décrirai-je les peines que me causèrent son absence! Ignorant comme vous faites la douce tyrannie de l'amour, comment pourrai-je vous faire comprendre le

martyre que souffrent des Amans séparés ! Je le trouvai si insupportable, que j'oubliai tout ce que je devois à mon sexe, à mon rang & à mon nom, que j'abandonnai la maison de mon aïeule, & que sous l'habillement d'un Cavalier j'allai à la Cour, où étoit l'objet de tous mes vœux.

Je mis vingt jours à faire ce voyage, & dans la route mon habillement d'homme me causa souvent les plus grands embarras ; mais le désir brûlant que j'avois de revoir Dom Félix me fit oublier mes peines. A mon arrivée je louai un logement dans une rue peu fréquentée. Mon extrême impatience de voir Dom Félix ne me laissa pas le tems de penser à autre chose qu'à satisfaire ce désir ; mais je n'osai m'informer de lui à mon hôte, de crainte que si par hazard ma fuite étoit déja connue, on ne conçût des soupçons sur mon état & sur mon sexe. Je ne trouvai même pas à propos de sortir pour le chercher, de peur d'être remarquée.

Je passai tout le jour dans cette inquiétude ; la nuit vint & ma peine ne fit que s'accroître. Malgré la fatigue de mon esprit & de mon corps, je ne pus dormir. Je ne fis que me retourner dans mon lit jusqu'à minuit, quand mon hôte vint frapper à ma porte, & me dit que si je voulois entendre une belle musique, il falloit me lever, & ouvrir la fenêtre qui donnoit sur la rue. Dans le trouble où mon esprit se trouvoit alors, j'étois peu en état de prendre plaisir à la musique la plus

agréable. Cependant je me levai, sans penser à ce que je faisois, & lorsque j'ouvris ma fenêtre, une voix que je crus reconnoître fixa toute mon attention. J'écoutai avec plus d'attention, & je remarquai que c'étoit *Fabio*, Page de Dom Félix, qui cria à des gens qui n'étoient pas loin de là : hé bien, Messieurs, il est tems de commencer, car cette Demoiselle est précisément à sa galerie. A l'instant ils commencèrent à jouer de plusieurs instrumens, qui, sans mille pensées cruelles qui m'agitoient, m'auroient charmée par leur céleste harmonie. Aussi-tôt que la musique eut fini, une voix dont la douceur enchanteresse me fit reconnoître celle de Dom Félix, chanta quelques vers tendres, dans lesquels il se plaignoit de la rigueur d'une Belle à qui il avoit consacré son amour (†).

Cette voix que je connoissois si bien, transporta mon ame d'un si doux délire, que j'oubliai que ces vers étoient adressés à une autre. L'image de notre ancien amour se représenta plus vivement à mon imagination, dont l'illusion me montroit mon Amant tel qu'il étoit autrefois, comme s'il eût formé pour moi ces sons languissans. Mais cet agréable songe ne dura pas long-tems; je retombai bientôt dans le sentiment amer de ma déplorable situation; je m'adressai à mon hôte, & lui

(†) On a retranché ici une Romance en Espagnol, & dans la suite un Sonnet & une Chanson.

demandai avec un ſoupir, qui ébranla tout mon cœur, s'il connoiſſoit la Demoiſelle à qui cette muſique étoit adreſſée !

Il me répondit, qu'il ne la connoiſſoit pas, qu'il y avoit tant de jolies filles dans la rue, qu'il ſeroit difficile de deviner pour laquelle étoit la muſique. Ainſi je reportai toute mon attention ſur la voix de mon infidèle Amant ; mais hélas ! avec des ſentimens tout différens ; car alors mon ame étoit pleine du plus ſombre déſeſpoir. L'aurore paroiſſoit déja, que cette maudite aubade n'étoit pas encore finie ; je me remis au lit, où je déplorai avec un torrent de larmes mon malheur, & l'infidélité de Dom Félix.

C'eſt ainſi que je paſſai la plus grande partie du jour ; enfin je me levai, je pris mes habits d'homme, je ſortis, j'errai par les rues ſans aucun deſſein, mais avec le déſir le plus violent de voir mon parjure Amant. J'arrivai par hazard aux portes du palais, je traverſai une cour très-ſpacieuſe, & je vis une grande quantité de Dames, jeunes, belles & richement habillées, qui ſe montroient par leurs fenêtres aux jeunes Cavaliers qui alloient & venoient, & dont les yeux étoient diverſement dirigés ſur les objets de leurs vœux.

J'étois encore ſur la porte du palais, dans l'eſpérance de voir Dom Félix, dont je croyois appercevoir l'Amante parmi les Dames que j'avois vues, quand je vis venir Fabio, qui dit quelques mots au Portier de la ſeconde,

cour, & s'en retourna. Mon cœur battoit dans la plus vive attente; je me figurois que Dom Félix viendroit; je ne me trompois pas; il vint accompagné de quelques domeſtiques vêtus d'une riche livrée de velours jaune, avec des plumets blancs & bleus ſur le chapeau; mon Amant étoit habillé de même, avec des plumes de la même couleur.

Arrivé à la porte du palais, il deſcendit de cheval, & monta le grand eſcalier. Accablée par les ſentimens de la joie & de la douleur, je reſtai long-tems immobile; enfin je me remis un peu, j'allai à Fabio, je le pris à part, & lui demandai, qui étoit le Gentilhomme qui venoit d'entrer dans le palais.

Il faut que tu ſois étranger ici, répondit-il, puiſque tu ne connois pas Dom Félix; aucun Gentilhomme n'eſt plus connu que lui à la Cour. Cela peut être, dis-je, mais je ſuis étranger, & je voudrois bien ſavoir s'il a des raiſons particulières de prendre une livrée de cette couleur.

Si la choſe étoit moins connue, répondit-il, je la tairois; mais comme tout autre peut te l'apprendre de même que moi, je vais t'en dire la raiſon: il aime une jeune perſonne nommée *Célie*, & c'eſt ſa couleur qu'il porte.

Cette confirmation de mon malheur r'ouvrit la plaie ſanglante de mon cœur; cependant je cachai mon trouble, & continuai de parler avec Fabio de l'amour

de ſon Maître ; je conclus de ce qu'il me dit, que cette nouvelle Amante ne lui étoit pas très-favorable. Cette certitude ranima mon cœur abattu ; je continuai la converſation, & Fabio, ſuivant la coutume des Pages, me découvrit très-cordialement les affaires de ſon Maître : par une tranſition rapide il s'informa des miennes, me demanda mon nom, mon pays & mon état. Je lui dis que je m'appellois *Valério*, que ma patrie étoit la Vandalie, & que je n'avois encore ſervi perſonne juſqu'alors.

Fabio voyant que j'étois de ſon pays, ſouhaita de m'avoir pour camarade, & me dit que ſon Maître l'avoit chargé de lui chercher un Page, que ſi je le voulois, il me propoſeroit. J'acceptai ſur le champ une propoſition qui me mettoit dans le cas de voir tous les jours Dom Félix.

Fabio lui ayant parlé de moi, il me fit venir le ſoir même; je lui plûs, & il me reçut d'abord à ſon ſervice. Ce nouvel état devint pour moi une ſource de nouveaux malheurs; car alors j'étois continuellement témoin des offres, des lettres & des préſens qu'on envoyoit journellement à ma rivale.

Il y avoit un mois que j'étois à ſon ſervice, quand Dom Félix me confia toute l'hiſtoire de ſon amour avec *Célie*, & me donna une lettre pour elle, que je devois lui remettre en main propre, s'il étoit poſſible. Jugez, belles Nymphes, combien cette commiſſion me fut douloureuſe ! Je m'en chargeai cependant ; on m'intro-

duiſit chez la jeune perſonne, & je lui remis la lettre. Célie me regarda très-attentivement, & reçut la lettre, comme ſi elle ne ſavoit ce qu'elle faiſoit. Elle rougit & pâlit tour à tour, me fixa long-tems, & en fut ſi émue, que je vis que ma vue avoit produit un grand changement dans ſon cœur.

Elle revint à elle-même, ouvrit enfin la lettre, la parcourut avec diſtraction, la jetta & ſe remit à me fixer. La fortune, dit-elle après quelques momens de ſilence, a bien favoriſé Dom Félix, de t'avoir conduit à cette Cour pour être ſon Page. Et moi auſſi, Madame, dis-je, de m'avoir procuré l'occaſion de voir une perſonne qui n'a pas ſon égale au monde.

Célie ſourit, & dit, que j'avois déja appris la flatterie de mon Maître; cependant mon compliment parut ne pas lui déplaire, elle m'arrêta encore quelque tems, & me fit une foule de queſtions ſur Féliſmena, qui, comme elle avoit appris, avoit autrefois été la Maîtreſſe de Dom Félix.

Je ſoupirai & je rougis en lui entendant prononcer mon nom; mais mon trouble échappa à ſon attention, & après que j'eus ſatisfait ſa curioſité au ſujet de Féliſmena, dont la beauté, l'eſprit & l'amour étoient le ſujet de ſes queſtions, je la priai de donner une réponſe favorable à mon Maître. Dis-lui, repartit-elle, que j'ai lu ſa lettre, & que je ſuis diſpoſée à croire ſes proteſtations ſincères. Mais, Valério, ajouta-t-elle d'une

voix

voix plus baſſe, c'eſt à toi que ton Maître a l'obligation de cette réponſe favorable. Je vois que tu l'aimes, & c'eſt pour te rendre ſervice que je lui fais ce plaiſir. Elle accompagna ces paroles d'un regard ſi plein d'expreſſion, que je n'eus pas de peine à en deviner la vraie ſignification. Je m'inclinai reſpectueuſement, & me retirai pleine d'admiration ſur un événement auſſi peu attendu; non ſans eſpérance qu'il en réſulteroit quelque choſe d'avantageux pour mon amour.

Dom Félix voyant qu'il ne recevoit jamais une réponſe de Célie, quand je n'étois pas le porteur de ſes lettres, m'en donnoit toujours la commiſſion. Célie, de cette façon, me voyoit tous les jours, & elle conçut pour moi une violente paſſion, qu'elle ne découvroit cependant que par ſes regards & par ſes ſoupirs; mais ſon indifférence pour Dom Félix n'eut pas, à beaucoup près, les ſuites que j'oſois en attendre; ſa paſſion parut s'augmenter à meſure qu'elle le dédaignoit, & ſon déſeſpoir en devint ſi grand, que, dans la crainte qu'il ne mit ſa vie en danger, moi qui aurois dû le moins implorer pour lui la pitié d'une rivale, je me jettai à ſes pieds, & la priai, en fondant en larmes, d'avoir compaſſion de l'état où ſa dureté avoit mis mon Maître.

Célie qui s'étoit flattée d'avoir fait quelque impreſſion ſur mon cœur, conclut de ma poſture ſuppliante & des premières paroles que je proférai, que je voulois prier pour moi-même. Mais à peine entendit-elle le nom de Dom Félix, qu'elle perdit ſa première complaiſance. Le

dépit couvrit ses joues de rougeur, ses yeux étincelèrent de rage & de colère, elle se leva de sa chaise avec un mouvement convulsif: retire-toi, ingrat, me dit-elle, tu me pries pour ton Maître, quand tu dois savoir depuis long-tems que mon cœur est à toi! N'ai-je vécu que pour être méprisée d'un homme tel que toi? O maudite fortune, ô amour encore plus maudit! Mais je veux être juste, sinon à ton égard, du moins je veux l'être envers moi! La mort me délivrera à la fois & du mépris des hommes, & des reproches de mon propre cœur.

En disant ces mots, elle s'élança dans la chambre voisine où elle s'enferma; ainsi il ne me fut pas possible de la suivre, quand même j'en aurois eu l'intention. La douleur & l'étonnement me retinrent quelques momens immobile comme une statue; enfin je m'en allai, mais mon esprit étoit dans un tel trouble sur un événement aussi singulier, que j'arrivai chez Dom Félix, sans m'être précautionnée d'une réponse de Célie pour lui.

Ses pressantes questions m'arrachèrent de mes profondes réflexions; je répondis à tout hazard, que Célie ayant eu compagnie, je n'avois pu lui parler. Dom Félix poussa un profond soupir, & me dit: qu'il falloit que j'y retournasse le lendemain. Je le fis; mais hélas! ô Nymphes de la chaste Déesse, quel fut mon étonnement & mon affliction, lorsque la femme de chambre de Célie me dit qu'elle étoit morte d'une foiblesse qu'elle avoit eue, peu de tems après que je l'avois quittée!

Si mon cœur avoit été moins tendre & moins reconnoiſſant, la mort d'une rivale ne l'auroit pas ſi fort agité : mais comme je ſavois que j'étois la cauſe innocente de ſa mort, je ne pus l'apprendre ſans en reſſentir la plus vive triſteſſe, que la crainte de déſeſpérer Dom Félix augmentoit au point d'en perdre preſque l'eſprit.

De retour à la maiſon, je le trouvai plongé dans le plus affreux déſeſpoir ; on lui avoit déja appris la nouvelle de ſa mort ; aucun de ſes domeſtiques n'oſoit l'approcher ; il me bannit moi-même de ſa préſence, quoique je fuſſe ſon favori ; le Ciel eſt témoin de la peine que j'en reſſentis ! Depuis ce triſte jour je ne l'ai plus vu. Il partit, ſans dire à aucun de ſes amis ou de ſes gens où il alloit.

Les termes ſont au-deſſous de la douleur que me cauſa ce nouveau malheur. Privée de la préſence de celui pour qui ſeul je vivois, la lumière du jour me devint odieuſe ; je maudis mon deſtin, mon amour ſans eſpoir, & tout dans le monde, excepté Dom Félix.

Cette ſituation douloureuſe étoit trop violente pour durer : la nature étoit trop foible pour y réſiſter ; enfin ſa violence diminua, & l'eſpérance, cette inſenſée, cette fauſſe amie de l'amour, me préſenta comme une choſe poſſible l'idée de devenir encore heureuſe, ſi je pouvois retrouver Dom Félix. Cette penſée flatteuſe me rendit du courage, je réſolus de le chercher par toute la terre, & voici déja deux ans que je le fais inutilement.

Le hazard me conduisit dans une plaine où la tranquille simplicité de la vie pastorale me plut beaucoup ; & comme j'ai perdu toute espérance de retrouver jamais Dom Félix, j'ai quitté mes habits d'homme, & j'erre, sous l'habillement d'une Bergère, dans cette forêt, où je me plais toujours à entretenir par la solitude & dans les larmes la funeste passion qui me dévore.

Le Ciel qui m'a procuré l'occasion de vous délivrer, belles Nymphes, du danger qui vous menaçoit, semble avoir ordonné l'heureux changement de mon sort. Le premier rayon de joie qui a brillé dans mon ame, depuis l'absence de Dom Felix, vient du bonheur que j'ai d'avoir été l'instrument de votre délivrance. Puisse-t-il être un heureux présage d'un destin plus favorable! Puisse-t-il être le commencement d'une félicité, que la vue seule de Dom Félix peut me procurer!

La belle Félismena finit ici son récit; & les Nymphes de Diane la confirmèrent dans son espérance, & la prièrent toutes de rester, & de venir habiter avec elles dans le beau palais de *Félicia*, jusqu'à ce que le sort se montrât plus favorable à ses vœux. Elle accepta leur offre de bon cœur, & les suivit dans le Temple de Diane.

Le simple extrait que je viens de donner de cette Histoire, suffit pour montrer au lecteur la ressemblance qu'il y a avec une partie du sujet *des deux Véronois* de *Shakespeare.* Il a peut-être pris ailleurs les autres circonstances; peut-être aussi que ce conte de *Montemayor*

a été refondu dans un autre par quelqu'autre Romancier, où ſe trouvoient la plupart des autres circonſtances de cette Pièce.

Pope obſerve, que le ſtyle *des deux Véronois* eſt moins figuré, plus naturel, & beaucoup plus dénué d'art que le reſte des autres Pièces de ce Poëte, quoiqu'on la regarde comme un de ſes premiers ouvrages.

Cependant cette différence de ſtyle a engagé certains Critiques à refuſer à *Shakeſpeare* le travail de cette Pièce. *Hamner* croit que le Poëte n'y a eu d'autre part, que d'y avoir introduit quelques diſcours ſaillans. *Théobald* la déclare une de ſes plus mauvaiſes Pièces. Enfin *Upton* l'attribue toute entière à un autre Ecrivain inconnu, ſi pourtant la forme & le ſtyle décidoient de quelque choſe; car, dit-il, comment les Peintres diſtinguent-ils une copie d'avec l'original? Et les Ecrivains n'ont-ils pas leur manière & leur ſtyle particulier, d'après leſquels un vrai Critique peut tout auſſi-bien juger qu'un Peintre? La réponſe de *Johnſon* à ce ſujet me paroît fondée.

Un Peintre, dit-il, diſtingue la copie d'avec l'original, ſuivant des régles qui ont quelque reſſemblance avec celles dont ſe ſervent les Critiques pour juger une traduction. Si elle eſt littérale, (& il faut qu'elle le ſoit, ſi l'on veut la comparer avec la copie d'un tableau) on la diſtingue bien aiſément. On diſtingue de même la copie de ſon original, quand le Peintre copie ſon propre ouvrage; il en ſeroit de même d'un Ecrivain, dont

l'ouvrage perdroit le ton de l'original, s'il le traduiſoit littéralement.

M. *Upton*, continue-t-il, change la copie d'un tableau contre la *manière* imitée d'un Peintre. Les copies ſe reconnoiſſent aiſément; mais on ne découvre pas avec la même facilité les bonnes imitations, que les meilleurs connoiſſeurs ſouvent ne diſtinguent pas. Il n'eſt même pas sûr que l'Ecrivain ait toujours des beautés propres, que l'on pourroit remarquer en lui auſſi aiſément que dans le Peintre. La *manière* particulière de chacun provient du déſir naturel à tout Artiſte d'alléger ſes travaux par le rappel de ſes idées précédentes ; ce rappel eſt ſuivi de cette répétition qu'on appelle la *manière* particulière. Le Peintre, au travail de qui la main & l'intelligence ont également part, a des manières de penſées, de coup-d'œil & de main; l'Auteur n'a qu'une *manière* de penſees. Cependant quelques Peintres ſe ſont autant écartés d'eux-mêmes, que de tout autre, & l'on dit, qu'il y a très-peu de reſſemblance entre les premiers & les derniers ouvrages. On peut auſſi s'attendre à la même différence de la part des Ecrivains, & s'il eſt vrai, comme il le paroît, qu'ils ont coutume d'avoir des *manières* d'habitude, la différence entre leurs ouvrages peut encore être plus grande.

Au reſte nous pouvons, avec quelque vraiſemblance, quoique rarement avec certitude, reconnoître l'Auteur d'un écrit par ces marques qui le caractériſent. Quand je lis cette Pièce, je crois y reconnoître diſtinctement le

langage & la penſée de *Shakeſpeare.* Ce n'eſt pas à la vérité un de ſes plus grands ouvrages, les caractères & les peintures de la vie n'y ſont pas très-frappans, mais il y a plus de penſées que dans la plupart de ſes autres Pièces; & peu ont plus d'endroits, qui, conſidérés à part, aient de plus grandes beautés.

PERSONNAGES.

LE DUC DE MILAN, *père de Silvie.*

VALENTIN, } *deux Gentilshommes de Vérone.*
PROTEO. }

ANTONIO, *père de Proteo.*

THURIO, *espèce de fou, ridicule rival de Valentin.*

EGLAMOUR, *confident de Silvie, & qui favorise son évasion.*

L'HOSTE, *chez lequel loge Julie à Milan.*

PROSCRITS.

SPEED, *Valet bouffon de Valentin.*

LAUNCE, *Valet bouffon de Proteo,*

PANTHION, *Valet d'Antonio,*

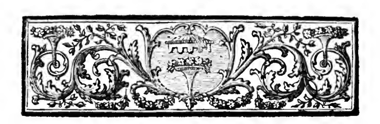
JULIE, *Dame de Vérone, aimée de Proteo,*

SILVIE, *fille du Duc de Milan, aimée de Valentin.*

LUCETTE, *suivante de Julie.*

DOMESTIQUES, MUSICIENS.

La Scène est tantôt à Vérone, tantôt à Milan, & sur les frontières de Mantoue.



LES DEUX VÉRONOIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTIN, PROTEO (1).

CESSE de vouloir me persuader, mon cher Proteo; la jeunesse qui ne sort point de son pays n'a jamais qu'un esprit étroit & borné. Si l'amour n'enchaînoit pas tes jeunes années aux doux regards d'une Amante, bien digne d'être aimée, je t'engagerois à m'accompagner pour voir les merveilles d'un monde inconnu, plutôt que de t'engourdir ici dans une stupide indolence, & d'user ta jeunesse dans une espèce d'inertie, qui laisse le caractère sans forme & sans vigueur; mais puisqu'enfin tu aimes, livre toi à ton penchant, & tâche d'être aussi heureux dans tes amours, que je voudrois l'être moi-même lorsque je commencerai d'aimer.

PROTEO.

Tu veux donc me quitter ? Adieu, mon cher Valentin, penſe à ton cher Proteo. Si par hazard tu vois dans tes voyages quelque objet remarquable, déſire de m'avoir avec toi pour partager ton bonheur., lorſqu'il t'arrivera quelque bonne fortune ; & dans tes dangers, ſi jamais le péril te menace, recommande tes malheurs aux ſaintes prières de l'amitié, car je veux être ton interceſſeur, Valentin (*).

VALENTIN.

Aimer, pour ne recueillir d'autre fruit de ſes gémiſſemens que le mépris, un froid & dédaigneux regard pour les angoiſſes d'un cœur déchiré ; pour acheter un moment de joie paſſagère par les ennuis, les peines & l'inſomnie de vingt nuits ; ſi vous triomphez, la victoire peut vous coûter ſouvent de longs repentirs : ſi vous échouez, vous n'avez donc gagné que des peines cruelles ; l'amour finira par une folie achetée par toutes les reſſources de l'eſprit ; ou bien vous y perdrez l'eſprit, vaincu & accablé par la folie de l'amour.

PROTEO.

Ainſi à t'entendre, je ne ſuis qu'un fou.

VALENTIN.

Ainſi à t'entendre, je crains bien que tu ne le deviennes.

PROTEO.

C'eſt de l'amour que tu médis, & moi je ne ſuis pas l'amour.

VALENTIN.

L'amour eſt ton maître, car il te maîtriſe ; & celui qui ſe laiſſe ainſi ſubjuguer par un fou, ne devroit pas, ce me ſemble, être rangé parmi les ſages.

PROTEO.

Les Écrivains diſent cependant, que l'amour habite dans les plus belles ames, comme le ver dévorant s'attache au bouton de la plus belle roſe. Et les Écrivains diſent auſſi, que le bouton hâtif qui promet davantage, eſt ſouvent rongé intérieurement par un ver, avant qu'il s'épanouiſſe. Et que de même l'amour porte à la folie les eſprits jeunes & tendres ; qu'ils ſe fanent dans la fleur, perdent la fraîcheur de leur printems, & tout le fruit des plus douces eſpérances. Mais pourquoi perdre ici le tems à te donner des conſeils, puiſque tu es tout dévoué à l'amour? Encore une fois, adieu. Mon père eſt ſur

le port à m'attendre pour me voir monter ſur le vaiſſeau.

PROTEO.

Et je veux t'y conduire, Valentin.

VALENTIN.

Non, cher Proteo, il vaut mieux nous quitter ici. Quand je ſerai à Milan, que tes lettres m'informent de tes ſuccès en amour; & de tout ce qui pourra t'arriver ici pendant l'abſence de ton ami; & je veux auſſi dans mes lettres venir ſouvent converſer avec toi.

PROTEO.

Puiſſes-tu trouver à Milan tout le bonheur!

VALENTIN.

Et toi, puiſſes-tu trouver ici le tien! Adieu.

(*Il ſort.*)

PROTEO.

Il pourſuit l'honneur, & moi l'amour; il abandonne ſes amis pour les honorer davantage; & moi j'abandonne tout, mes amis, moi-même pour l'amour. Quel étrange changement tu as fait en moi, Julie! Tu me fais négliger mes devoirs, perdre mon tems, combattre les plus ſages conſeils, & compter pour

rien tout l'Univers ; épuiser mon esprit dans des songes chimériques, & déchirer mon cœur des plus cruelles inquiétudes.

SCÈNE II.

VALENTIN, SPEED.

SPEED.

Monsieur Proteo, Dieu vous garde ! Monsieur, avez-vous vu, mon Maître ?

PROTEO.

Il ne fait que de me quitter dans le moment ; pour aller s'embarquer pour Milan. (**) — As-tu donné ma lettre à Julie ?

SPEED.

Oui, Monsieur.

PROTEO.

Hé ! qu'a-t-elle dit ?

VALENTIN.

Elle a fait un signe de tête.

PROTEO.

Allons, allons, ouvre-moi ton ſecret; au fait, en peu de mots. Qu'a-t-elle dit?

SPEED.

Ouvrez-moi votre bourſe, afin que l'argent & les ſecrets ſe délivrent au même inſtant.

PROTEO.

Hé bien, voici pour te payer de tes peines; qu'a-t-elle dit?

SPEED.

Sur ma foi, Monſieur, je crois que vous ne la gagnerez pas aiſément.

PROTEO.

Comment as-tu pu déja voir tant de choſes?

SPEED.

Vraiment, Monſieur, je n'ai rien vu d'elle; non, non pas même un denier pour lui avoir remis votre lettre; & ayant été ſi dure envers moi, qui lui ai porté dans un papier votre cœur tout entier; je crains qu'elle ne ſoit auſſi dure à vous ouvrir le ſien; ne lui donnez pas d'autres gages que des pierres; car elle eſt auſſi dure que l'acier.

PROTEO.

Comment, elle ne t'a rien dit?

SPEED.

Non; pas feulement: *Tenez mon ami, prenez cela pour votre peine.* Pour me prouver votre générofité vous m'avez donné une *pièce fix fols !* Auffi en récompenfe vous pourrez à l'avenir porter vos lettres vous-même; & ainfi Monfieur, je vous recommanderai à mon Maître.

PROTEO.

Va, pars pour fauver du naufrage ton vaiffeau, qui ne peut périr, en t'ayant fur fon bord; car tu es deftiné à périr dans un élément plus fec. (*Il lui prédit qu'il fera brûlé.*) Il me faut envoyer quelque autre meffager, je craindrois que ma *Julie* ne dédaignât mes lettres, fi elle les recevoit d'un auffi vil porteur.



SCÈNE III.

On voit la Chambre de JULIE.

JULIE & LUCETTE.

JULIE.

MAIS dis-moi donc, Lucette, à présent que nous sommes seules, est-ce que tu voudrois me conseiller d'écouter l'amour (†)?

LUCETTE.

Oui, Madame (§).

JULIE.

Et de toute la brillante jeunesse que tu vois tous les jours me faire la cour, lequel as-tu trouvé le plus digne d'amour?

LUCETTE.

Si vous aviez la bonté de me répéter leurs noms, je vous dirois ce que je pense de chacun d'eux suivant mes foibles lumières.

(†) De tomber en amour.

(§) Et alors votre chûte ne sera pas imprévue.

JULIE.

JULIE.

Que dis-tu, par exemple, du beau Chevalier Eglamour ?

LUCETTE.

Que c'eſt un brillant Chevalier, élégant & bien façonné, & qui a la langue dorée. Mais ſi j'étois Mademoiſelle Julie, je ne le choiſirois pas.

JULIE.

Que penſes-tu du riche Mercatio ?

LUCETTE.

Très-bien de ſa richeſſe ; mais de ſa perſonne, comme çà.

JULIE.

Et de l'aimable Protéo ?

LUCETTE.

Dieu ! Dieu ! comme la folie s'empare quelquefois de nous !

JULIE.

Comment donc ? Et pourquoi cette émotion au ſeul nom de Protéo ?

LUCETTE.

Je vous demande pardon, Madame ; il eſt hon-

teux à moi, il eſt révoltant, que moi, petite créature que je ſuis, je me permette de prononcer ainſi ſur les plus aimables Chevaliers.

JULIE.

Et pourquoi traiter Protéo avec plus de ménagement que les autres ?

LUCETTE.

Hé bien, voici mon ſentiment ; c'eſt que de tous les plus jolis Chevaliers, je le trouve le plus aimable.

JULIE.

Et ta raiſon ?

LUCETTE.

Je n'en ai pas d'autre qu'une raiſon de femme. Je le trouve le plus aimable, parce que je le trouve le plus aimable.

JULIE.

Et tu voudrois donc que mon amour ſe fixât ſur lui ?

LUCETTE.

Certainement ; & n'allez pas vous imaginer que ce fût le fixer ſur un indigne objet.

JULIE.

Hé bien, il eſt le ſeul de tous, qui n'ait jamais fait ſur mon cœur aucune impreſſion.

LUCETTE.

Je crois cependant qu'il eſt celui de tous qui vous aime le plus.

JULIE.

Son ſilence & ſa réſerve dénotent un amour bien foible.

LUCETTE.

Le feu caché ſous la cendre eſt celui qui brûle le plus.

JULIE.

Ils n'aiment pas, ceux qui ne montrent point leur amour.

LUCETTE.

Oh, ils aiment bien moins encore, ceux qui étalent leur amour aux yeux des autres.

JULIE.

Je voudrois bien connoître ſes ſentimens.

LUCETTE.

Liſez cette lettre, Madame.

JULIE.

A Julie! Et de quelle part?

LUCETTE.

Vous le verrez en la lisant.

JULIE.

Je veux savoir avant tout qui te l'a donnée.

LUCETTE.

Le Page de M. Valentin, à ce que je pense, étoit envoyé par Protéo. Il vouloit vous la remettre à vous-même; mais l'ayant rencontré sur mes pas, je l'ai reçue en votre nom : pardonnez-moi ma faute, Madame.

JULIE.

Vraiment, sur mon honneur, vous-êtes une excellente négociatrice! Comment osez-vous vous prêter à recevoir des lettres amoureuses? Etablir de secrettes intelligences, & conspirer contre ma jeunesse? Croyez-moi, vous choisissez-là un bel emploi, & qui vous convient à merveille! Allons, reprenez cette lettre; songez à la rendre, ou ne reparoissez jamais devant moi.

LUCETTE.

Quand on ſert l'amour, on mérite une autre récompenſe que la haine.

JULIE.

Voulez-vous ſortir ?

LUCETTE, *à part.*

Afin que vous puiſſiez y rêver à votre aiſe. (*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

JULIE *ſeule.*

Et cependant je voudrois bien avoir parcouru des yeux cette lettre. Il ſeroit honteux à moi maintenant de la rappeller & d'aller la prier de faire une faute pour laquelle je viens de la réprimander tout-à-l'heure. Qu'elle eſt inſenſée ! Comment ? Elle ſait que je ſuis fille, & elle ne me preſſe pas, ne me force pas de lire cette lettre ! Car les filles par pudeur (†)

(†) Alluſion au proverbe, les filles diſent *non* & le prennent. *Steevens.*

refusent de bouche, ce qu'elles voudroient au fond du cœur qu'on les forçât de prendre. O Dieu! quelle honte! Que l'amour est fantasque & bisarre! Il ressemble à un enfant capricieux, qui égratignera sa nourrice, & l'instant d'après baisera humblement la verge qui l'a châtié. Avec quelle brutalité j'ai chassé Lucette, lorsque j'aurois désiré qu'elle restât ici! Avec quelle barbarie je me suis étudiée à lui montrer un front irrité, lorsqu'une joie intérieure forçoit mon cœur à sourire! Allons, ma punition sera de rappeller Lucette & de lui demander pardon de ma folie. —(*Elle appelle*) *Lucette! Lucette!*

SCÈNE V.

LUCETTE *rentre.*

LUCETTE.

QUE désirez-vous, Madame?

JULIE.

Va-t-on bientôt dîner?

LUCETTE.

Je le voudrois, afin que vous puissiez passer votre

dépit (†) ſur le dîner, & non pas ſur la pauvre Lucette.

JULIE.

Qu'eſt-ce donc que vous relevez là ſi doucement?

LUCETTE.

Rien.

JULIE.

Pourquoi donc vous êtes-vous baiſſée?

LUCETTE.

Pour ramaſſer un papier que j'avois laiſſé tomber.

JULIE.

Et n'eſt-ce donc rien que ce papier?

LUCETTE.

Non: rien qui me regarde.

JULIE.

Hé bien, que ne le laiſſez-vous à terre, pour ceux qu'il regarde, afin qu'il leur en impoſe?

(†) Equivoque ſur *ſtomach*, qui ſignifie dépit & appétit, & ſur *meat*, mets, qui ſe confond avec *maid*, jeune *fille*, dans le ſens & la prononciation. *Eſchemburg*.

LUCETTE.

Madame, il ne peut leur en impoſer; ſi on l'interprête bien.

JULIE.

C'eſt quelque Amant ſans doute qui vous a écrit une lettre en vers.

LUCETTE.

Pour que je puiſſe chanter ces vers, Madame, donnez-moi un air, je vous prie; vous en ſavez pluſieurs.

JULIE.

J'en ai bien peu pour ces bagatelles là; je crois qu'il iroit aſſez bien ſur l'air: *ô lumière de l'Amour.* (***) Cette cauſeuſe ne m'importunera plus de ſes propos impertinens, & l'effet ſuivra ma promeſſe. (*Elle déchire la lettre.*) Sortez de ma préſence; & laiſſez là ce papier; car en y touchant vous me mettriez en colère.

LUCETTE, *en s'en allant, à part.*

Elle fait la fâchée; mais elle feroit bien plus contente de ſe mettre ainſi en colère pour une ſeconde lettre pareille. (*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

JULIE *seule.*

AH ! plût à Dieu, que je ressentisse ce courroux contre cette lettre ! O mains haïssables, d'avoir déchiré des paroles si chères ! Je vous ressemble, ingrats frélons, qui vous nourrissez du miel le plus doux ; & qui percez de vos dards l'abeille qui vous le donne. Pour expier ma faute, je veux couvrir de baisers tous les fragmens de cette lettre. Regarde, ici est écrit, *tendre Julie ;* oh, dis plutôt, *cruelle Julie !* Pour te punir de ton ingratitude, je veux jetter & détruire ton nom sur cette pierre, & je le foulerai à mes pieds avec indignation & mépris. Regarde ; ici est écrit : *Protéo blessé d'amour :* pauvre nom qu'ont déchiré mes mains, je veux te recueillir dans mon sein (†) jusqu'à ce que ta blessure soit refermée ; & vois, comme mes baisers cherchent à la guérir. Mais le nom de *Protéo* étoit écrit plusieurs fois... —Retiens ton haleine, bon Zéphir, n'emporte pas avec toi un seul mot, & que je retrouve chaque

(†) Comme dans un lit.

ſyllabe dans ces lambeaux épars... excepté mon nom ; pour lui, qu'un tourbillon l'enlève ſur la cime affreuſe d'un rocher déſert & ſuſpendu en précipice, & que de-là il l'entraîne dans les flots de la mer irritée ! Vois : dans une ſeule ligne ſon nom eſt écrit deux fois : *Le pauvre abandonné Protéo, l'aimant & tendre Protéo... à la douce Julie :* oui, je veux mettre ces derniers mots en pièces.— Et cependant, non. Il a ſi bien ſu les réunir à ſon nom infortuné; je veux les mettre dans mon ſein l'un ſur l'autre. Allons, baiſez-vous, embraſſez-vous, diſputez-vous, faites ce que vous voudrez.

SCÈNE VII.

JULIE. LUCETTE *revient.*

MADAME, le dîner eſt prêt, & votre père vous attend.

JULIE.

Hé bien, partons.

LUCETTE.

Comment ? Eſt-ce que ces papiers reſteront ici jettés par la chambre, pour faire des rapports indiſcrets ?

JULIE.

Si vous les refpectez, il eft mieux de les relever.

LUCETTE.

Moi! l'on m'a *relevée* pour les avoir pofés à terre; cependant il ne faut pas qu'ils y reftent, de peur qu'ils n'y gagnent du froid.

JULIE.

Je vois que vous avez bien envie d'y porter les doigts, mignonne!

LUCETTE.

Vraiment, Madame, vous pouvez dire ce que vous voyez. Je vois auffi de certaines chofes fur lefquelles vous vous imaginez que je ferme les yeux.

JULIE.

Allons, allons; vous plaît-il de me fuivre? (*Elles fortent.*)



SCÈNE VIII.

ANTONIO & PANTHION.

ANTONIO.

Dites-moi, Panthion, quel eſt le grave diſcours que mon frère vous a tenu dans le cloître?

PANTHION.

Il parloit de ſon neveu Protéo, de votre fils.

ANTONIO.

Et qu'en a-t-il dit?

PANTHION.

Il s'étonne, que vous ſouffriez qu'il perde ici ſa jeuneſſe, tandis que tant d'autres pères d'un rang & d'un nom bien moins diſtingués, font ſortir leurs fils pour chercher de l'avancement; les uns à la guerre, pour y tenter la fortune; les autres pour aller à la découverte des Iſles inconnues (†); d'autres

(†) Du tems du Poëte, les voyages pour aller à la découverte des Iſles de l'Amérique étoient fort en vogue, & l'on voit par les Journaux des Voyageurs de ce tems-là, que les fils des plus

pour s'inſtruire dans les Univerſités ſavantes ; il dit que votre fils Protéo étoit propre à réuſſir dans la plupart de ces exercices, & même dans tous. Et il me conjuroit de vous importuner, pour que vous ne lui laiſſiez pas ainſi uſer ſon tems à ne rien faire ; & dans une inexpérience, dont il ſe reſſentiroit à chaque pas dans un âge plus avancé, faute d'avoir voyagé dans ſa jeuneſſe.

ANTONIO.

Tu n'as pas trop beſoin de m'importuner pour m'y faire conſentir ; il y a plus d'un mois que ma tête s'en occupe. J'ai bien remarqué la perte de ſon tems ; & comment, ſans l'étude & la connoiſſance du monde, il ne peut jamais devenir un homme parfait. L'expérience s'acquiert par le travail & l'application, & ſe perfectionne par le cours du tems. Dis-moi donc où il ſeroit le plus à propos de l'envoyer.

PANTHION.

Je crois que vous n'ignorez pas que ſon ami, le

nobles familles couroient fréquemment ces ſortes d'aventures ; *Shakeſpeare* loue & recommande fréquemment les voyages, comme propres à former le caractère, à étendre les idées, & à donner de la ſolidité au jugement.

jeune Valentin, eſt parti pour la Cour de l'Empereur (†).

ANTONIO.

Je le ſais très-bien.

PANTHION.

Il ſeroit bon, ce me ſemble, d'y envoyer auſſi votre fils; là il aura mille occaſions de s'exercer dans les joûtes & les tournois, d'entendre un beau langage, de converſer avec les hommes d'une naiſſance & d'une éducation diſtinguées, & en général de ſe former à toutes ſortes d'exercices dignes de ſa jeuneſſe & de la nobleſſe de ſa naiſſance.

ANTONIO.

Tes raiſons me paroiſſent bonnes; tu m'as très-bien conſeillé; & pour montrer combien j'approuve ton avis, je veux que ſur le champ il ſoit exécuté; & que mon fils parte pour la Cour de l'Empereur.

PANTHION.

Demain, ſi vous le voulez, il peut accompagner

(†) Les Empereurs tenoient quelquefois leur Cour à Milan, une des principales villes de leur Domaine en Italie.

Dom Alphonſe & quelques autres braves Gentilshommes, qui vont ſaluer l'Empereur & lui offrir leur ſervice.

ANTONIO.

Cette ſociété me plaît fort; demain Protéo partira avec eux; & puiſque le voici fort à propos, je vais lui déclarer net ma réſolution.

SCÈNE IX.

Les mêmes.

PROTEO.

PROTEO *à l'écart.*

O DOUCE amie: doux ſentiment: douce exiſtence! Voilà ſa main, l'interpréte de ſon cœur! Voici ſes ſermens d'amour, & le gage de ſon honneur. Ah puiſſent nos pères approuver nos amours, & par leur conſentement ſcéller à jamais notre bonheur! O céleſte Julie!

ANTONIO.

Protéo! quelle eſt donc cette lettre que vous liſez-là?

PROTEO.

Mon père, ce font deux mots d'amitié que m'envoie Valentin; ils viennent de m'être remis par un ami qui arrive de Milan.

ANTONIO.

Montrez-moi donc cette lettre; voyons un peu quelles nouvelles il vous apprend.

PROTEO.

Il n'y a aucunes nouvelles, Seigneur; il m'écrit feulement, combien la vie qu'il mène eft heureufe, combien il eft aimé, & tous les jours comblé des bienfaits de l'Empereur; me fouhaitant avec lui à partager fon bonheur.

ANTONIO.

Et comment vous trouvez-vous affecté de fon défir de vous avoir avec lui à Milan?

PROTEO.

Mais, Seigneur, comme un fils obéiffant qui n'a de volonté que celle de fon père, & qui n'eft pas dans la dépendance des vœux de l'amitié.

ANTONIO.

Mon vœu s'accorde parfaitement avec le fien; n'allez pas héfiter fur un parti, que je vous propôfe

fi

si brusquement; car ce que je veux, je le veux, & tout finit là. Je suis décidé à vous envoyer passer quelque tems avec Valentin à la Cour de l'Empereur. Tout ce que sa famille lui donne, pour subsister honorablement, tu l'auras de moi. Qu'on soit prêt à partir dès demain: point de prétextes. Je l'ordonne.

PROTEO.

Mais, Seigneur, vous ne me laissez pas assez de tems pour pourvoir à tout ce qui m'est nécessaire; je vous conjure de m'accorder un jour ou deux de réflexion.

ANTONIO.

Point d'inquiétude; tout ce dont tu auras besoin, on te l'enverra quand tu seras parti; plus de retard; il faut partir demain. Suis-moi, Panthion; j'ai des ordres à te donner pour hâter ce voyage. (*Antonio & Panthion sortent.*)

SCÈNE X.

PROTEO *seul.*

Ainsi j'ai évité le feu dans la crainte de me brûler, pour me jetter au fond de la mer où je me suis noyé.. Je craignois de montrer à mon père la lettre de Julie,

de peur qu'il ne s'opposât à mon amour; & c'est de mon excuse même qu'il se prévaut contre mon amour. Oh! que le printems de l'amour ressemble bien à la gloire incertaine & fugitive d'un beau jour d'Avril, qui tantôt brille de tous les rayons du Soleil, & qu'à chaque instant un triste nuage vient obscurcir!

SCÈNE XI.

PROTEO. PANTHION *revient.*

M. PROTEO, votre père vous demande. Il est très-pressé: ainsi je vous prie de l'aller trouver sur le champ.

PROTEO.

—Quoi; j'en suis là! Mon cœur y consent, & mille fois cependant il me dit, *non.*

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est à Milan.

VALENTIN & SPEED.

SPEED.

Votre gand, Monsieur.

VALENTIN.

Ce n'est pas le mien; mes gands sont à mes mains.

SPEED.

Celui-ci cependant pourroit bien être aussi le vôtre, quoiqu'il n'y en ait qu'un.

VALENTIN.

Laisse-moi le voir; ah! donne-le moi, c'est le mien; doux ornement qui pares une main divine, oui, tu es à moi. — Ah! Silvie, Silvie!

SPEED *criant.*

Madame Silvie ! Madame Silvie !

VALENTIN.

Eh bien, faquin ?

SPEED.

Oh, Monſieur, elle n'eſt pas là pour nous entendre.

VALENTIN.

Qui t'a commandé de l'appeller ?

SPEED.

Vous-même, Monſieur, ou je ne vous ai pas bien compris. Je vous entendois crier : *Silvie ! Silvie !*

VALENTIN.

Je vous dis, que vous êtes trop vif.

SPEED.

Et vous me reprochez tous les jours d'être trop lent.

VALENTIN.

Allons, dis-moi ſi tu connois Madame Silvie ?

SPEED.

Celle que vous aimez ?

VALENTIN.

Comment ſais-tu que je l'aime?

SPEED.

Comment? Eh! par tous ces ſignes que vous en donnez. D'abord, vous avez appris, à l'exemple de M. Protéo, à croiſer vos bras comme un homme mécontent, à goûter une chanſon d'amour comme un rouge-gorge, à vous promener ſeul comme un peſtiféré, à ſoupirer comme un enfant qui a perdu ſon *A B C*, à pleurer comme une jeune fille qui vient d'enterrer ſa grand'mère, à jeûner comme un homme qui eſt à la diète, à veiller les nuits comme un homme qui craint les voleurs, à parler toujours ſur un ton gémiſſant comme un mendiant à la porte d'une Egliſe à la Touſſaint (†). Vous aviez coutume, quand vous vous mettiez à rire, de chanter comme un coq; quand vous vous promeniez, vous aviez la démarche aſſurée du lion; quand vous jeûniez, ce

(†) Lorſque l'hiver commence & que la vie d'un mendiant errant devient plus pénible. C'étoit à la Touſſaint, que dans certaines provinces d'Angleterre, les mendians alloient de paroiſſe en paroiſſe, demandant & chantant ſur un ton gémiſſant. *Tollet.*

n'étoit jamais qu'immédiatement après que vous aviez bien dîné; quand vous étiez triste, c'étoit parce que vous n'aviez plus d'argent; & à présent votre Maîtresse a opéré en vous une si grande métamorphose, que lorsque je vous regarde, je ne suis pas très-sûr que vous soyez mon Maître.

VALENTIN.

Tous ces signes, que tu cites-là, se remarquent-ils en moi?

SPEED.

On les apperçoit hors de vous.

VALENTIN.

Hors de moi? — Non, il n'est pas possible.

SPEED.

Oui hors de vous; & rien n'est plus vrai; car *hors vous* personne ne seroit aussi simple. Mais vous êtes si certainement *hors* (†) de ces folies, que ces folies sont en vous & brillent au travers de vous-

(†) *Without*, signifie également *dehors* & *sans*. On dit qu'une pointe sur ce mot imposa silence à un *Quaker*. — Ami, lui dit un plaisant, n'est-il pas vrai que tu soutenois, que tu avois la lumière en toi? — Sans doute, je le soutenois. — Hé bien, si la lumière est en toi, tu es toi-même *hors* de la lumière.

même, comme l'urine dans un vase ; de sorte qu'aucun œil ne vous peut voir, sans être aussi-tôt un habile Médecin, & deviner votre maladie.

VALENTIN.

Mais réponds-moi donc ; connois-tu la Dame Silvie ?

SPEED.

Celle sur qui vous fixez toujours les yeux pendant tous les repas ?

VALENTIN.

L'as-tu remarqué ? — Eh bien c'est elle-même.

SPEED.

Non, Monsieur, je ne la connois pas.

VALENTIN.

Je ne t'entends pas. Comment ! tu la connois, parce que tu as remarqué que j'attachois mes yeux sur elle, & cependant tu ne la connois pas (†) ?

SPEED.

N'est-elle pas mal favorisée de la nature, Seigneur ?

(†) *Eschemburg* a passé tous ces Calembourgs, & il cite *Wieland*, qui les regarde comme intraduisibles.

VALENTIN.

Non; faquin, elle est aussi belle, que bien favorisée de ses dons.

SPEED.

Monsieur, je sais bien cela.

VALENTIN.

Que sais-tu?

SPEED.

Qu'elle n'est pas aussi belle, que bien favorisée de votre part.

VALENTIN.

Je veux dire que sa beauté est parfaite, mais que ses grâces sont infinies.

SPEED.

C'est parce que l'une est peinte, & que l'autre ne se compte pas.

VALENTIN.

Que veux-tu dire par, *peinte, & qui ne se compte pas?*

SPEED.

Vraiment, Monsieur, elle s'est tellement peinte pour se rendre belle, que personne ne lui tient compte de sa beauté.

VALENTIN.

Et pour qui me prends-tu, moi qui fais grand cas de ſa beauté?

SPEED.

Vous ne l'avez jamais vue depuis qu'elle eſt enlaidie.

VALENTIN.

Y a-t-il long-tems qu'elle eſt enlaidie?

SPEED.

Depuis que vous l'aimez.

VALENTIN.

Je l'ai toujours aimée depuis que je l'ai vue, & je la trouve toujours belle.

SPEED.

Si vous l'aimez, vous ne pouvez pas la voir.

VALENTIN.

Pourquoi?

SPEED.

Parce que l'amour eſt aveugle. Oh! ſi vous aviez mes yeux, ou ſi les vôtres étoient encore auſſi clair-voyans qu'ils l'étoient le jour où vous reprochiez à

Protéo de ne pas voir même assez pour nouer son haut-de-chausses.

VALENTIN.

Que verrois-je donc ?

SPEED.

Votre folie actuelle & sa beauté passée ; car Protéo, étant amoureux, ne pouvoit rien voir, & vous, depuis que vous l'êtes, vous ne voyez rien non plus.

VALENTIN.

Faquin, tu es donc aussi amoureux, à ce qu'il me paroît ? Car hier au matin tu n'as pas pu voir à nettoyer mes souliers.

SPEED.

Cela est vrai, Monsieur, j'étois amoureux de mon lit : je vous remercie de me quereller sur mon amour ; cela me rendra plus hardi à vous tancer sur le vôtre.

VALENTIN.

Enfin je suis *affecté* à elle.

SPEED.

Je voudrois que vous fussiez calme, votre amour auroit bientôt cessé.

VALENTIN.

La nuit dernière elle m'a ordonné d'écrire une lettre à un Amant qu'elle aime.

SPEED.

Et vous avez écrit?

VALENTIN.

Oui.

SPEED.

N'avez-vous point écrit un peu de travers?

VALENTIN.

Je m'en suis acquitté de mon mieux; mais silence, la voici elle-même.



SCÈNE II.

Les mêmes.

SILVIE *entre.*

SPEED *à part.*

O L'EXCELLENTE Marionnette! Il va maintenant lui ſervir d'interpréte (†).

VALENTIN.

Madame & ſouveraine Maîtreſſe, mille bons jours.

SPEED *à part.*

Oh! donnez-nous une *bonne ſoirée ;* cela vaut un million de complimens.

SILVIE.

Seigneur Valentin, mon noble Serviteur (§), je vous en ſouhaite deux mille.

(†) Comme l'homme de la Marionnette qui interpréte ſes ſignes.

(§) C'étoit le titre que les Dames donnoient à leurs Amans du tems de Shakeſpeare. *Hawkins.*

SPEED.

Ce feroit à lui à lui payer l'intérêt; & c'eſt elle qui le lui paie.

VALENTIN.

Comme vous me l'avez ordonné, j'ai écrit votre lettre à cet heureux ami que vous ne nommez pas; j'aurois eu beaucoup de répugnance à la continuer, ſi je ne m'étois fait un devoir de remplir les ordres que vous m'avez donnés.

SILVIE.

Je vous remercie, mon aimable Cavalier; vous êtes un habile Secrétaire.

VALENTIN.

Croyez-moi, Madame, je l'ai achevée avec bien de la peine; car ne ſachant à qui elle eſt adreſſée, je l'ai écrite à l'aventure, craignant toujours d'en di. trop ou trop peu.

SILVIE.

Peut-être trouvez-vous que cela vous a donné trop d'embarras ?

VALENTIN.

Non, Madame; ſi vous le déſirez, commandez-moi d'en écrire mille fois davantage; & cependant.....

SILVIE.

Une très-jolie période ! C'eſt aſſez ; j'ai deviné le reſte ; & cependant je ne le dirai pas ... cependant je ne m'en embarraſſe guère ... & cependant reprenez cette lettre . . . cep.ndant je vous remercie : ne voulant plus, Monſieur, vous importuner à l'avenir.

SPEED *à part.*

Et vous le voudriez bien cependant ; & une autrefois encore, & cependant....

VALENTIN.

Que voulez-vous dire, belle Silvie, ne goûtez-vous pas cette lettre ?

SILVIE.

Oui, oui, elle eſt très-joliment écrite ; mais puiſque vous l'avez fait avec répugnance, reprenez-la ; —Reprenez-la donc.

VALENTIN.

Madame, elle eſt écrite pour vous.

SILVIE.

Ha ! ha ! vous l'avez écrite, Monſieur, à ma prière ; mais je n'en veux pas, elle eſt pour vous ;

j'aurois désiré qu'elle fût écrite avec un sentiment plus vif & plus tendre.

VALENTIN.

Si vous le désirez, Madame, je vais en recommencer une autre.

SILVIE.

Et quand elle sera écrite, lisez-la à ma considération comme venant de moi ; & si elle vous plaît, tant mieux ; sinon, n'importe.

VALENTIN.

Si elle me plaît, Madame ? Quoi donc ?

SILVIE.

Oui, si elle vous plaît, gardez-la pour vous payer de vos peines ; & bonjour, Monsieur. (*Elle sort.*)



SCÈNE III.

VALENTIN, SPEED.

SPEED.

Quelle finesse ! Quelle énigme inexplicable ! Invisible comme le nez au milieu du visage, ou un coq sur la pointe d'un clocher ! Mon Maître lui fait la cour, & elle a enseigné à son esclave le moyen de devenir son Maître. O l'excellente ruse ! En imagina-t-on jamais une plus adroite ? Comment ! Choisir mon Maître pour Secrétaire, pour s'écrire la lettre à soi-même !

VALENTIN.

Hé bien, faquin, sur quoi raisonnes-tu là tout seul ?

SPEED.

Moi ? Je rimois avec moi-même. C'est vous qui avez la raison (†).

(†) Allusion à l'histoire d'un homme, qui porta un méchant manuscrit au Chancelier Thomas Morus, pour avoir son approbation. Thomas Morus lui conseilla de tâcher de le mettre en vers, & de le lui rapporter. L'Auteur le fit. Thomas

VALENTIN.

De faire quoi ?

SPEED.

De servir d'interprête à Madame Silvie.

VALENTIN.

Pour qui ?

SPEED.

Pour vous-même. Comment? elle vous fait la cour par figure ?

VALENTIN.

Quelle figure?

SPEED.

Par une lettre, veux-je dire.

VALENTIN.

Mais elle ne m'a point écrit.

SPEED.

A quoi bon vous écrire, puisqu'elle vous a fait écrire à vous-même? Comment? vous ne vous appercevez pas de l'artifice ?

Morus après l'avoir relu, lui dit: « cela ressemble à quelque chose maintenant: il y a de la rime à présent: auparavant il n'y avoit ni rime ni raison. » *Gray.*

VALENTIN.

Non, crois-moi; je te le jure.

SPEED.

Non certainement, en vous croyant, Monſieur; mais vous n'avez donc pas remarqué ſon air ſérieux (†)?

VALENTIN.

Elle ne m'a rien donné qu'un mot de reproche.

SPEED.

Quoi! elle vous a donné une lettre.

VALENTIN.

C'eſt une lettre que j'ai écrite à ſon ami.

SPEED.

Cette lettre, elle l'a remiſe; & voilà qui explique tout.

VALENTIN.

Je voudrois bien que tu n'euſſes pas tort.

SPEED.

Oh! rien n'eſt plus vrai; je vous le garantis; car

(†) *Earneſt*, ſignifie ſérieux, & gage, *arrhes*.

vous lui avez souvent écrit, & elle, par modestie ou faute d'une heure de loisir, elle n'a pu vous répondre; peut-être aussi craint-elle qu'un messager ne trahît le secret de son cœur; & voilà pourquoi elle a voulu que son Amant lui-même écrivit à son Amant; tout ce que je dis, est vrai, comme le moulé. Car je l'ai appris dans le moulé. — Mais à quoi rêvez-vous là, Monsieur; voici l'heure de dîner?

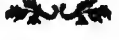
VALENTIN.

J'ai dîné.

SPEED.

Fort bien; mais écoutez-moi, Monsieur, quoique l'Amour, ce Caméléon (†), puisse vivre d'air, je suis un de ceux qui ne se nourrissent que de mets très-solides; & je voudrois bien avoir à manger. Ah! ne soyez pas comme votre Maîtresse; laissez-vous mouvoir! laissez-vous mouvoir! (*Ils sortent.*)

(†) Fausse opinion sur le Caméléon: autre proverbe: *Je ne peux pas vivre de l'odeur des fleurs, comme les filles de Hollande.* Gray.



SCÈNE IV.

La Scène est à Vérone.

PROTEO, JULIE.

PROTEO.

PRENEZ patience, ma chère Julie.

JULIE.

Il le faut bien, puisqu'il n'y a plus de remède.

PROTEO.

Aussi-tôt qu'il me sera possible, je reviendrai.

JULIE.

Si vous ne changez pas, votre retour sera bien plus prompt. Prenez ce gage pour vous souvenir de Julie. (*Elle lui donne son anneau.*)

PROTEO.

Nous ferons donc un échange ; voici le mien ; prenez-le.

JULIE.

Scellons cet accord d'un tendre & saint baiser.

PROTEO.

Prenez cette main qui vous jure une éternelle fidélité; & si jamais il se passe une heure dans le jour où je ne soupire pas pour ma Julie, que l'heure qui la suivra m'amène quelque grand malheur, qui me punisse d'avoir oublié mon Amante! Mon père m'attend; ne me répondez plus rien. C'est l'heure de la marée. Ne versez point de larmes. Les larmes de Julie m'arrêteroient plus long-tems que je ne dois. (*Julie sort.*) Adieu, ma Julie! — Quoi! elle me quitte sans dire une parole. — Ah! c'est-là le véritable amour; il ne peut parler; & la sincérité se prouve mieux par les actions, que par de vaines paroles.

SCÈNE V.

Arrive PANTHION.

PANTHION.

M. Proteo, vous êtes attendu.

PROTEO.

Va, je te suis, je te suis. Hélas! quelle cruelle séparation, qui étouffe la voix de malheureux Amans!

SCÈNE VI.

LAUNCE *avec son chien* Crab.

LAUNCE.

NON, cette heure se passeroit encore avant que j'eusse fini de pleurer : nous autres *Launce* nous avons tous ce défaut. J'ai reçu ma part, comme l'Enfant prodigue, & je vais accompagner Protéo à la Cour de l'Empereur. Je crois que mon chien *Crab* est le plus insensible des chiens ; ma mère pleuroit, mon père gémissoit, ma sœur crioit, notre servante heurloit, notre chat se tordoit *les mains*, & toute la maison étoit dans la plus profonde douleur; & cependant cet animal au cœur dur n'a pas versé une larme. — C'est un marbre : le marbre le plus dur, & il n'y a pas plus de pitié en lui que dans un chien. Un *Juif* auroit pleuré en voyant nos adieux; au point que ma grand'mère, qui n'a point d'yeux, a pleuré, tout aveugle qu'elle est, à notre séparation. — Voyons, je vais vous montrer, comme tout cela est arrivé. — Imaginez que ce soulier est mon père ; non, ce soulier gauche, c'est mon père; non, non, ce soulier gauche est ma mère; non, cela

ne peut pas être non plus. — Oui c'eſt cela, c'eſt cela. — Il a la plus mauvaiſe ſemelle. — Ce ſoulier qui eſt percé, c'eſt ma mère, & celui-ci, c'eſt mon père. — Je veux être pendu, ſi cela n'eſt pas vrai. — A préſent, Monſieur, ce bâton eſt ma ſœur : car vous le voyez, elle eſt blanche comme un lys, & elle eſt auſſi petite qu'un roſeau. Ce chapeau, c'eſt Annette notre ſervante ; je ſuis le chien ; non le chien eſt lui-même, & je ſuis moi. — Ha! ha! le chien eſt le chien, & je ſuis moi! Oui, oui, c'eſt cela. — Maintenant je m'en vais à mon père : *Mon père, votre bénédiction!* — Voilà le ſoulier qui pleure tant, qu'il ne peut dire un mot. — Maintenant j'embraſſe mon père ; hé bien il pleure encore davantage. — Maintenant je vais à ma mère : oh, ſi à préſent elle pouvoit parler! Mais elle eſt frénétique de déſeſpoir. Allons : que je l'embraſſe. — Oui, & voilà que ma mère a perdu la reſpiration. Maintenant je m'en vais à ma ſœur. — Entendez-vous ſes gémiſſemens? — Et le chien pendant tout ce tems-là ne répand pas une larme, ne dit pas un mot : mais voyez, comme je trempe ici la pouſſière de mes larmes!

※

SCÈNE VII.

Le même.

PANTHION.

PANTHION.

LAUNCE, allons, allons, à bord. Ton Maître eſt déja ſur ſon vaiſſeau, & il te faut courir après lui à force de rames : qu'y a-t-il donc ? Tu pleures! —Allons, butor. Tu perdras la marée, ſi tu reſtes ici plus long-tems.

LAUNCE.

Qu'importe que la marée ſoit perdue? C'eſt le plus cruel amaré, que jamais homme ait *amarré* (†).

PANTHION.

Que veux-tu dire par la marée cruelle?

LAUNCE.

Hé! celui qui eſt *amarré* ici, *Crab*, mon chien.

PANTHION.

Bâh, imbécille; je veux dire que tu perdras *le flux*,

(†) Attaché.

& en perdant *le flux*, tu perdras ton voyage; & perdant ton voyage, tu perdras ton Maître, & perdant ton Maître, tu perdras ton service, & perdant ton service..... Pourquoi veux-tu me fermer la bouche?

LAUNCE.

De peur que tu ne perdes ta langue.

PANTHION.

Comment pourrois-je perdre ma langue?

LAUNCE.

Dans ton conte.

PANTHION.

Dans ta queue (†).

LAUNCE.

Moi, perdre la marée, le voyage, le Maître, & le service? Tu ne sais donc pas, que, si la mer étoit tarie, je la remplirois de mes larmes; & que si les vents étoient enchaînés, j'enflerois les voiles du vaisseau avec mes soupirs.

PANTHION.

Allons, qu'on me suive; l'on m'a envoyé t'appeller.

(†) *Tale*, & tail, conte & queue, se prononcent de même.

LAUNCE.

Appelle (†) moi comme tu voudras.

PANTHION.

Veux-tu me suivre?

LAUNCE.

Oui, je le veux bien.

SCÈNE VIII.

La Scène se passe à Milan.

On voit un Appartement du Palais du Duc.

VALENTIN, SILVIE, THURIO & SPEED.

SILVIE.

MON noble Serviteur!

VALENTIN.

Ma divine Maîtresse!

(†) *Call*, signifie, chercher & appeller.

SPEED.

Monsieur, le Seigneur Thurio ne vous voit pas d'un bon œil.

VALENTIN.

Oui? Mon ami, c'est l'Amour qui en est cause.

SPEED.

Ce n'est pas l'amour qu'il a pour vous.

VALENTIN.

C'est donc celui qu'il a pour ma Maîtresse.

SPEED.

Il ne feroit pas mal que vous le corrigeassiez.

SILVIE *à Valentin.*

Mon cher Serviteur, vous êtes triste.

VALENTIN.

Il est vrai que je le parois.

THURIO.

Vous paroissez donc ce que vous n'êtes pas.

VALENTIN.

Cela est possible.

THURIO.

Vous vous contrefaites donc?

VALENTIN.

Comme vous.

THURIO.

Quoi! je parois ce que je ne ſuis pas?

VALENTIN.

Sage.

THURIO.

Quelle preuve avez-vous du contraire?

VALENTIN.

Votre folie.

THURIO.

Et où trouvez-vous ma folie?

VALENTIN.

Je la trouve dans votre pourpoint.

THURIO.

Mon pourpoint eſt un *doublé*.

VALENTIN.

Eh bien, je doublerai votre folie.

THURIO.

Comment?

SILVIE.

Quoi, vous êtes fâché, Seigneur Thurio? Vous changez de couleur?

VALENTIN.

Laiſſez-le faire, Madame; cet homme eſt une eſpèce de *Caméléon*.

THURIO.

Qui a beaucoup plus d'envie de ſe nourrir de votre ſang, que de *votre air*.

VALENTIN.

Vous l'avez dit, Monſieur.

THURIO.

Oui, Monſieur, & j'ai auſſi fait & fini pour cette fois.

VALENTIN.

Je le ſais bien, Monſieur; vous avez toujours *fini* avant de commencer.

SILVIE.

Une jolie ſalve de paroles, Meſſieurs, & vivement lancée.

VALENTIN.

Cela eſt vrai, Madame, & nous en remercions la *donneuſe*.

SILVIE.

Et quelle eſt-elle, Monſieur?

VALENTIN.

Vous-même, Madame; car vous nous avez donné le feu. M. Thurio emprunte ſon eſprit de vos divins regards, & ce qu'il en emprunte, il le dépenſe généreuſement en votre compagnie.

THURIO.

Monſieur, ſi vous dépenſiez avec moi parole pour parole, j'aurois bientôt fait faire banqueroute à votre eſprit.

VALENTIN.

Je le ſais bien, Monſieur; vous tenez une banque de paroles, & c'eſt, je penſe, la ſeule monnoie dont vous payez vos gens; car il paroît à leur livrée nue, qu'ils ne vivent que de pures paroles.

SILVIE.

C'en eſt aſſez, Meſſieurs, c'en eſt aſſez; voici mon père.

SCÈNE IX.

Les précédens.

LE DUC.

LE DUC.

Hé bien, ma fille, te voilà fortement assiégée. Seigneur Valentin, votre père est en bonne santé. Que diriez-vous à la lettre d'un de vos amis, qui vous annonce de très-bonnes nouvelles?

VALENTIN.

J'aurai beaucoup d'obligation à celui qui aura bien voulu s'en charger.

LE DUC.

Connoissez-vous Dom Antonio votre compatriote?

VALENTIN.

Oui, Prince; je le connois pour un Gentilhomme de considération, & d'une grande réputation; & son mérite n'est point au-dessous de sa grande réputation.

LE DUC.

N'a-t-il pas un fils?

VALENTIN.

Oui, Prince, & un fils qui mérite bien l'eſtime & l'honneur d'avoir un tel père.

LE DUC.

Vous le connoiſſez bien?

VALENTIN.

Auſſi bien que moi-même; car dès la plus tendre enfance nous avons été liés & paſſé nos jours enſemble. Pour moi, je n'ai jamais été qu'un pareſſeux qui perdois le précieux bienfait du tems, que j'aurois dû employer à perfectionner mon ame & à l'orner de connoiſſances utiles. Mais pour Protéo (car c'eſt ainſi qu'on le nomme) il fait le plus digne uſage de ſes beaux jours. Il eſt très-jeune d'années, mais il eſt très-âgé en fait de ſcience & d'expérience. Sa tête n'eſt point encore mûrie par le tems; mais ſon jugement eſt mûr, & en un mot (car ſon mérite eſt au-deſſus de tous mes éloges) il eſt accompli de ſa perſonne & de ſon eſprit; & il ne lui manque rien de toutes les graces qui peuvent orner un Gentilhomme.

LE DUC.

Vraiment, Seigneur Valentin, s'il tient ce que

vous

vous promettez, il mérite autant le cœur d'une Impératrice, que la confiance d'un Empereur. Eh bien, Monsieur, ce Gentilhomme vient d'arriver à ma Cour, recommandé par ce qu'il y a de plus grand; & il se propose de passer ici quelques tems. Je pense que ce n'est pas là pour vous une nouvelle désagréable.

VALENTIN.

Si j'avois eu quelque chose à désirer ici, c'étoit lui.

LE DUC.

Recevez-le donc comme il le mérite: Silvie, & vous Seigneur Thurio, c'est à vous que je parle; car pour Valentin je n'ai pas besoin de l'y exhorter. Je vais vous l'envoyer tout-à-l'heure (*Le Duc sort.*)

SCÈNE X.

VALENTIN. *Les autres demeurent.*

C'est ce Gentilhomme que je vous ai dit, Mademoiselle, qui seroit venu avec moi, si les beaux yeux de sa Maîtresse ne l'avoient enchaîné.

SILVIE.

Apparemment qu'elle a bien voulu enfin lui rendre la liberté, en se contentant de recevoir quelque autre gage de sa foi.

VALENTIN.

Non certainement, je crois que les yeux de Protéo sont encore esclaves des siens.

SILVIE.

Il seroit donc aveugle; & s'il l'étoit, comment pourroit-il trouver son chemin pour venir avec vous?

VALENTIN.

Oh! belle Silvie, l'Amour a plus de deux yeux.

THURIO.

Les autres disent que l'Amour n'en a pas même un.

VALENTIN.

Pour voir des Amans comme vous, Thurio. L'œil de l'Amour ne distingue pas un objet aussi vulgaire.

SCÈNE XI.

Les mêmes.

Arrive PROTEO.

SILVIE.

Cessez, ceſſez : voici le Gentilhomme.

VALENTIN.

Sois le bien-venu, cher Protéo, Mademoiſelle, je vous en conjure, témoignez-lui qu'il eſt le bien-venu par quelque faveur particulière.

SILVIE.

Son mérite eſt garant qu'il ſera bien accueilli, s'il eſt le noble Cavalier dont vous avez tant de fois déſiré des nouvelles.

VALENTIN.

C'eſt lui-même, belle Silvie : mon aimable Maîtreſſe, permettez-lui de s'aſſocier à moi pour ſe dévouer à vous ſervir.

SILVIE.

Je n'ai pas mérité un auſſi illuſtre ſerviteur.

PROTEO.

Non, Mademoiſelle; c'eſt moi au contraire qui ne ſuis pas digne de ſervir une auſſi illuſtre Maîtreſſe.

VALENTIN.

Ceſſez de vous excuſer ſur le prétexte de votre peu de mérite; mon aimable Silvie, daignez le recevoir au rang de vos ſerviteurs.

PROTEO.

Je ne puis me vanter que de mon zèle à remplir mes devoirs; rien de plus.

SILVIE.

Et jamais le zèle n'a manqué de trouver ſa récompenſe. Soyez donc, le bien-venu, j'y conſens avec plaiſir, le généreux ſerviteur d'une Maîtreſſe qui n'eſt pas digne de vous.

PROTEO.

Tout autre que vous qui oſeroit le dire en ma préſence, le paieroit de ſa vie.

SILVIE.

Qui diroit que vous êtes bien-venu?

PROTEO.

Que vous n'êtes pas digne de moi.

SCÈNE XII.

Les mêmes.

UN DOMESTIQUE.

MADAME, le Duc votre père demande à vous parler.

SILVIE.

Je me rends à ses ordres. —(*Le Domestique sort.*) Venez Seigneur Thurio, suivez-moi ; encore une fois, mon nouveau serviteur, soyez le bien-venu. Je vous laisse ici vous entretenir de vos affaires domestiques ; aussi-tôt que vous aurez fini, j'espère vous revoir.

PROTEO.

Nous irons tous les deux recevoir vos ordres.

(*Silvie & Thurio sortent.*)

SCÈNE XIII.

VALENTIN, PROTEO.

DIS-MOI, à présent, comment se portent tous nos amis du lieu d'où tu viens?

PROTEO.

Tes amis sont tous en santé, & m'ont chargé pour toi de mille & mille vœux.

VALENTIN.

Et les tiens?

PROTEO.

Je les ai aussi laissés tous bien portant.

VALENTIN.

Comment va ta Maîtresse? Tes amours prospèrent-ils?

PROTEO.

Le récit de mes amours avoit coutume de te causer un mortel ennui; je sais que tu n'aimes pas à parler d'amour.

VALENTIN.

Ah! Protéo; ce tems est bien changé aujourd'hui:

j'ai été bien puni d'avoir méprisé l'Amour. Il s'est bien vengé de ces dédains, par les privations cruelles, les soupirs douloureux, les larmes des nuits & les angoisses du jour, sans me laisser un instant de repos. En punition de mes mépris, l'Amour a banni le sommeil de mes yeux appésantis, & les a forcés de veiller & de voir les douleurs de mon cœur. Oh! mon cher Protéo, l'Amour est un maître puissant, & il m'a si humilié, que je confesse qu'il n'est point de maux comparables à ses châtimens, qu'il n'est point de bonheur sur la terre comparable à la félicité que donne son service. Ne me parle plus maintenant que de l'Amour. Le seul nom de l'Amour me suffit; & pour l'entendre toujours, je consentirai à me passer de nourriture & de sommeil.

PROTEO.

C'en est assez : je lis ton sort dans tes yeux. Quelle est donc cette idole que vous adorez ainsi?

VALENTIN.

Elle-même. — Dis-moi, n'est-ce pas un Ange céleste?

PROTEO.

Non; c'est une beauté de la terre.

VALENTIN.

Appelle-là divine.

PROTEO.

Je ne veux pas la flatter.

VALENTIN.

Oh flatte moi ! L'Amour se complaît dans les louanges.

PROTEO.

Quand j'étois malade d'amour, tu m'as donné des potions bien amères, & je dois t'en faire avaler de semblables à mon tour.

VALENTIN.

Dis-moi cependant la vérité, & ce que tu penses de Silvie; si tu ne veux pas qu'elle soit une divinité, avoue du moins qu'elle est la Reine de toutes les beautés de la terre.

PROTEO.

Si tu en exceptes ma Maîtresse.

VALENTIN.

Non, mon cher ami, n'en excepte aucune; à moins que tu ne veuilles faire injure à ma bien-aimée.

PROTEO.

N'ai-je pas raiſon de préférer la mienne?

VALENTIN.

Et je veux même t'aider auſſi à la préférer. Elle méritera l'honneur ſuprême de porter la robe traînante de ma Maîtreſſe, de peur que la terre trop ignoble ne puiſſe par hazard voler un baiſer à ſes vêtemens, & que fière d'une ſi grande faveur, elle ne dédaigne d'enfanter les fleurs épanouiſſantes (†) de l'été, & rendre l'hiver & les frimats éternels.

PROTEO.

Eh mais Valentin, que veux-tu dire par tout ce verbiage?

VALENTIN.

Pardonne-moi, Protéo; je n'en puis jamais dire aſſez, pour louer celle dont le mérite efface tout autre mérite. Elle eſt ſeule de ſon eſpèce.

PROTEO.

Eh bien, laiſſe-là ſeule.

(†) *Eſtate tumentes.*

VALENTIN.

Non, pour l'Univers entier. Sais-tu, Protéo, qu'elle est à moi, & que je suis aussi riche de posséder ce rare trésor, que le seroient vingt mers, dont tous les grains de sable seroient autant de perles, les flots un délicieux nectar, & les rochers de l'or pur. Pardonne, si la violence de mon amour ne me permet pas de penser à toi. Mon imbécile rival, que le père aime, uniquement à cause de ses immenses richesses, vient de partir avec elle, & il faut que je les suive. Car l'Amour, tu le sais, est plein de jalousie.

PROTEO.

Mais elle t'aime cependant?

VALENTIN.

Et nous nous sommes engagés notre foi l'un à l'autre. Il y a plus, nous avons pris des arrangemens secrets pour notre mariage & pour notre évasion, & comme je dois monter à sa fenêtre par une échelle de cordes; en un mot, nous avons combiné tous les projets, & nous sommes convenus de tout pour assurer mon bonheur. Mon cher Protéo, viens avec moi dans ma chambre, & dans cette importante conjoncture aide-moi de tes conseils.

PROTEO.

Va devant; j'y ferai bientôt; il faut que j'aille à bord faire débarquer plufieurs effets dont j'ai un preffant befoin, & auffi-tôt après je me rendrai chez toi.

VALENTIN.

Tu vas faire diligence.

PROTEO.

Sans doute. (*Valentin fort.*)

SCÈNE XIV.

PROTEO *feul.*

COMME une chaleur diffipe une autre chaleur, ou comme un clou en chaffe un autre; le fouvenir de mon amour eft prefque entiérement effacé par un nouvel objet : eft-ce l'impreffion qu'ont reçue mes yeux, ou les éloges de Valentin? Eft-ce le vrai mérite de Silvie ou le jugement faux de ma mauvaife foi qui me fait raifonner ainfi, moi, qui perds la raifon? — Elle eft belle, mais elle eft belle auffi la Julie que j'aime.... que j'ai aimée; car mon

amour s'eſt évaporé. Et ſemblable à une image de cire qui s'eſt fondue devant un braſier ardent, il ne m'en reſte aucune impreſſion : je ſens que mon amitié pour Valentin eſt refroidie, & que je ne l'aime plus autant que je l'aimois. — Oh j'aime, j'aime trop ſa Maîtreſſe, & voilà pourquoi je l'aime ſi peu. Que deviendra donc ma paſſion quand je la connoîtrai mieux, moi qui commence à l'aimer ainſi, preſque ſans la connoître? Je n'ai, *pour ainſi dire*, vu que ſon portrait extérieur, & il a ſi fort ébloui les yeux de ma raiſon ! Mais quand je conſidère l'éclat de ſes perfections, je vois que j'en perdrai la vue : & cependant je veux, s'il eſt poſſible, réſiſter à un amour qui m'égare; ſi je ne le puis, j'emploierai toute ma ſcience pour la conquérir. (*Il ſort.*)



SCÈNE XV.

SPEED & LAUNCE.

SPEED.

LAUNCE, ſur mon honneur, c'eſt mon vœu, ſois le bien-venu à Milan.

LAUNCE.

Ne te parjure pas, mon cher ami : car je ne ſuis pas bien venu ici ; j'en ſuis toujours à dire, qu'un homme n'eſt jamais perdu ſans reſſource tant qu'il n'eſt pas pendu ; & que jamais il n'eſt bien venu dans un endroit à moins qu'on ne lui ait donné le pour-boire, & que l'hôteſſe ne lui ai dit : Soyez le bien-venu.

SPEED.

Viens avec moi, écervelé, je vais te mener tout-à-l'heure dans une taverne, où pour une pièce de dix ſols on te dira dix mille fois : *Soyez le bien-venu.* Mais, dis-moi, comment ton Maître a quitté Mademoiſelle Julie ?

LAUNCE.

Ma foi ; après s'être embraſſés fort ſérieuſement l'un l'autre, ils ſe ſont ſéparés en riant.

SPEED.

Mais l'épouſera-t-elle ?

LAUNCE.

Non.

SPEED.

Comment donc? L'épouſera-t-il lui?

LAUNCE.

Non; ils ne s'épouſeront ni l'un ni l'autre.

SPEED.

Ils ſont donc déſunis?

LAUNCE.

Ils ſont unis comme les deux moitiés d'un poiſſon.

SPEED.

Où en ſont donc les choſes avec eux?

LAUNCE.

Quand l'un eſt bien, l'autre l'eſt auſſi.

SPEED.

Quel butor tu es: je ne te comprends pas.

LAUNCE.

Quel ſtupide es-tu toi, de ne pas me comprendre? Mon bâton me (*Underſtands*) (†)

SPEED.

Que dis-tu?

LAUNCE.

Je dis ce que je dis: vois, je ne fais que m'appuyer, & mon bâton *Underſtands* me....

SPEED.

Oui, il eſt ſous toi, en effet.

LAUNCE.

Hé bien *Stand under*, & *Underſtand* ſont la même choſe (§).

SPEED.

Mais dis-moi la vérité; ſe fera-t-il un mariage?

LAUNCE.

Demande-le à mon chien, s'il te dit oui, il ſe

(†) *Qui ſignifie comprendre, & être deſſous. Miſérable équivoque de mot.*

(§) Launce eſt auſſi heureux en diſtinction qu'un certain Avocat, qui dans ſa plaidoyerie dit, qu'il ne s'embarraſſoit guère de la *Coſmographie* du mot. Vous voulez dire orthographe, dit le Juge. Ma foi, Monſieur, il y a bien peu de différence entre coſmographie & orthographie, & il s'en alla. *Gray.*

fera ; s'il te dit non, il ſe fera ; s'il agite ſa queue, & qu'il ne diſe rien, il ſe fera.

SPEED.

La fin de tout cela eſt donc qu'il ſe fera un mariage ?

LAUNCE.

Tu n'obtiendras jamais un pareil ſecret de moi, que par des paraboles.

SPEED.

Cela m'eſt indifférent pourvu que je le ſache ; mais, Launce, que dis-tu de ce que mon Maître eſt devenu un ſi notable Amant ?

LAUNCE.

Je ne l'ai jamais connu autrement.

SPEED.

Que pour...

LAUNCE.

Pour un inſigne *manant*, comme tu le dis fort bien.

SPEED.

Comment imbécile ! tu ne m'entends pas ?

LAUNCE.

Inſenſé ce n'eſt pas toi que j'entends ; c'eſt ton Maître que j'entends.

SPEED.

SPEED.

Je te dis que mon Maître est devenu un Amant bien chaud.

LAUNCE.

Bon; je te dis moi que je ne m'embarrasse guère qu'il se *brûle* d'amour; si tu veux venir avec moi au cabaret, viens; sinon tu es un *Hébreu*, un *Juif*, & tu ne mérites pas le nom de *Chrétien*.

SPEED.

Pourquoi?

LAUNCE.

Parce que tu n'as pas assez de charité pour accompagner un *Chrétien* au cabaret. Veux-tu venir?

SPEED.

Je suis à ton service. (*Ils sortent.*)



SCÈNE XVI. (†)

PROTEO *seul.*

Que j'abandonne ma Julie, je me parjure; que j'aime la belle Silvie, je me parjure: que je trahisse mon ami, je suis le plus odieux parjure; & cependant c'est la puissance même qui m'a arraché mes premiers sermens, qui me force à ce triple parjure. L'Amour m'a ordonné de jurer, & maintenant l'Amour m'ordonne de me parjurer. — O toi ingénieux séducteur! Amour, si tu m'as entraîné dans une faute, enseigne donc à ton sujet, tenté par tes suggestions à l'excuser. D'abord j'adorois une étoile brillante; aujourd'hui j'adore un Soleil céleste. La réflexion peut rompre des vœux irréfléchis; & c'est manquer d'esprit que de n'avoir pas assez de force pour vouloir échanger le mauvais contre le bon; honte, honte, langue insolente, d'appeller mauvaise

(†) Il est à remarquer que dans l'Edition *in-folio*, la seule authentique, il n'y a aucun renseignement sur la distribution des Scènes. Elle n'a été faite que par les Editeurs suivans: & l'on peut la changer, toutes les fois qu'on le juge convenable à la marche de la Pièce & aux vraisemblances. *Johnson.*

celle que, par mille & mille fermens, tu as nommée la Reine de tes volontés. Je ne puis cesser de l'aimer, & cependant je le fais; mais si je cesse d'aimer, c'est parce que je dois aimer; je perds une Amante, je perds un ami, mais si je les conserve je me perds moi-même. Et si je les perds, au lieu de Valentin, je me retrouve *moi*, & pour Julie je retrouve Silvie. Je m'aime encore plus que je n'aime un ami. Car l'amour de soi est toujours le plus fort: & Silvie, (j'en atteste les Cieux qui l'ont formée si belle!) fait paroître Julie comme une noire Égyptienne. Je veux oublier que Julie est vivante; & me rappellant que mon amour pour elle est mort; & possédant dans Silvie le plus doux des amis, je regarderai Valentin comme un ennemi; il est maintenant impossible que je sois fidèle à moi-même, sans user de quelque trahison contre Valentin; il se propose cette nuit de monter avec une échelle de corde à la fenêtre de la chambre de Silvie, & il me fait la confidence de son secret à moi, son rival. Moi, je vais sur le champ instruire le père de leur déguisement & de leur projet de fuite, & dans sa fureur il exileta Valentin. Car il entend que Thurio épouse sa fille; Valentin une fois parti j'arrêterai promptement, avec quelque ruse adroite, la marche pésante

de l'imbécille Thurio. Amour, prête-moi tes ailes pour hâter l'exécution de mon projet, comme tu m'as prêté ton génie pour tramer ce complot (†).

(*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

Le Théâtre représente la Maison de JULIE *dans Vérone.*

JULIE & LUCETTE.

JULIE.

CONSEILLE-MOI Lucette, ma chère Lucette, viens à mon secours, je t'en conjure, par le plus tendre amour, toi, dans le cœur de qui sont écrites & gravées toutes mes pensées. Eclaire-moi, & trouve-moi quelque expédient pour entreprendre le voyage de Milan sans blesser mon honneur, & aller rejoindre mon cher Protéo.

LUCETTE.

Hélas! c'est un voyage bien fatiguant & bien long.

(†) *Johnson* conjecture que le second Acte doit finir là.

JULIE.

Un Pélerin, dont les vœux font ardens & fincères, ne fe fatigue point à mefurer de fes pas l'étendue des Royaumes, & je me lafferai beaucoup moins encore moi à qui l'Amour donnera des aîles, furtout quand je volerai vers un objet auffi cher, auffi parfait, auffi divin que l'eft mon bien-aimé.

LUCETTE.

Il feroit beaucoup mieux d'attendre fon retour.

JULIE.

Oh tu ne fais pas que mon ame fe nourrit de fes regards. Prends pitié de tout ce que j'ai eu à fouffrir, de m'en voir féparée depuis fi longtems. Si tu connoiffois l'impreffion intérieure de l'Amour, tu verrois qu'il feroit auffi facile de faire prendre feu à la neige, que d'éteindre la flamme de l'Amour avec des paroles.

LUCETTE.

Je ne cherche point à éteindre les feux brûlans de votre amour, mais feulement à en ralentir un peu l'ardeur, de peur qu'il ne brûle au-delà de bornes de la prudence.

JULIE.

Plus tu cherches à l'éteindre & plus il ſe rallume. Le fleuve qui coule avec un doux murmure, tu le ſais, ſi on l'arrête, ſes flots impétueux s'irritent. Mais quand rien ne s'oppoſe à ſon cours paiſible, ſes flots roulent avec un bruit flatteur ſur un lit de pierres polies & diverſement nuancées : il donne un doux baiſer à toutes les fleurs qu'il rencontre ſur ſes bords, & après s'être joué dans mille & mille détours, il va ſe rendre dans le vaſte Océan : laiſſe-moi donc ; & ne m'arrête pas dans ma courſe. Je ſerai auſſi patiente qu'un paiſible ruiſſeau, & je charmerai la fatigue en me faiſant un paſſe-tems de tous mes pas, juſqu'à ce que le dernier me conduiſe à mon bien-aimé ; & là, près de lui, je me repoſerai auſſi voluptueuſement que ſe repoſe dans les Champs-Elyſées une ame vertueuſe & pure, après toutes les peines de la vie.

LUCETTE.

Mais dans quel habit y voulez-vous aller ?

JULIE.

Je ne veux point un habit de femme, de peur de m'expoſer aux inſultes des hommes ſans pudeur

Chère Lucette procure moi quelques habits qui me fassent passer pour un joli petit Page.

LUCETTE.

Vous voulez donc, Mademoiselle, que l'on coupe vos beaux cheveux?

JULIE.

Non, ma fille, je les attacherai avec des rubans de soie, dont je veux former mille & mille nœuds d'amour des plus singuliers. Quelque chose de bizarre ne sied pas mal à un jeune homme d'un âge un peu plus mûr encore, que ne paroîtra le mien.

LUCETTE.

Comment voulez-vous, Madame, que j'arrange vos haut-de-chausses?

JULIE.

Autant vaudroit me demander, Seigneur, quelle ampleur voulez-vous donner à votre vertugadin? Fais-les moi tailler comme il te plaira, ma chère Lucette.

LUCETTE.

Il faut que vous les portiez, Madame, avec une pointe, suivant la mode (†).

(†) Allusion à cette mode indécente, dont parle *Montaigne*,

JULIE.

Non pas, Lucette, cela feroit indécent.

LUCETTE.

Mais, Madame, un haut-de-chauffe tout rond & tout uni, ne vaut pas une épingle, à moins que vous n'ayez la pointe à la mode pour y attacher vos épingles.

JULIE.

Lucette, fi tu m'aimes, cherche moi ce que tu crois me convenir davantage, & qui fera le plus élégant; mais, dis-moi donc, Lucette, que dira le monde en me voyant entreprendre un voyage auffi imprudent? Je crains qu'il n'en foit fcandalifé.

LUCETTE.

Si vous le croyez, reftez ici & ne partez pas.

JULIE.

Mais je ne veux pas refter.

(ch. 22.) & ce vain modèle inutile d'une chofe que nous ne pouvons feulement honnêtement nommer, duquel toutefois nous faifons montre & parade en public.

LUCETTE.

Ne penſez donc pas au déshonneur & partez. Si Protéo approuve votre voyage quand vous arriverez, que vous importe, qu'il déplaiſe à d'autres, quand vous ſerez partie? Moi, je crains ſeulement qu'il n'en ſoit pas trop flatté.

JULIE.

Va, Lucette, c'eſt la moindre de mes inquiétudes. Mille ſermens, un Océan de larmes verſées, & les preuves qu'il m'a données du plus brûlant amour, m'aſſurent que Protéo me recevra avec joie.

LUCETTE.

Tous ces moyens ſont aux ordres des ſéducteurs.

JULIE.

Et des ames viles s'en ſervent pour exécuter leurs vils projets! Mais les Aſtres les plus généreux ont préſidé à la naiſſance de Protéo; ſes paroles ſont des liens ſacrés, ſes ſermens ſont des oracles, ſon amour eſt ſincère, ſes penſées ſont pures, ſes larmes ſont les interprétes de ſon cœur, & ſon cœur eſt auſſi loin de la fraude que le Ciel l'eſt de la terre.

LUCETTE.

Priez le Ciel que vous le trouviez encore tel lorsque vous le rejoindrez.

JULIE.

Non, chère Lucette, si tu m'aimes, ne lui fais pas cette injure de douter de sa sincérité. Car tu ne peux mériter mon amour qu'en aimant mon cher Protéo; & maintenant suis-moi à mon appartement pour prendre note de tout ce qu'il est nécessaire que tu me procures pour ce voyage, après lequel je languis d'impatience; j'abandonne à ta disposition tout ce qui est à moi, mes richesses, mes biens, ma réputation; je ne te demande d'autre retour, que de m'aider à sortir promptement de ces lieux. Viens, point de réplique, suis-moi tout-à-l'heure; je brûle d'impatience, & tout délai m'est insupportable.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

Le Palais du Duc à Milan.

LE DUC, THURIO & PROTEO.

LE DUC.

SEIGNEUR Thurio, je vous prie de nous laisser seuls un moment; nous avons besoin de conférer ensemble sur quelques affaires secrettes. (*Thurio sort.*) Maintenant, dites-moi, mon cher Protéo, ce que vous désirez de moi.

PROTEO.

Mon généreux Prince, ce que je voudrois vous découvrir, les loix de l'amitié m'ordonnent de le cacher; mais lorsque je repasse dans ma mémoire toutes les faveurs dont vous m'avez comblé, sans que je les méritasse, mon devoir me porte à vous révéler ce que tous les trésors de l'Univers ne m'arracheroient pas. Apprenez, illustre Prince, que Valen-

tin, mon ami, ſe propoſe d'enlever cette nuit votre fille, & que c'eſt à moi-même qu'il a confié ſes projets. Je ſais que vous avez réſolu de la donner à Thurio, que votre aimable fille déteſte, & il vous ſeroit bien ſenſible dans votre vieilleſſe de vous voir ravir votre Silvie; auſſi, pour remplir mon devoir, j'ai mieux aimé traverſer mon ami dans ſes projets, que d'accumuler en vous les cachant ſur votre tête un fardeau de douleurs, qui vous feroit ſuccomber avant le tems marqué par la nature, & vous précipiteroit dans le tombeau.

LE DUC.

Protéo je vous remercie de votre généreuſe affection : en retour, commandez & diſpoſez de moi, tant que je vivrai. Je me ſuis déja ſouvent apperçu de leurs amours lorſqu'ils me croyoient endormi; & autant de fois je me ſuis propoſé d'exiler Valentin loin d'elle & de ma Cour; mais craignant de m'être trompé dans mes ſoupçons jaloux & de déshonorer ainſi un honnête homme (précipitation de jugement, que juſqu'ici j'ai toujours évitée) je l'ai toujours accueilli avec bienveillance, pour finir enfin par le trouver capable de ce que vous venez de me découvrir; & afin que vous puiſſiez voir combien j'en ai

conçu d'attachement, ſachant que la tendre jeuneſſe eſt facile à ſéduire, toutes les nuits je l'enferme dans une tour très-élevée, dont j'ai toujours moi-même porté la clef; & par ce moyen il eſt impoſſible qu'on l'enlève.

PROTEO.

Sachez, mon digne Seigneur, qu'ils en ont imaginé un, par lequel il pourra monter à la fenêtre de ſa chambre, & qu'il la fera deſcendre avec une échelle de corde. Le jeune Amant eſt allé la chercher, & repaſſera à l'inſtant même par ce chemin-ci, où, ſi vous le voulez, vous pouvez la lui ſurprendre. Mais, je vous en conjure, faites-le ſi adroitement qu'il ne ſe doute pas que je l'ai découvert. Car c'eſt l'Amour ſincère que je vous porte, & non point un ſentiment de haine contre mon ami, qui m'a fait révéler cet important ſecret.

LE DUC.

Sur mon honneur, il ne ſaura jamais que vous m'en aiez donné le plus léger indice.

PROTEO.

Adieu, Prince, je m'éloigne; car j'apperçois Valentin. (*Protéo ſort.*)

SCÈNE II.

LE DUC, VALENTIN.

LE DUC.

Seigneur Valentin, où allez-vous si vîte ?

VALENTIN.

Excusez, Seigneur, c'est un messager qui attend pour porter mes lettres à mes amis, & je vais les lui remettre.

LE DUC.

Sont-elles de grande conséquence ?

VALENTIN.

Je n'y parle que de ma santé & des bienfaits dont vous me comblez à votre Cour.

LE DUC.

Oh, n'est-ce que cela ? Vous pouvez bien rester un moment avec moi. J'ai à vous parler de quelques affaires qui me touchent de près, & pour lesquelles je vous demande le secret. Vous n'ignorez pas, que j'ai désiré de marier ma fille au Seigneur Thurio mon ami.

VALENTIN.

Je le ſais, mon Prince, & sûrement cette alliance ſeroit auſſi riche qu'honorable ; d'ailleurs ce Gentilhomme eſt plein de vertu, de bonté, de mérite & de qualités, qui ſont dignes de lui obtenir la main de votre belle Silvie. Ne pouvez-vous, Seigneur, la perſuader de l'aimer ?

LE DUC.

Non, croyez-moi, elle eſt capricieuſe, dédaigneuſe, mélancolique, fière, déſobéiſſante, opiniâtre, contrediſante ; ne ſe ſouvenant jamais qu'elle eſt ma fille, & n'ayant pas le reſpect & la crainte qu'elle devroit avoir pour moi qui ſuis ſon père ; & je puis vous l'avouer, ſon orgueil, en m'ouvrant les yeux, a éteint toute ma tendreſſe pour elle ; & lorſque j'aurois dû penſer que dans ma vieilleſſe elle m'auroit chéri avec toute la tendreſſe filiale, je ſuis réſolu à me remarier & à l'abandonner à qui voudra s'en charger ; qu'alors ſa beauté lui ſerve de dot, puiſqu'elle fait ſi peu de cas de ſon père & de ſes biens.

VALENTIN.

Et dans tout cela, Seigneur, que voudriez-vous que je fiſſe ?

LE DUC.

Il y a ici à Milan, mon cher Valentin, une femme que j'affectionne, mais elle eſt prude & réſervée, & la froide éloquence de ma vieilleſſe n'arrive pas aiſément à ſon cœur. Je voudrois donc être aidé de vos conſeils; (car il y a long-tems que j'ai oublié la manière de faire la cour aux Dames, & d'ailleurs la mode eſt changée) dis-moi, comment je dois m'y prendre pour arrêter ſur moi ſes céleſtes regards?

VALENTIN.

Si vos paroles ne la peuvent émouvoir, gagnez ſon cœur à force de préſens. L'or & les dons brillans ont une éloquence muette qui remue le cœur d'une femme, bien plus que les plus beaux diſcours.

LE DUC.

Mais elle a dédaigné un préſent conſidérable que je lui ai envoyé.

VALENTIN.

Une femme affecte ſouvent de dédaigner ce qui lui feroit le plus de plaiſir; envoyez-en lui un autre, & ne perdez jamais l'eſpérance : car ces dédains dont on vous rebute d'abord ne ſervent qu'à donner enſuite

ensuite plus de violence à l'amour ; si cette femme se montre courroucée, ce n'est pas qu'elle vous haïsse, c'est pour vous forcer à l'aimer encore davantage en irritant vos désirs ; si elle vous gronde, ne croyez pas qu'elle veuille vous congédier ; car soyez sûr que les pauvres femmes sont désespérées, quand elles se voient seules. Ne prenez point votre congé, quoiqu'elle puisse vous dire. En vous disant, retirez-vous, elle n'entend pas que vous vous en alliez : flattez, louez, vantez, exaltez (†) leurs grâces ; fussent-elles hideuses & noires comme l'enfer, dites-leur qu'elles ont le visage des Anges. Oui, tout homme qui a une langue, je le dis, n'est pas homme, si avec sa langue, il ne sait pas gagner une femme.

LE DUC.

Mais la main de celle dont je vous parle, est promise par ses parens à un jeune homme de naissance & de mérite ; & l'on veille avec tant de soin

(†) Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
. . . .
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar que l'on sert au Maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les Dieux de la terre,
C'est la louange . . . .

La Fontaine, *Fab. 1. L. X. Discours à Madame de la Sablière.*

pour écarter tous les hommes, que pendant le jour il est impossible d'avoir aucun accès auprès d'elle.

VALENTIN.

Hé bien, j'essaierois alors de la voir pendant la nuit.

LE DUC.

Mais toutes ses portes sont bien fermées & les clefs mises en sûreté pour qu'aucun homme ne puisse approcher d'elle pendant la nuit.

VALENTIN.

Qui empêche qu'on ne monte dans sa chambre par la fenêtre ?

LE DUC.

Sa chambre est si élevée & les murs en sont si droits, qu'on ne peut y gravir sans hazarder sa vie.

VALENTIN.

Quoi ? une bonne échelle de corde avec deux bonnes mains de fer pour l'attacher en y montant, vous serviroient à escalader la tour d'un autre *Héro*, si nouveau *Léandre* vous aviez la hardiesse de l'entreprendre.

LE DUC.

Maintenant, toi, Valentin, qui es plein d'intel-

ligence, enseigne-moi où je pourrai me procurer une semblable échelle.

VALENTIN.

Et quand voudriez-vous vous en servir? dites-le moi.

LE DUC.

Ce soir même; car l'Amour est comme un enfant, qui brûle d'impatience d'obtenir, sur le champ, tout ce qu'il peut se promettre.

VALENTIN.

Vers les sept heures du soir, je vous procurerai une échelle.

LE DUC.

Mais écoutez; je veux y aller seul; comment y faire porter mon échelle en sûreté?

VALENTIN.

Cela est très-aisé, Seigneur; si vous la portez sous un manteau un peu long.

LE DUC.

Un manteau comme le tien le seroit-il assez?

VALENTIN.

Oui certes, Seigneur.

LE DUC.

Laisse-moi donc voir ton manteau. Je veux en prendre un de même longueur.

VALENTIN.

Hé, Seigneur, toute sorte de manteau sera bon.

LE DUC.

Comment m'y prendrai-je pour porter un manteau? Voyons, voyons, je te prie, que je m'essaie sur le tien. (*Il lui ôte son manteau.*) Hé! quelle est cette lettre? Que vois-je: *A Silvie?* Et voici l'échelle même qui me servira pour mon dessein. Vous me permettrez bien de prendre la liberté de briser ce cachet. (*Le Duc lit*): « *Mes pensées restent toute* » *la nuit auprès de ma Silvie, & ce sont des esclaves* » *que je lui envoie en ambassade. Oh! si leur Maître* » *pouvoit aller & venir d'un vol aussi léger, comme* » *il iroit se placer lui-même aux lieux où elles dor-* » *ment invisibles. Les pensées que je t'envoie reposent* » *sur ton beau sein, tandis que moi, qui suis leur* » *Roi, & qui les députe vers mon Amante, je maudis* » *la faveur qui leur est accordée; j'envie le sort de mes* » *esclaves; heureux sort dont je suis privé! je me* » *maudis de ce qu'ils sont envoyés par moi aux lieux*

» *où leur Maître voudroit être lui-même.* — Que veut » dire ceci : *Silvie, cette nuit même, je te mets en » liberté.* » Et voilà l'échelle qui doit servir à ce dessein ! Comment nouveau Phaéton (†), vrai fils de Mérope, tu oses aspirer à conduire le char des Cieux, & par ta folle témérité mettre en feu l'Univers ! Ta main veut-elle arracher les Astres, parce qu'ils te prodiguent leur bienfaisante lumière ? Vil séducteur, le plus lâche des esclaves, va porter tes caresses & ton sourire à tes égales, & crois que tu dois à ma patience, bien plus qu'à ton mérite, la faveur de sortir de mes états. Remercie-moi de cette grace bien plus que pour tous les bienfaits, que, toujours trop généreux, j'ai répandus sur toi. Mais si tu restes dans mes états plus de tems qu'il n'en faut pour le départ le plus précipité de notre Cour, par le Ciel, ma colère surpassera l'amour que j'ai jamais senti pour ma fille, ou pour toi. Fuis, que je n'entende pas tes vaines excuses, mais si tu aimes la vie, hâte-toi de quitter ces lieux. (*Le Duc sort.*)

(†) Tu as la témérité de Phaéton, sans avoir ses titres : tu n'es pas le fils d'un Dieu, mais un misérable, *terræ filius*. Mérope est ton père, comme on le reprochoit à Phaéton. *Johnson.*

SCÈNE III.

VALENTIN *seul.*

Et pourquoi ne pas mourir plutôt que de vivre dans les tourmens? Mourir, c'est être banni de moi-même; & Silvie est moi-même; m'exiler d'elle, c'est m'exiler de moi; exil qui vaut la mort! Eh! que m'importe la lumière, si je ne vois pas Silvie, & que m'importe la fortune & la gloire, si je ne les partage pas avec Silvie? Si je ne puis penser qu'elle les partage & qu'elle vit à l'ombre de la perfection. Oh! si je ne suis pas la nuit auprès de ma Silvie, non, il n'y a point de mélodie dans les chants nocturnes du rossignol; & si le jour je ne vois pas Silvie, le jour ne luit pas pour moi; elle est mon essence, & je cesse d'être, si la douce influence de sa beauté ne me ranime, ne m'échauffe, ne m'éclaire & ne me conserve à la vie. Je n'éviterai pas la mort en évitant son arrêt. En restant ici, je ne fais qu'attendre la mort. En fuyant de ces lieux, je cours moi-même à la mort.

SCÈNE IV.

VALENTIN, PROTEO & LAUNCE.

PROTEO.

Cours, Launce, cours vîte, vîte, cherchez-le.

LAUNCE.

Hola ! hé ! hola ! hola !

PROTEO.

Que vois-tu ?

LAUNCE.

Celui que nous cherchons ; il n'y a pas un cheveu ſur ſa tête, ſi ce n'eſt pas Valentin.

PROTEO.

Valentin !

VALENTIN.

Non.

PROTEO.

Que vois-je donc ? Son ombre ?

VALENTIN.

Ni l'un ni l'autre.

PROTEO.

Quoi donc?

VALENTIN.

Perſonne.

LAUNCE.

Eſt-ce que *perſonne* parle? — Monſieur, frapperai-je?

PROTEO.

Qui veux-tu frapper?

LAUNCE.

Perſonne.

PROTEO.

Je te le défends, faquin.

LAUNCE.

Mais, Monſieur; c'eſt perſonne, que je frappe. — Je vous prie.

PROTEO.

Je te le défends, te dis-je; ami Valentin, un mot.

VALENTIN.

Mes oreilles ſont fermées; après la nouvelle affreuſe qui vient de les frapper, il n'en eſt plus de bonnes pour elles.

PROTEO.

J'ensevelirai donc les miennes dans un profond silence; car elles sont tristes, fâcheuses, affligeantes.

VALENTIN.

Silvie est-elle morte?

PROTEO.

Non, Valentin.

VALENTIN.

Il n'est plus de Valentin, pour l'adorable Silvie. — Est-elle parjure?

PROTEO.

Non, Valentin.

VALENTIN.

Il n'est plus de Valentin, si Silvie est parjure. Quelles sont donc vos nouvelles?

LAUNCE.

Seigneur, on publie que vous êtes *évanoui*.

PROTEO.

Que vous êtes banni, oh! nouvelle affreuse! Banni de cette Cour, loin de Silvie & de ton ami.

VALENTIN.

Oh! mon ame eſt déja remplie de ce malheur, & l'excès de ſa douleur m'accablera. — Silvie ſait-elle que je ſuis banni?

PROTEO.

Oui, & elle a offert, pour changer cet arrêt qui reſte irrévocable, un Océan de perles fondues, qu'on appelle des larmes; elle les a verſées par flots aux pieds de ſon père inflexible, proſternée devant lui dans une humble poſture; & ſe tordant les mains, ces belles mains d'albâtre, qui ſembloient avoir pâli de douleur. Mais ni ſon humble poſture, ni ſes mains pures levées vers lui, ni ſes triſtes ſoupirs, ni ſes longs gémiſſemens, ni les flots argentés de ſes larmes n'ont pu attendrir le cœur de ſon inexorable père. Ah! Valentin, ſi tu es pris, il faut que tu meures; d'ailleurs ſes prières pour toi l'ont tellement irrité, qu'il a ordonné qu'on l'enfermât dans une tour, avec la cruelle menace qu'elle n'en ſortira jamais.

VALENTIN.

Aſſez, mon cher Protéo, à moins que le mot que tu vas prononcer n'ait le pouvoir de me donner la mort. S'il étoit vrai, je t'en conjure, ſcèle-le dans

mon oreille, & qu'il avance la dernière agonie de mon éternelle douleur.

PROTEO.

Ceſſe de gémir en vain ſur un malheur ſans remède, & tâche de ſauver ta vie tandis que tu le peux encore. Le tems couve & fait éclorre tous les biens. Si tu reſtes ici, tu n'y peux revoir ton Amante, & ſi tu reſtes, tu perdras la vie. L'eſpérance eſt l'appui qui ſoutient un Amant, ſaiſis-la & ſers t'en pour t'éloigner d'ici & te défendre contre les penſées déſeſpérantes. Tes lettres peuvent venir en ces lieux, quoique tu n'y ſois plus, ce qui me ſera adreſſé, je le dépoſerai dans le beau ſein (†) de ton Amante. Ce n'eſt pas le tems de ſe plaindre. Viens, je te vais conduire aux portes de la ville, & avant de me ſéparer de toi, nous conférerons enſemble ſur tout ce qui intéreſſe ton amour; pour l'amour, ſinon de toi, du moins de Silvie, daigne te conſerver, fuis le danger & ſuis-moi.

(†) Les femmes avoient anciennement au-devant de leurs corps une petite poche, où elles mettoient les billets doux, leur argent & leurs menus ouvrages. Les Demoiſelles de la campagne ſuivent encore cette mode dans différentes contrées de l'Angleterre. *Steevens.*

VALENTIN.

Je te prie, Launce, ſi tu vois mon Page, dis-lui de ſe hâter & de me rejoindre à la porte du Nord.

PROTEO.

Faquin, cours-le chercher. Allons, ſuis-moi, Valentin.

VALENTIN.

Oh, ma chère Silvie! Infortuné Valentin!

SCÈNE V.

LAUNCE *ſeul.*

Je ne ſuis qu'un fou, voyez-vous, & cependant j'ai aſſez d'intelligence pour ſoupçonner que mon Maître vaut une eſpèce entière de ſcélérats; mais quand il ne feroit qu'un ſcélérat ordinaire, cela eſt égal. Il n'eſt pas encore celui qui fait que j'aime; j'aime cependant; mais un attelage de chevaux n'arracheroit pas ce ſecret de mon cœur, ni le nom de l'objet que j'aime; & cependant c'eſt une femme; mais je ne veux pas m'avouer à moi-même quelle femme c'eſt; & cependant c'eſt une fille qui fait

traire le lait. Et cependant ce n'est point une fille: car elle a eu des commères qui ont jasé sur son compte; & pourtant c'est une fille, car elle est la fille de son Maître, & le sert pour des gages. Elle a plus de talens qu'un barbet qui va à l'eau, & ce qui est beaucoup pour une Chrétienne dont la peau est nue. Voici le cat-logue (†) de ses bonnes qualités. —*Imprimis* (§) elle peut aller chercher & *porter;* un cheval n'en sauroit faire davantage, & même un cheval ne peut aller chercher: il ne peut que *porter;* ainsi elle vaut encore mieux qu'une cavale. *Item*, elle peut tirer du lait, voyez-vous; belle qualité dans une fille qui a les mains douces & propres!

SCÈNE VI.

LAUNCE, SPEED.

SPEED.

Hé bien, comment se porte le Seigneur Launce; quelle nouvelle me direz-vous, mon Maître (†)?

(†) C'est le mot *catalogue*, qu'il estropie.

(§) C'est-à-dire premiérement.

(†) On lit dans l'original *Your Mastership* (votre Seigneurie);

LAUNCE.

Ton Maître?... Quoi! il eſt en mer.

SPEED.

Encore votre ancien défaut, de vouloir toujours jouer ſur le mot. Quelles nouvelles avez-vous ſur ce papier?

LAUNCE.

Les nouvelles les plus noires que vous aiez jamais entendues.

SPEED.

Noires, dites-vous?

LAUNCE.

Eh, oui! noires comme de l'encre.

SPEED.

Laiſſez-moi les lire.

LAUNCE.

Allons donc butor, tu ne ſais pas lire.

& *Maſter's Ship* (vaiſſeau de ton Maître); ces mots qui ſe prononcent de même font un calembourg, que l'on ſent être intraduiſible.

SPEED.

Tu mens, je fais lire.

LAUNCE.

Je veux t'examiner; dis-moi, qui t'a engendré?

SPEED.

Hé! le fils de mon grand-père.

LAUNCE.

Oh! le butor, le butor, c'eſt le fils de ta grand'mère; cela prouve que tu ne ſais pas lire.

SPEED.

Allons, imbécille, allons, eſſaie ma ſcience ſur ton papier.

LAUNCE.

Viens là, & recommande-toi à S. Nicolas (†).

SPEED, *il lit.*

Imprimis : elle ſait tirer du lait.

(†) S. Nicolas étoit le Patron des Ecoliers, qu'on appelloit les *Clercs de S. Nicolas.* (†) Cela vient, je crois, de ce que ce Saint fut Evêque, étant encore adoleſcent. *Hawkins.*

(†) *S. Nicolas eſt encore aujourd'hui le Patron des Ecoliers dans pluſieurs petites villes de France.*

LAUNCE.

Oui, certes elle le sait bien.

SPEED.

Item. — Elle brasse d'excellente bierre.

LAUNCE.

Et c'est-là d'où vient le proverbe. — *Cœur généreux, vous brassez de bonne bierre!*

SPEED.

Item. — Elle sait coudre (†).

LAUNCE.

Fort bien.

SPEED.

Item. — Elle sait tricoter.

LAUNCE.

On n'a donc plus besoin de prendre une fille pour relever une maille, puisqu'elle sait tricoter un bas.

SPEED.

Item. — Elle sait laver & nettoyer.

(†) Equivoque sur la ressemblance de sens dans les mots, *She can Sowe.* Et l'autre répond *can She so?* Intraduisible.

LAUNCE.

LAUNCE.

Une belle qualité : car alors elle n'a point besoin d'être lavée ou nettoyée.

SPEED.

Item. — Elle fait filer.

LAUNCE.

Ainsi je puis mener joyeuse vie, & laisser aller le monde, si elle en file assez pour se nourrir.

SPEED.

Item. — Elle a plusieurs vertus qui n'ont point de nom.

LAUNCE.

C'est comme qui diroit *des vertus bastardes*, qui n'ont jamais connu leur père, & qui par conséquent n'ont point de nom.

SPEED.

Suivent maintenant ses défauts.

LAUNCE.

Sur les talons de ses vertus.

SPEED.

Item. — Il ne faut pas l'embrasser à jeun à cause de son haleine.

LAUNCE.

Bon, c'eſt un défaut qu'on peut corriger par un déjeuner. Continue.

SPEED.

Item. — Elle a une jolie voix (†).

LAUNCE.

Ce qui dédommage du dégoût de ſon haleine.

SPEED.

Item. — Elle parle, quand elle dort.

LAUNCE.

Oh! cela n'y fait rien, pourvu qu'elle ne dorme pas quand elle parle.

SPEED.

Item. — Elle parle lentement.

LAUNCE.

Oh! le ſot, qui met au nombre de ſes défauts ce qui eſt une des plus grandes vertus dans une femme. — Allons, je te prie, efface-moi cela & place-le au nombre de ſes plus belles vertus.

(†) Sens de *Steevens.*

SPEED.

Item. — Elle eſt orgueilleuſe.

LAUNCE.

Efface-moi cela encore. — C'eſt un legs qu'Eve a laiſſé à ſes filles; on ne peut le leur ôter.

SPEED.

Item. — Elle n'a pas de dents.

LAUNCE.

Je ne m'embarraſſe guère de cela non plus; j'aime la croûte la plus dure.

SPEED.

Item. — Elle eſt méchante.

LAUNCE.

Hé bien; il eſt heureux qu'elle n'ait pas de dents pour mordre.

SPEED.

Item. — Elle vantera ſouvent le vin (†).

(†) C'eſt-à-dire, elle montre qu'elle fait beaucoup de cas du vin, en en buvant ſouvent. *Johnſon.*

LAUNCE.

Si le vin eſt bon, elle le louera; ſi elle ne le veut pas, je le louerai, moi: car les bonnes choſes doivent être louées.

SPEED.

Item. — Elle eſt trop libre.

LAUNCE.

De paroles; cela eſt impoſſible, car il eſt noté plus haut, qu'elle parloit lentement de ſon argent; elle ne le pourra pas; je le tiendrai ſous la clef; ſi elle donne quelqu'autre choſe, elle en eſt la Maîtreſſe, & je ne puis l'en empêcher. — Bon, continue.

SPEED.

Item. — Elle a plus de cheveux que d'eſprit, & plus de défauts que de cheveux, & plus d'écus qu'elle n'a de défauts.

LAUNCE.

Arrête-toi là. — Je veux l'avoir. Deux ou trois fois dans cet article j'ai dit qu'elle étoit à moi, & qu'elle n'étoit pas à moi. Relis-moi ce paſſage, je te prie.

SPEED.

Item. — Elle a plus de cheveux que d'eſprit.

LAUNCE.

Plus de cheveux que d'esprit ; cela peut être, je le verrai bien : la couverture du sel cache le sel, & c'est pourquoi elle est plus que le sel. Les cheveux qui couvrent l'esprit sont plus que l'esprit ; car le plus grand cache le moindre. — Après.

SPEED.

Et plus de défauts que de cheveux.

LAUNCE.

Cela est affreux. — Oh ! s'il étoit possible, que cela ne fût pas vrai !

SPEED.

Et plus d'écus que de défauts.

LAUNCE.

Ha ! ha ! voilà un mot qui change ses défauts en vertus ; oui, je veux l'avoir, & s'il se fait un mariage, comme il n'y a rien d'impossible....

SPEED.

Hé bien, après ?

LAUNCE.

Oh, après ! — Je te dirai que ton Maître t'attend à la porte du Nord.

SPEED.

Moi ?

LAUNCE.

Toi-même ? Vraiment, qui es-tu ? Il attendoit un meilleur Page que toi.

SPEED.

Et il faut donc que j'y aille...

LAUNCE.

Que tu coures le trouver ; car tu es resté ici si long-tems, que ta course à peine pourra réparer celui que tu as perdu.

SPEED.

Que ne me le disois-tu plutôt ? Que tous les diables emportent tes lettres d'amour. (*Il sort.*)

LAUNCE.

Oh ! il sera étrillé de la bonne manière pour avoir lu ma lettre. Cet impoli faquin, qui veut entrer dans les secrets d'autrui. Ha ! ha ! je vais rire, je crois, en lui voyant recevoir la correction (*Il sort.*)



SCÈNE VII.

LE DUC & THURIO.

PROTEO *suit derrière.*

LE DUC.

Seigneur Thurio, vous n'avez plus rien à craindre. Vous obtiendrez son amour à présent que Valentin est banni de sa vue.

THURIO.

Depuis qu'il est exilé, elle me méprise encore davantage ; elle déteste ma présence & me traite avec tant de dédain, que j'ai enfin perdu toute espérance de gagner son cœur.

LE DUC.

Cette foible impression de l'amour est comme une figure tracée sur la glace, qu'un rayon du Soleil efface & dissout. Un peu de tems fondra la glace de son cœur, & l'indigne Valentin sera oublié.

(*Protéo les joint.*) Hé bien, Seigneur Protéo ; votre compatriote eſt-il parti ſuivant mes ordres ?

PROTEO.

Il eſt parti, Seigneur.

LE DUC.

Ma fille eſt bien triſte de cet exil.

PROTEO.

Un peu de tems diſſipera ſon chagrin.

LE DUC.

Je le crois comme vous ; mais le Seigneur Thurio n'en croit rien. Protéo, la bonne opinion que j'ai de vous (car vous m'avez donné quelques preuves de votre attachement) m'engage de plus en plus à vous donner toute ma confiance.

PROTEO.

Puiſſe le moment où vous me trouverez infidèle à vos intérêts, Seigneur, être le dernier de ma vie !

LE DUC.

Vous ſavez, combien je déſirerois former une alliance, entre le Seigneur Thurio & ma fille.

PROTEO.

Je le ſais, mon Prince.

LE DUC.

Et je crois bien auſſi que vous n'ignorez pas, combien elle réſiſte à mes volontés.

PROTEO.

Elle y réſiſtoit, mon Prince, lorſque Valentin étoit ici.

LE DUC.

Mais elle perſévère encore dans ſon opiniâtreté. Que pourrions-nous inventer, pour faire oublier Valentin à Silvie, & lui faire aimer le Seigneur Thurio?

PROTEO.

Le chemin le plus court eſt de l'accuſer d'être infidèle, d'être lâche, & d'avoir une malheureuſe deſcente; trois défauts que les Dames déteſtent mortellement.

LE DUC.

Fort bien, mais elle croira qu'on le calomnie par haine.

PROTEO.

Oui, si c'étoit un ennemi de Valentin qui le dît; il faudroit que cela fût révélé, avec des circonstances plausibles, par un homme qu'elle croiroit l'ami de Valentin.

LE DUC.

Il faut donc vous charger de le calomnier.

PROTEO.

Et c'est, mon Prince, ce que j'aurois bien de la répugnance à faire: c'est un rôle bien vil pour un homme d'honneur, sur-tout contre son intime ami.

LE DUC.

Lorsque tous vos éloges ne lui peuvent faire aucun bien, vos calomnies ne peuvent certainement lui faire aucun tort. Ce rôle alors devient indifférent, sur-tout quand votre ami vous prie de le faire.

PROTEO.

Vous l'emportez, mon Prince; elle ne l'aimera

pas long-tems, je vous assure, si je puis y réussir, par tout ce que je pourrai dire à son désavantage. Mais s'il arrive, que j'arrache de son cœur l'amour qu'elle y nourrit pour Valentin, il ne s'ensuit pas qu'elle aimera le Seigneur Thurio.

THURIO.

Aussi lorsque vous arracherez cet amour de son cœur, de peur qu'il ne se perde & ne soit utile à personne, il faut que vous ayez soin d'y faire entrer le mien, ce qui est très-possible, en me louant autant que vous déprimerez Valentin.

LE DUC.

Et, mon cher Protéo, nous pouvons remettre ces intérêts entre vos mains; car nous le savons, d'après ce que nous a dit Valentin même, vous êtes un des plus fidèles sujets de l'Amour, & en si peu de tems votre ame ne sauroit changer, ni se rendre parjure. Sûrs de vos sentimens, nous ne craignons pas de vous donner accès auprès de Silvie, & la liberté de l'entretenir long-tems; car elle est chagrine, languissante, mélancolique; mais en considération de votre ami, elle sera bien aise de vous voir; & par vos discours adroits, vous pouvez la consoler & lui

persuader de haïr Valentin, & d'aimer mon ami le Seigneur Thurio.

PROTEO.

Tout ce qu'il me sera possible de faire, je le ferai. Mais vous, Seigneur Thurio, vous n'êtes pas assez pressant. Vous devez aussi jetter vos filets, & enchaîner ses désirs par de tendres complaintes, dont les rimes amoureuses n'exprimeroient que ses louanges & vos vœux.

LE DUC.

En effet, la céleste Poésie a bien du pouvoir sur les cœurs.

PROTEO.

Dites à Silvie, que sur l'autel de sa beauté vous sacrifiez vos larmes, vos soupirs, votre cœur; écrivez jusqu'à ce que votre encre soit épuisée, & que vos larmes remplissent votre écritoire, & tracez quelques lignes de sentiment, qui puissent attester votre dévouement sincère. La lyre d'Orphée étoit montée de cordes poëtiques, dont la touche d'or pouvoit attendrir le fer & les rochers, apprivoiser les tigres, attirer des profonds abîmes de l'Océan les énormes crocodiles, & les faire danser

ſur les rivages ſabloneux. Après vos longues & plaintives élégies, venez pendant la nuit ſous les fenêtres de votre Maîtreſſe : donnez-lui les plus doux concerts ; au ſon des inſtrumens joignez une chanſon gémiſſante & lugubre. Le morne ſilence de la nuit eſt favorable aux douces plaintes des Amans malheureux ; ſi par ces moyens vous ne pouvez parvenir à toucher ſon cœur inflexible, vous n'avez plus rien à eſpérer.

LE DUC.

Ces conſeils prouvent, que vous avez été amoureux.

THURIO.

Et dès ce ſoir même, je veux les mettre en pratique. Ainſi, mon cher Protéo, mon Mentor, allons tout-à-l'heure à la ville pour y découvrir quelque habile Muſicien. J'ai un ſonnet, qui nous ſervira pour exécuter tes bons avis.

LE DUC.

Allons, Meſſieurs, qu'on s'en occupe.

PROTEO.

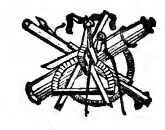
Nous reſterons auprès de vous, mon Prince, juſ-

qu'après le ſouper ; il nous reſtera encore aſſez de tems pour faire réuſſir nos projets.

LE DUC.

Non, non, occupez-vous-en ſans délai. Je vous diſpenſe de me ſuivre. (*Ils ſortent.*)

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une Forêt qui conduit vers Mantoue.

Une troupe de BRIGANDS *&* *de* PROSCRITS.

PREMIER VOLEUR.

CAMARADES, tenez ferme : je vois un Voyageur.

SECOND VOLEUR.

Et quand il y en auroit dix, ne tremblez pas : mais terrassons-les.

Arrivent VALENTIN *&* SPEED.

TROISIÈME VOLEUR.

Halte-là, Monsieur, jettez à terre ce que vous avez sur vous, sinon, nous vous ferons asseoir de force, & vous pillerons.

SPEED & VALENTIN.

Ah ! Monſieur , nous ſommes perdus , ce ſont des brigands que les Voyageurs craignent tant.

VALENTIN.

Mes amis....

PREMIER VOLEUR.

Point du tout , Monſieur , nous ſommes vos ennemis.

SECOND VOLEUR.

Paix ; nous voulons l'entendre.

TROISIÈME VOLEUR.

Oui, par ma barbe, nous le voulons ; car il a l'air d'un brave homme.

VALENTIN.

Sachez donc que j'ai bien peu de choſes à perdre. Vous voyez un homme accablé d'infortune. Toute ma richeſſe conſiſte dans ces pauvres habillemens ; ſi vous me les ôtez, il ne me reſte plus rien.

SECOND VOLEUR.

Où allez-vous ?

VALENTIN.

A Vérone.

PREMIER

PREMIER VOLEUR.

D'où venez-vous?

VALENTIN.

De Milan.

TROISIÈME VOLEUR.

Y avez-vous séjourné long-tems?

VALENTIN.

Environ six mois, & j'y serois encore si la fortune cruelle ne m'en avoit chassé.

PREMIER VOLEUR.

Comment? vous en êtes banni?

VALENTIN.

Je le suis.

SECOND VOLEUR.

Et pour quel crime?

VALENTIN.

Pour un forfait que je ne puis redire, sans que mon ame soit tourmentée. J'ai tué un homme, dont je regrette beaucoup la mort; mais cependant je l'ai tué bravement, les armes à la main, sans avantage ni trahison.

PREMIER VOLEUR.

Ne vous en repentez jamais, si vous l'avez tué en brave homme. Mais comment? vous a-t-on banni pour une faute aussi légère?

VALENTIN.

Oui vraiment: & je me trouve très-heureux d'en avoir été quitte à ce prix.

SECOND VOLEUR.

Possédez-vous les langues?

VALENTIN.

C'est un avantage que ma jeunesse a recueilli de bonne heure dans mes voyages, & sans lequel je me serois trouvé souvent bien malheureux.

TROISIÈME VOLEUR.

Par la tête pelée du gros Moine de Robin-Hood (†), cet homme-là nous conviendroit bien pour être le Roi de notre troupe.

(†) *Shakespeare* désigne sans doute ici le Moine Tuck, qui fut le Confesseur & le compagnon de Robin-Hood, fameux chef d'une bande de Voleurs, qui en vouloient sur-tout aux gens d'Eglise. *Steevens*.

PREMIER VOLEUR.

Nous l'aurons, Meſſieurs; un mot enſemble.
(*Les Voleurs ſe parlent enſemble tout bas.*)

SPEED.

Monſieur, joignez-vous à eux. Cette troupe de Voleurs m'a l'air bien honnête.

VALENTIN.

Tais-toi, miſérable.

SECOND VOLEUR.

Dites-nous, êtes vous attaché à quelque choſe?

VALENTIN.

A rien, qu'à ma fortune.

TROISIÈME VOLEUR.

Sachez donc que pluſieurs d'entre nous ſont des Gentilshommes, que la fougue d'une jeuneſſe indiſciplinable a chaſſés de la ſociété des hommes juſtes ſuivant les Loix. Moi-même, je fus auſſi banni de Vérone pour avoir tenté d'enlever une jeune héritière, très-proche parente du Prince.

SECOND VOLEUR.

Et moi de Mantoue, pour avoir dans ma colère

enfoncé un poignard dans le cœur d'un Gentilhomme.

TROISIÈME VOLEUR.

Et moi aussi, pour de petits crimes à-peu-près semblables. Mais revenons à notre objet; car si nous accusons nos fautes, c'est uniquement pour excuser à vos yeux ce genre de vie irrégulière que nous menons dans ces forêts; & comme vous êtes un joli Cavalier, & que d'ailleurs vous nous dites savoir les langues, nous voyons que dans notre société nous aurions besoin d'un homme tel que vous.

SECOND VOLEUR.

En effet, c'est sur-tout parce que vous êtes banni, que nous entrons en traité avec vous. Serez-vous content d'être notre général, faites de nécessité vertu, & vivez avec nous dans les forêts?

TROISIÈME VOLEUR.

Qu'en dis-tu? Veux-tu être de notre société? Dis, oui; & tu es notre chef à tous. Nous te jurons une inviolable fidélité, tu nous commanderas, & nous t'aimerons tous comme notre capitaine & notre roi.

PREMIER VOLEUR.

Mais si tu méprises les avances de notre amitié, tu es mort.

SECOND VOLEUR.

Tu ne vivras point pour aller te vanter de nos offres.

VALENTIN.

Je les accepte, & je veux vivre avec vous; pourvu que vous ne fassiez aucun outrage aux femmes sans défense, ni aux pauvres voyageurs (†).

TROISIÈME VOLEUR.

Non; nous avons horreur de ces lâches indignités. Viens, suis nous; nous te menerons à nos camarades, & nous voulons te montrer nos trésors, dont tu peux, comme nous-mêmes, disposer. (*Ils sortent.*)

(†) C'étoit-là un des statuts de la bande de Robin-Hood. *Steevens.*



SCÈNE II.

La Scène est à Milan, au dessous de l'appartement de SILVIE.

PROTEO.

PROTEO.

J'AI déja trompé Valentin : il faut aussi que je trahisse Thurio. Sous l'apparence de parler en sa faveur, j'ai la liberté d'avancer mon amour auprès de Silvie; mais Silvie a l'ame trop belle, trop sincère, trop pure, pour se laisser séduire par mes vils présens. Quand je lui promets une fidélité inviolable, elle me jette le reproche d'avoir trahi mon ami. Quand je jure un éternel amour à sa beauté, elle me rappelle les sermens sacrés que j'ai faits à Julie que j'aimois, & que j'ai violés, & cependant malgré tous ces reproches dont elle m'attère, & dont le moindre seroit capable d'éteindre tout l'espoir d'un Amant; oui, comme un souple épagneul, plus elle méprise mon amour, & plus il croît & plus il devient caressant. — Mais voici Thurio; il faut que nous allions chanter sous les fenêtres de la Belle,

& qu'au son des plus doux instrumens nous lui donnions cette nuit un concert harmonieux.

SCÈNE III.

PROTEO.

Arrivent THURIO & *les* MUSICIENS.

THURIO.

COMMENT, Seigneur Protéo, vous vous êtes glissé ici avant nous?

PROTEO.

Oui, mon cher Thurio, vous savez que l'amour se traîne, s'insinue où il ne sauroit aller de front.

THURIO.

Oui, mais j'espère cependant que vous n'aimez pas ici.

PROTEO.

Vous vous trompez: sans cela je ne viendrois point sous ces fenêtres.

THURIO.

Et qui donc aimez-vous? Silvie!

PROTEO.

Oui, Silvie, mais pour vous.

THURIO.

Je vous en remercie. (*Aux Musiciens.*) Allons, Messieurs : qu'on accorde ses instrumens, & qu'on exécute avec chaleur.

SCÈNE IV.

L'AUBERGISTE, *à quelque distance* : JULIE *en habit d'homme.*

L'AUBERGISTE.

Hé bien, mon jeune hôte, il me semble que vous êtes *lancholique* (†) ; & qu'avez-vous, je vous prie ?

JULIE.

Vraiment, mon ami, c'est parce que je ne saurois être joyeux.

L'AUBERGISTE.

Allons, allons, je veux vous donner de la joie,

(†) Mot estropié, pour *mélancolique.*

moi : je vais vous conduire dans un endroit où vous entendrez de la musique, & où vous verrez le Gentilhomme que vous m'avez demandé.

JULIE.

Mais l'entendrai-je parler ?

L'AUBERGISTE.

Oui, vraiment.

JULIE *à part.*

Le son de sa voix mélodieuse est le seul qui plaise à mon oreille.

L'AUBERGISTE.

Ecoutez ! écoutez !

JULIE.

Est-il parmi ces Musiciens ?

L'AUBERGISTE.

Oui ; mais, silence, écoutons-les.

CHANSON.

« *Quelle est Silvie ? Quelle est celle*
» *Que chantent tous nos Bergers ?*
» *Elle est vierge, elle est belle, elle est sage.*
» *Les Cieux l'ont douée de toutes les graces*
» *Qui pouvoient la faire adorer.*

» *Est-elle aussi tendre qu'elle est belle?*
» *Car la beauté vit de la tendresse.*
» *L'Amour va chercher dans ses yeux*
» *Le remède à son aveuglement ;*
» *Reconnoissant, il se plaît à y demeurer.*

» *Chantez donc, chantez Silvie.*
» *Chantez qu'elle est parfaite,*
» *Qu'elle surpasse toutes les Beautés mortelles*
» *Répandues sur le globe de la terre,*
» *Courons lui porter nos guirlandes.* »

L'AUBERGISTE.

Hé bien, qu'est-ce donc, vous êtes encore plus triste qu'auparavant ? Qu'avez-vous donc, jeune homme, est-ce que la musique ne vous plaît pas?

JULIE.

Vous vous méprenez ; c'est le Musicien qui ne me plaît pas.

L'AUBERGISTE.

Et pourquoi, mon beau Monsieur?

JULIE.

Il joue faux, mon ami.

L'AUBERGISTE.

Est-ce que ses cordes ne sont pas d'accord?

JULIE.

Ce n'eſt pas cela; & cependant il joue ſi faux, qu'il offenſe les fibres de mon cœur.

L'AUBERGISTE.

Vous avez une oreille bien ſenſible.

JULIE.

Je voudrois être ſourde. — Cela me contriſte le cœur.

L'AUBERGISTE.

Je m'apperçois que vous n'aimez pas la muſique.

JULIE.

Nullement, quand elle eſt ſi diſcordante.

L'AUBERGISTE.

Ecoutez, quel beau changement dans la muſique!

JULIE.

Oui, le changement me briſe l'ame.

L'AUBERGISTE.

Vous voudriez donc qu'il jouât toujours la même choſe.

JULIE.

Oui, je voudrois qu'un homme jouât toujours le même air. Mais notre ami, dites-moi, le Seigneur Protéo, de qui nous parlons, vient-il ſouvent ſous les fenêtres de cette Dame?

L'AUBERGISTE.

Je vous dirai que Launce ſon Page m'a confié, qu'il l'aimoit à un degré, qui ne peut pas ſe compter.

JULIE.

Où eſt donc ce Launce?

L'AUBERGISTE.

Il eſt allé chercher le chien de ſon Maître; demain, par ſon ordre, il en doit faire un préſent à ſa Maîtreſſe.

JULIE.

Silence! retirons-nous à l'écart, voici la compagnie qui ſe ſépare.

PROTEO.

Ne craignez rien, Seigneur Thurio; je parlerai pour vous de manière, que vous me regarderez comme un Maître paſſé en ruſes d'amour.

THURIO.

Où nous retrouverons-nous ?

PROTEO.

A la Fontaine Saint-Grégoire.

THURIO.

Adieu. (*Thurio & la Musique sortent.*)

SCÈNE V.

Les précédens.

SILVIE *à sa fenêtre.*

PROTEO.

MADEMOISELLE, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bon soir.

SILVIE.

Je vous remercie de votre musique, Messieurs. Mais quel est celui qui vient de parler tout-à-l'heure?

PROTEO.

Un homme, que vous reconnoîtriez bientôt à la voix, si vous connoissiez la sincérité de son cœur.

SILVIE.

C'eſt le Seigneur Protéo, à ce qu'il me ſemble.

PROTEO.

Oui, c'eſt Protéo, belle Silvie, votre dévoué ſerviteur.

SILVIE.

Quelle eſt donc votre volonté ?

PROTEO.

Celle de gagner la vôtre.

SILVIE.

Vos vœux ſont remplis : la voici, ma volonté : c'eſt que ſur l'heure vous vous éloigniez de ces lieux, & que vous alliez vous mettre au lit. Comment, fourbe que tu es ? Parjure, vil intriguant, homme faux & déloyal, penſes-tu, que je ſois aſſez ſimple, aſſez ſtupide, pour me laiſſer ſéduire par tes flatteries ; toi, qui as trompé tant d'infortunées par tes ſermens ? Retourne, retourne vers le premier objet de ton amour, & mérite ton pardon ; car pour moi, j'en jure par cette pâle Souveraine de la nuit, je ſuis auſſi loin de céder à tes vœux, que je te mépriſe pour la baſſeſſe de tes outrageantes propoſitions. Et

je vais me reprocher tout-à-l'heure, ce tems que je perds ici à te répondre.

PROTEO.

J'avoue, belle Silvie, que j'ai aimé; mais mon Amante eſt morte.

JULIE *à part.*

Je pourrois, ſi je voulois parler, te convaincre ici de menſonge, car je ſuis bien sûre qu'elle n'eſt point enterrée.

SILVIE.

Tu dis qu'elle eſt morte; mais Valentin, ton ami, ne vit-il pas encore, & n'as-tu pas été témoin de la foi que je lui ai engagée? Et ne rougis-tu pas, de le trahir ici, par tes lâches importunités?

PROTEO.

J'ai appris auſſi que Valentin étoit mort.

SILVIE.

Et bien, ſuppoſe auſſi que je le ſuis; car je te l'aſſure, mon amour eſt enſeveli dans ſon tombeau.

PROTEO.

Ma douce & belle Silvie, laiſſez-le moi exhumer de la terre!

SILVIE.

Va ſur le tombeau de ton Amante, réveille-la par tes gémiſſemens; ou ſi tu ne le peux, que ſa tombe ſoit la tienne.

JULIE *à part.*

Il ne ſuivra pas ce conſeil.

PROTEO.

Madame, ſi votre cœur eſt ſi endurci, daignez du moins accorder votre portrait à mon amour; ce portrait qui eſt ſuſpendu dans votre chambre. Je lui parlerai, je lui adreſſerai mes ſoupirs, je l'arroſerai de mes larmes. Car puiſque votre perſonne ſi parfaite eſt dévouée à un autre, je ne ſuis qu'une ombre; mais une ombre qui veut conſacrer ſon fidèle amour à la vôtre.

JULIE *à part.*

Si tu poſſédois l'original, tu le tromperois, & tu n'en ferois bientôt qu'une ombre plaintive & malheureuſe, telle que moi.

SILVIE.

Je ſuis excédée, Monſieur, de vos adorations, mais puiſqu'il ſiéra bien à votre cœur perfide d'idolâtrer des

des ombres & d'adorer des formes vaines, envoyez demain le chercher chez moi, & je vous le donnerai. Ainsi, bonne nuit.

PROTEO.

Oui, une nuit aussi tranquille que la passent des malheureux qui s'attendent à être exécutés le lendemain matin. (*Silvie ferme sa fenêtre. Protéo sort.*)

JULIE.

Mon hôte, voulez-vous partir ?

L'AUBERGISTE.

Par ma foi, j'étois profondément endormi.

JULIE.

Dites-moi, je vous prie, où demeure le Seigneur Protéo.

L'AUBERGISTE.

Il loge chez moi. Hé mais vraiment je crois qu'il est bientôt jour.

JULIE.

Non pas encore; mais cette nuit est bien la plus longue & la plus cruelle que j'aie jamais passée de ma vie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

EGLAMOUR.

VOICI l'heure où la Signora Silvia m'a ordonné de me rendre pour savoir ses intentions. Elle veut m'employer sans doute dans quelque importante affaire. (*Il l'appelle.*) Mademoiselle! Mademoiselle!

SILVIE *à sa fenêtre.*

Qui appelle ?

EGLAMOUR.

Votre serviteur & votre ami, Mademoiselle; qui se rend à vos ordres.

SILVIE.

Mille fois le bonjour au Seigneur Eglamour!

EGLAMOUR.

Je vous en souhaite autant à vous-même, ma très-respectable Demoiselle. Comme vous me l'avez commandé, je suis venu de très-bonne heure pour savoir quel est le service que vous désirez de moi.

SILVIE.

Eglamour, vous êtes un noble Chevalier; ne

croyez pas que je vous flatte, je jure que je dis la vérité; oui, vous êtes brave, sage, compatissant, en un mot, plein des plus belles qualités. Vous n'ignorez pas mon amour pour Valentin exilé; & combien je suis tourmentée par mon père, pour donner ma main à Thurio, cet orgueilleux imbécille que mon ame déteste. Vous avez aimé, cher Eglamour, & je vous ai entendu dire, que jamais douleur ne fut plus déchirante pour votre cœur sensible, que la mort d'une Amante adorée, à laquelle vous avez juré sur son tombeau (†) une éternelle fidélité. Cher Eglamour, je voudrois aller trouver Valentin à Mantoue, où j'apprends qu'il s'est retiré. Comme cette route est dangereuse, je désirerois me voir accompagnée d'un brave Chevalier tel que vous, dont je connûsse la foi & l'honneur. Ne me représentez point le courroux de mon père; Eglamour, ne pensez qu'à ma douleur, à la douleur d'une Amante; & à la justice de ma fuite, pour me soustraire à une alliance criminelle, que le Ciel & ma

(†) C'étoit jadis l'usage de faire vœu de chasteté sur le tombeau d'un époux, ou d'une épouse. Outre cela, la veuve devoit porter toute sa vie un voile & un habit de deuil. Eglamour doit être habillé dans ce costume; & Silvie pouvoit, d'après son vœu, se confier à lui, sans compromettre l'honneur de son sexe. *Steevens.*

destinée puniroient de mille fléaux. Avec un cœur aussi plein de chagrins que la mer l'est de sables, je vous conjure de m'accompagner & de me conduire à Mantoue. Si vous me refusez, cachez au moins ce que je vous confie, & je me hazarderai à partir seule.

EGLAMOUR.

Aimable Silvie, je suis sensible à vos douleurs; & sachant combien votre amour est pur & vertueux, je consens à partir avec vous, & je m'inquiéte aussi peu de ce qui m'en arrivera, que je désire ardemment que vous soyez heureuse. Quand voulez-vous partir?

SILVIE.

Dès ce soir.

EGLAMOUR.

Où vous trouverai-je?

SILVIE.

A la cellule du frère Patrice, auquel je me propose de me confesser.

EGLAMOUR.

Je ne manquerai pas de m'y rendre, belle Silvie; bon jour.

SILVIE.

Bon jour, mon cher Eglamour. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LAUNCE *avec son chien.*

QUAND le domeftique d'un homme joue le chien avec lui, voyez-vous, les chofes vont mal dans fes affaires! Un chien que j'ai élevé dès fa plus tendre enfance, que j'ai fauvé des flots, lorfqu'on y jetta trois ou quatre de fes frères & fœurs qui n'y voyoient point encore; je l'ai inftruit, précifément de manière à faire dire, « voilà comme je voudrois inftruire un chien. » J'allois pour en faire un préfent à la Dame Silvie de la part de mon Maître; & je fuis à peine entré dans la falle à manger, qu'il a déja fauté fur fon affiète, & lui a volé fa cuiffe de chapon. Oh! c'eft une terrible chofe, quand un chien ne fait pas fe contenir dans toutes les compagnies! Je voudrois en avoir, comme qui diroit, un qui prît une bonne fois fur lui d'être un véritable chien, ce qu'on appelle un chien, un chien en tout. Si je n'avois pas eu plus d'efprit que lui, en me chargeant de la faute qu'il avoit commife, je penfe, ma foi, qu'il auroit été pendu; auffi vrai que je vis, il auroit été puni. Je veux que vous en jugiez. Il s'en va, moi préfent, à

la compagnie de trois ou quatre meſſieurs chiens comme lui ſous la table du Duc; à peine y étoit-il reſté, permettez-moi de le dire, le tems de piſſer, que toute la chambre le ſentoit. — *Fi!* dehors le chien, dit l'un; quel eſt ce mâtin-là; dit un autre? Fouettez-le; dit un troiſième: pendez-le, dit le Duc. Je m'étois déja apperçu à l'odeur de la chambre, que c'étoit *Crab:* je m'en vais au garçon qui fouette les chiens: « ami, lui dis-je, vous voulez battre le chien? » — Oui vraiment je le veux, *dit-il.* — « Vous lui faites injure, ai-je dit: c'eſt moi qui ai fait la choſe que vous ſavez. » Lui, ſans autre queſtion, me fouette & me chaſſe de la chambre. Combien y a-t-il de Maîtres qui en voudroient faire autant pour leurs domeſtiques? Ce n'eſt pas tout; je jurerai que l'on m'a mis en priſon pour des *pudding* qu'il avoit volés, &, ſans cela, il eut été exécuté; je me ſuis laiſſé mettre au pilori pour des oies qu'il avoit tuées, & ſans cela il auroit paſſé le pas. Tu n'y penſes plus à cela maintenant: je me reſſouviens même du tour que tu m'as joué, lorſque j'ai pris congé de la Signora Silvia. Ne t'ai-je pas toujours dit de me regarder & de faire ce que je fais? Quand m'as-tu vu lever la jambe, & lâcher de l'eau contre le vertugadin d'une Demoiſelle? M'as-tu jamais vu faire un pareil tour?

SCÈNE VIII.

LAUNCE, PROTEO & JULIE *toujours déguisée.*

PROTEO.

Sébastien est ton nom. Tu me plais beaucoup, & je veux t'employer tout-à-l'heure.

JULIE.

A tout ce qu'il vous plaira, Monsieur; je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir.

PROTEO.

J'en suis bien persuadé, mon cher ami. (*à Launce.*) Hé bien, faquin, où donc êtes-vous allé depuis plus de deux jours?

LAUNCE.

Quoi! Monsieur, j'ai porté à Mademoiselle Silvie le chien, dont vous m'aviez ordonné de lui faire présent.

PROTEO.

Et que dit-elle de mon petit bijou?

LAUNCE.

Mais elle dit, que votre chien eſt un mâtin, & que des remerciemens de chiens ſont aſſez bons pour un pareil préſent.

PROTEO.

Mais elle a reçu mon chien?

LAUNCE.

Non, vraiment, elle ne l'a pas reçu. Je l'ai ramené ici.

PROTEO.

Comment? lui as-tu offert ce chien de ma part?

LAUNCE.

Oui, Monſieur. L'autre, qui étoit comme un écureuil, m'a été volé par le fils du bourreau ſur la place du marché; & voyant cela, j'ai offert à Silvie mon chien propre, qui eſt un chien dix fois plus gros que le vôtre. Ainſi le préſent étoit bien plus conſidérable.

PROTEO.

Va-t'en; cours retrouver mon chien, ou ne reparois jamais à mes yeux. Sors, te dis-je. Reſtes-tu là pour me faire mettre en colère? Un coquin qui m'expoſe tous les jours à rougir de ſes ſottiſes! (*Launce ſort.*)

(*à Julie.*) Sébaſtien, je t'ai pris à mon ſervice, en partie, parce que j'ai beſoin d'un jeune homme tel que toi, qui s'acquitte de mes ordres avec quelque intelligence; car je ne peux jamais me fier à ce butor de Launce; mais c'eſt encore plus pour ta phyſionomie & ton agilité, qui, ſi je ne me trompe point dans mes conjectures, annoncent une bonne éducation, un caractère heureux & franc. Tu ſais bien à préſent pourquoi je te retiens. Pars tout-à-l'heure & donne cet anneau à Silvie. Elle m'aimoit bien, celle qui me l'a donné!

JULIE.

Il paroît que vous ne l'aimiez pas, puiſque vous vous défaites ainſi de ſes préſens. Sans doute elle eſt morte.

PROTEO.

Non, je ne le crois pas; je penſe qu'elle vit encore.

JULIE.

Ah!

PROTEO.

Pourquoi ce ſoupir?

JULIE.

Je ne puis m'empêcher d'avoir compaſſion de ſon ſort.

PROTEO.

Pourquoi cette compassion?

JULIE.

Parce que je crois, qu'elle vous aimoit autant que vous aimez Mademoiselle Silvie. Elle songe jour & nuit à l'Amant qui a oublié sa tendresse; & vous ne respirez que pour celle qui dédaigne vos hommages: c'est une chose déplorable de voir que l'Amour soit si contraire à lui-même, & cette pensée me force à soupirer.

PROTEO.

Allons; donne lui cet anneau & cette lettre: —Voilà sa chambre, à ma Silvie; dis que je reclame le céleste portrait qu'elle m'a promis. Ce message fait, reviens aussi-tôt à ma chambre, où tu me trouveras triste & solitaire. (*Protéo sort.*)



SCÈNE IX.

JULIE *seule.*

JULIE.

COMBIEN est-il de femmes qui voulussent se charger d'un pareil message? — Hélas! pauvre Protéo; tu as confié au renard la garde de tes brebis. — Mais toi, malheureuse insensée, pourquoi plaindre celui dont le cœur te dédaigne? C'est parce qu'il en aime un autre, qu'il te dédaigne; & moi parce que je l'aime, je dois le plaindre. Voilà cet anneau même que je lui donnai, quand il me quitta, pour conserver de mon amour un tendre souvenir; & maintenant, malheureuse, je suis envoyée pour demander ce que je ne voudrois pas obtenir, pour faire un don que je voudrois qu'on refusât; pour louer sa fidélité, quand je voudrois qu'on ne me crût pas. Je suis la fidele & sincère Amante de mon Maître; mais je ne puis le servir fidélement, sans me trahir moi-même. Je veux cependant aller parler à Silvie, en sa faveur, mais si froidement, que je souhaite (le Ciel le sait) de ne pas réussir.

SCÈNE X.

JULIE, SILVIE.

JULIE.

SALUT, Mademoiselle; je vous conjure de vouloir bien me donner une occasion d'entretenir Mademoiselle Silvie.

SILVIE.

Et que lui voudriez-vous, si c'étoit elle-même à qui vous vous adressez ?

JULIE.

Si vous êtes Silvie, Mademoiselle, je vous conjure de vouloir bien entendre ce que l'on m'a chargé de vous dire.

SILVIE.

De quelle part ?

JULIE.

De la part de mon Maître, le Seigneur Protéo.

SILVIE.

Oh ! il t'envoie pour un portrait. N'est-ce pas ?

JULIE.

Oui, Mademoiselle.

SILVIE.

Urſule, apportez ici mon portrait. —Va, dis à ton Maître, qu'une certaine Julie, que ſon cœur inconſtant a pu oublier, orneroit beaucoup mieux ſa chambre, que cette ombre vaine.

JULIE.

Mademoiſelle, voudriez-vous bien jetter les yeux ſur cette lettre? Pardonnez, Madame, j'allois vous en donner une qui ne vous eſt pas adreſſée; voici la vôtre, Mademoiſelle.

SILVIE.

Laiſſe-moi revoir l'autre, je te prie.

JULIE.

Je ne le puis. Excuſez-moi, Madame.

SILVIE.

Reptends celle-ci. Je ne veux pas jetter les yeux ſur la lettre de ton Maître; je ſais qu'elle eſt remplie de proteſtations & de ſermens nouvellement inventés, qu'il violeroit auſſi aiſément que je déchire ce papier.

JULIE.

Il vous envoie auſſi cet anneau, Mademoiſelle.

SILVIE.

C'eſt une honte de plus pour lui, qui me l'envoie; car je lui ai mille & mille fois entendu dire, que ſa Julie le lui avoit donné à ſon départ. Quoique ſon doigt parjure ait profané l'anneau, le mien ne fera point à Julie un affront auſſi ſenſible.

JULIE.

Elle vous remercie.

SILVIE.

Que dis-tu ?

JULIE.

Je vous remercie, Madame, de ce que vous daignez compâtir à ſes maux. La pauvre fille! mon Maître l'offenſe bien cruellement.

SILVIE.

Tu la connois donc?

JULIE.

Preſque auſſi bien que moi-même; en penſant à ſes malheurs, je vous jure que j'ai cent fois répandu des larmes ſur ſon ſort.

SILVIE.

Probablement elle croit que Protéo l'a abandonnée.

JULIE.

Je le crois; & c'eſt-là ce qui cauſe ſes chagrins.

SILVIE.

N'eſt-elle pas une beauté rare?

JULIE.

Elle a été beaucoup plus belle qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, Mademoiſelle. Lorſqu'elle ſe croyoit tendrement aimée de mon Maître, elle étoit, ce me ſemble, auſſi belle que vous l'êtes. Mais depuis qu'elle a négligé ſon miroir, & qu'elle a quitté le voile qui la garantiſſoit des feux du Soleil, l'air a flétri les roſes de ſon teint, il a fané les lys de ſes joues, & elle eſt aujourd'hui auſſi brune que moi.

SILVIE.

Eſt-elle grande?

JULIE.

A-peu-près de ma taille; car à la Pentecôte, lorſqu'on donnoit les pantomimes de la Fête, notre jeuneſſe me força de prendre un rôle de femme; & l'on me donna les habits de Mademoiſelle Julie,

qui m'étoient aussi justes, à ce que disoit tout le monde, que s'ils eussent été faits pour moi. C'est de-là que je sais, qu'elle est à-peu-près de ma taille: & alors je la fis bien pleurer; car j'avois à remplir un rôle fort triste. Madame, je représentois *Ariane* abandonnée, & gémissant sur le parjure & l'indigne fuite de son cher Théfée, & j'ai versé des larmes si amères, que ma pauvre Maîtresse attendrie pleura amèrement; & que je puisse mourir à l'instant, si au fond de mon ame je n'ai pas ressenti toutes ses douleurs!

SILVIE.

Elle a des obligations à votre bon cœur, joli jeune homme. Hélas! la pauvre fille, délaissée dans la désolation! Que je la plains! Je pleure moi-même, à ton récit. Tiens, mon bon ami, voici une bourse; je te la donne à cause de ton aimable Maîtresse, parce que tu l'aimes bien. Adieu. (*Silvie sort.*)



SCÈNE

SCÈNE XI.

JULIE *seule.*

Et elle vous en remerciera, si jamais vous pouvez la connoître. Vertueuse Silvie ! qu'elle est douce & belle ! J'espère que les feux de mon Maître se refroidiront, puisqu'elle prend tant d'intérêt au sort de Julie. Hélas ! comme un cœur amoureux cherche lui-même à se faire illusion ! Voici son portrait ; que je le voie ; je crois que ma tête, si elle avoit sa parure, seroit aussi belle que la sienne. Et cependant le Peintre l'a un peu flattée, si pourtant je ne me flatte pas trop moi-même. Sa chevelure est cendrée, la mienne est blonde comme l'or ; si c'est là l'unique cause de son changement, je veux m'ajuster (†) des cheveux de la couleur des siens. Ses yeux sont gris comme le verre ; les miens le sont aussi. Elle a le front très-bas ; le mien est découvert (§). Qu'y a-t-il

(†) L'usage des faux cheveux pour les femmes est bien antérieur à celui des perruques pour les hommes. *Steevens.*

(§) Un front large & découvert étoit alors une des plus grandes beautés du visage. *Johnson.*

donc qui plaiſe en elle, que je ne trouve auſſi aimable en moi, ſi le fol Amour n'étoit pas un aveugle dieu? Ombre de toi-même, ſaiſis-toi de cette ombre ennemie: c'eſt ta rivale. O toi, portrait inſenſible, tu ſeras adoré, baiſé, chéri, idolâtré; & ſi tu avois le ſentiment des adorations de Protéo, je voudrois échanger ma perſonne contre ton ombre vaine. Je veux te bien traiter à cauſe de ta Maîtreſſe qui m'a traitée auſſi avec bonté; autrement, je le jure par Jupiter, j'aurois défiguré tes yeux inanimés, pour empêcher mon Maître de t'aimer.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est à Milan, auprès de la cellule d'un Religieux.

EGLAMOUR *seul.*

Le Soleil commence à dorer l'Occident, & voici bientôt l'heure où Silvie doit me venir joindre à la cellule du frère Patrice. Elle ne manquera pas à sa parole; car les Amans sont ponctuels à se rendre aux heures marquées, & s'ils manquent à l'heure, c'est pour la devancer, tant ils sont empressés d'arriver! — Mais la voici.



THURIO.

Que dit-elle de mon visage?

PROTEO.

Elle dit qu'il est blanc (†).

THURIO.

Oh! elle ment, la petite friponne; mon visage est noir.

PROTEO.

Mais les perles sont blanches (§), & le proverbe dit *qu'un homme noir* (†) *est une perle aux yeux d'une belle femme.*

JULIE *à part.*

Oui, une perle qui lui choque la vue; j'aimerois mieux être aveugle, que de la regarder.

THURIO.

Comment trouve-t-elle que je raisonne?

(†) Thurio est un imbécille & un pédant.

(§) Dans l'original il y a *fair*, qui signifie *beau* & *blond*, ce qui fait un calembourg intraduisible.

(†) Brun.

PROTEO.

Mal, quand vous parlez de la guerre.

THURIO.

Mais lorsque je raisonne sur l'amour & sur la paix?

JULIE *à part.*

Elle seroit fort tentée de vous dire: *paix*, taisez-vous (†).

THURIO.

Que dit-elle de ma valeur?

PROTEO.

Monsieur, elle n'a aucun doute sur ce point.

JULIE *à part.*

Sans doute: elle connoît trop bien ta lâcheté.

THURIO.

Et de ma naissance, qu'en dit-elle?

PROTEO.

Que vous *descendez* d'une illustre famille.

(†) Mot à mot: elle aime beaucoup mieux que votre langue soit en paix.

JULIE *à part.*

Oui, vraiment, d'un brave Chevalier il est *descendu* à un franc imbécille.

THURIO.

Considère-t-elle mes biens ?

PROTEO.

Oui, & elle les voit avec pitié....

THURIO.

Pourquoi donc ?

JULIE *à part.*

De les voir abandonnés à un pareil sot.

PROTEO.

De ce que vous les ayez *loués* désavantageusement.

(Le Duc paroît.)

JULIE.

Voici le Duc.

LE DUC.

Bon jour, Seigneur Protéo. Bon jour, Seigneur Thurio. Qui de vous deux auroit vu tout-à-l'heure le Chevalier Eglamour ?

THURIO.

Ce n'est pas moi.

PROTEO.

Ni moi.

LE DUC.

Avez-vous vu ma fille ?

PROTEO.

Ni l'un ni l'autre.

LE DUC.

Eh! bien, il eſt donc vrai qu'elle eſt allée rejoindre ce miſérable Valentin, & que le Chevalier Eglamour l'accompagne. Cela n'eſt que trop certain; car le frère Laurence les a rencontrés tous les deux, lorſqu'il étoit à faire ſa pénitence dans la forêt. Il a bien reconnu Eglamour, & il a ſoupçonné que c'étoit elle; mais comme elle étoit maſquée, il n'en eſt pas sûr. D'ailleurs elle m'a dit que ce ſoir même elle alloit à confeſſe au révérend père Patrice, & elle n'y eſt point allée. Ces circonſtances confirment ſa fuite. Je vous conjure, Chevalier, de ne pas perdre un ſeul inſtant, de monter à cheval ſur l'heure, & de me joindre ſur le chemin de Mantoue où ils ſe ſont enfuis. Allons, chers amis, faites la plus grande diligence, & ſuivez-moi.

THURIO.

Voilà une fille bien extraordinaire, de fuir le bon-

heur qui la fuit. Je veux courir fur leurs traces, plutôt pour me venger d'Eglamour, que par amour pour l'ingrate Silvie.

PROTEO.

Et moi je veux les fuivre, plutôt par amour pour Silvie, que par haine pour Eglamour fon conducteur.

JULIE *à part.*

Et moi je veux auffi les fuivre, plutôt pour mettre obftacle à cet amour, que par un motif de haine pour Silvie, à qui l'amour a fait prendre la fuite.

SCÈNE IV.

Le Théâtre repréfente une fombre Forêt.

SILVIE. *Une troupe de* **VOLEURS.**

PREMIER VOLEUR.

VENEZ, venez, foyez tranquille; il faut que nous vous conduifions à notre Capitaine.

SILVIE.

De plus grands malheurs m'ont appris à fupporter celui-ci avec patience.

SECOND VOLEUR.

Allons, conduisez-la.

PREMIER VOLEUR.

Où est le Gentilhomme qui étoit avec elle?

TROISIÈME VOLEUR.

Comme il a le pied très-leste, il nous a échappé; mais Moïse & Valere le suivent. Va avec elle à l'orient de la forêt où est notre Capitaine; nous allons courir après le fuyard. Le bois est gardé de toutes parts; il ne peut nous échapper.

PREMIER VOLEUR.

Venez, il faut que je vous conduise à la caverne de notre Capitaine: ne craignez rien, c'est un cœur noble & généreux, & pour l'empire du monde il ne voudroit pas permettre qu'on insultât, qu'on maltraitât une femme.

SILVIE.

O Valentin, c'est à cause de toi que je souffre tous ces maux! (*Ils sortent.*)



SCÈNE V.

Le Théâtre représente une Caverne de Voleurs dans la forêt.

VALENTIN *entre.*

Combien l'habitude a d'empire sur l'homme! Ces sombres déserts, ces bois infréquentés, je les préfére aux villes peuplées & florissantes. Ici je puis m'asseoir seul, sans être vu de personne: je puis unir ma voix gémissante aux chants plaintifs du rossignol, & raconter mes malheurs aux échos d'alentour. O toi dont l'image habite dans mon cœur, ne laisse pas cette demeure si long-tems sans Maître, de peur que tombant en ruines, l'édifice ne s'écroule & ne laisse plus aucun souvenir de ce qu'il étoit. Répare ma vie par ta présence, Silvie, aimable Nymphe, chéris ton Berger au désespoir. Quels cris & quel tumulte aujourd'hui dans cette forêt! Ce sont mes camarades qui font de leurs volontés leurs loix. Ils poursuivent probablement quelque malheureux voyageur. Ils m'aiment beaucoup, & cependant j'ai beaucoup à faire encore, pour les empêcher de commettre des

actions cruelles. Retire-toi, Valentin. Quel est celui qui s'avance de ce côté? (*Valentin se retire à l'écart.*)

SCÈNE VI.

PROTEO, SILVIE & JULIE.

PROTEO.

Belle Silvie, ce service que je vous ai rendu (quoique vous ne daigniez rien voir de tout ce que fait pour vous votre serviteur) de hazarder ma vie & de vous arracher au brigand qui auroit fait violence à votre amour & à votre honneur, mérite bien, qu'à ma prière, vous me donniez pour récompense au moins un tendre regard. Je ne puis demander une plus petite faveur; & je suis sûr que vous ne pouvez donner moins.

VALENTIN *à part.*

Est-ce un songe, ce que je vois, ce que j'entends? — O Amour! donne-moi assez de force pour rester un instant caché dans ces lieux!

SILVIE.

Infortunée que je suis!...

PROTEO.

Vous étiez malheureuse avant que j'arrivasse; mais depuis mon arrivée, je vous ai rendue heureuse.

SILVIE.

Ton approche me rend la plus malheureuse des femmes!

JULIE *à part.*

Et moi aussi, quand il est auprès de vous.

SILVIE.

Si j'eusse été saisie par un lion affamé, j'eusse mieux aimé servir de pâture à ce féroce animal, que de me voir sauvée par le traître Protéo. Ciel, sois-moi témoin, combien j'aime Valentin, & que mon ame ne m'est pas plus chère que sa vie, & que je l'aime autant, c'est dire tout, que je déteste le lâche, le parjure Protéo. Fuis de ma présence, ne m'importune plus.

PROTEO.

Quel danger, tout près de la mort même, n'aurois-je pas affronté, pour obtenir un seul doux regard! Oh! c'est la malédiction de l'amour, quand une femme ne peut aimer celui dont elle est aimée.

SILVIE.

C'eſt que Protéo n'aime point où il devroit aimer. Lis encore dans le cœur de ta Julie, à qui tu as promis ta foi, par mille & mille ſermens, dont tu as fait autant de parjures pour me ſéduire. Il ne te reſte plus de foi, à moins que Protéo n'en ait deux, ce qui eſt pis encore que de n'en avoir aucune; il vaut mieux n'en point avoir, que d'en avoir pluſieurs. Quand la foi eſt double, il y en a toujours une de trop. N'as-tu pas trahi ton plus fidèle ami?

PROTEO.

En amour, quel homme reſpecte ſon ami?

SILVIE.

Tous les hommes, excepté un Protéo.

PROTEO.

Hé bien, ſi les douces paroles de l'amour ne peuvent amollir ton cœur en ma faveur, je veux t'aimer en ſoldat, & par la loi du plus fort, j'emploierai pour t'aimer ce qui répugne le plus à la nature de l'amour, la violence.

SILVIE.

O Ciel!

PROTEO.

Je te forcerai de céder à mes désirs.

VALENTIN.

Scélérat, écarte d'elle ton odieuse & brutale main; indigne & faux ami!

PROTEO.

Valentin!

VALENTIN.

Vil ami de l'espèce vulgaire; c'est-à-dire, sans foi & sans amour (car tels sont les amis de nos jours) perfide, tu as trahi toutes mes espérances. Il falloit que je le visse de mes yeux, pour le croire. Maintenant je n'ose pas dire, que j'ai un ami au monde; tu me prouverois le contraire. A qui se fier désormais, quand la main droite est infidèle au cœur? Qu'il m'est cruel de ne pouvoir plus avoir confiance en toi! Tu es cause que tout le monde va me devenir étranger. Cette blessure est la plus profonde & la plus sensible. Malheureux moment, où j'ai trouvé que le plus cruel de tous mes ennemis, c'étoit mon ami!

PROTEO.

Mon crime & ma honte m'accablent & me confondent. Pardonne-moi, Valentin; si le repentir du

cœur

cœur ſuffit pour expier l'offenſe, je te l'offre ici : la douleur de mon remords égale le crime que j'ai commis.

VALENTIN.

Je ſuis content ; & je te reçois encore pour mon honnête ami : celui qui n'eſt point ſatisfait par le repentir, n'eſt pas digne du ciel ni de la terre. Tous les deux ſe laiſſent attendrir, & le repentir appaiſe la colère de l'Éternel. Et pour te donner une preuve de ma ſincérité, je te céde tous les droits que je pouvois avoir ſur Silvie (†).

JULIE.

Malheureuſe ! (*Elle s'évanouit.*)

PROTEO.

Qu'a donc ce jeune homme ?

(†) Valentin, après avoir vu Silvie avec Protéo, peut croire qu'elle s'eſt évadée de la Cour de ſon père, par amour pour lui & ſans s'attendre à la violence qu'il veut dans la ſuite lui faire, après l'avoir ſéduite par l'apparence d'une paſſion honnête : cependant, il faut avouer que cet abandon que Valentin fait de Silvie, n'eſt pas dans ſon caractère, & paroît très-peu naturel. *Steevens.*

VALENTIN.

Hé-bien, mon ami, qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Voyons ; regardez-nous ; parlez.

JULIE.

Oh ! mon brave Monsieur, mon Maître m'avoit chargé de remettre un anneau à Mademoiselle Silvie ; & j'ai oublié de le faire.

PROTEO.

Où est-il, cet anneau, mon ami ?

JULIE.

Le voici. Voyez.

PROTEO.

Comment ? Laissez-moi voir. Eh ! c'est l'anneau que j'ai donné à Julie !

JULIE.

Oh ! pardonnez-moi, Monsieur, je me suis trompée. Voilà l'anneau que vous avez envoyé à Silvie.

(*Elle lui présente un autre anneau.*)

PROTEO.

D'où t'est venu cet anneau ? C'est celui qu'en la quittant j'ai donné à Julie.

JULIE.

Et c'eſt Julie elle-même qui me l'a donné: & c'eſt Julie elle-même qui l'a apporté ici.

PROTEO.

Comment? Julie!

JULIE.

Reconnois celle à qui tu as donné ta foi, avec les ſermens les plus ſacrés, & qui les a profondément conſervés dans ſon cœur. Ah! combien de fois, par tes parjures, tu as voulu les en arracher! Protéo, rougis de me voir ici ſous cet habit; rougis de ce qu'il m'a fallu compromettre mon ſexe ſous cet habillement immodeſte, ſi pourtant le déguiſement inſpiré par l'amour peut être honteux. Il eſt bien moins honteux pour une femme de changer d'habit, qu'il ne l'eſt pour un homme de changer de ſentimens.

PROTEO.

De changer de ſentimens? Il eſt vrai; ô Ciel! ſi l'homme étoit conſtant, il ſeroit parfait. Ce ſeul défaut l'entraîne dans tous les autres, & le porte à tous les crimes. Mais mon inconſtance finit avant même d'avoir commencé: qu'y a-t-il donc d'aimable

dans les traits de Silvie, qu'un œil non prévenu ne puiſſe trouver dans ma Julie ?

VALENTIN.

Allons, donnez-moi votre main l'un & l'autre ; que je goûte la joie de former cette heureuſe union. Il ſeroit cruel, que deux cœurs qui s'aiment tant, fuſſent long-tems ennemis.

PROTEO.

J'en atteſte le Ciel ! je ne déſire point d'autre bonheur dans ma vie.

JULIE.

Et moi je poſſéde tout le mien.



SCÈNE VII & dernière.

Les précédens.

La troupe de VOLEURS, LE DUC & THURIO.

UN VOLEUR.

Une prise! une prise! une prise!

VALENTIN.

Arrêtez, arrêtez; c'est notre respectable Duc. Mon Prince, vous êtes le bien-venu auprès d'un homme disgracié, de Valentin que vous avez banni.

LE DUC.

Comment? Valentin!

THURIO.

J'apperçois Silvie, & Silvie est à moi.

VALENTIN.

Thurio, recule ou reçois la mort. Ne t'avance pas à la portée de ma colère. Ne dis pas que Silvie est à toi. — S'il t'arrive de le répéter, Milan ne te

reverra plus. La voici ; ose seulement la toucher ; qu'il t'échappe, si tu l'oses, un mot contre mon amour (†) !

THURIO.

Seigneur Valentin, je ne m'embarrasse guère d'elle, moi. Je regarderois comme un fou celui qui voudroit exposer ses jours pour une fille qui ne l'aime pas ; je n'ai aucune prétention sur elle ; & tu la peux garder pour toi.

LE DUC.

Tu n'en es que plus vil & plus lâche de l'abandonner aussi bassement, après d'aussi vives poursuites. — Oui, par l'honneur de mes ancêtres ! j'honore ton courage, Valentin, & te crois digne de l'amour d'une Impératrice. Sache donc que j'oublie dès ce moment tout le passé, que j'en efface jusqu'au souvenir, & que je te rappelle à ma Cour ; demande tous les honneurs dûs à ton mérite, j'y souscris par ces mots : « Valentin, tu es un brave Gentilhomme, » tu descends d'une illustre Maison ; reçois la main » de ta Silvie, tu l'as méritée. »

(†) Autre sens. Je te défie de toucher seulement de ton souffle l'objet de mon amour.

VALENTIN.

Je vous rends graces, mon Prince ; ce don fait mon bonheur ; & je vous conjure maintenant, pour l'amour de votre fille, de m'accorder encore une grace que je vais vous demander.

LE DUC.

Telle qu'elle ſoit, je l'accorde à ta conſidération.

VALENTIN.

Ces hommes bannis, parmi leſquels j'ai vêcu dans cette forêt, ſont tous doués d'eſtimables qualités ; pardonnez-leur les fautes qu'ils ont faites, & qu'ils ſoient rappellés de leur exil. Mon Prince, ils ſont bien changés, ils ſont devenus doux, civils & pleins de zèle pour le bien : ils peuvent rendre les plus grands ſervices à l'Etat.

LE DUC.

Je t'accorde tout ; je leur pardonne ainſi qu'à toi ; donne leur à chacun un emploi convenable aux talens que tu leur connois. Partons pour Milan ; & que toutes nos querelles ſe terminent par des chants de triomphe & d'allégreſſe publique & ſolemnelle.

VALENTIN.

Et ſur la route, j'oſerai prendre la liberté de vous

faire sourire. Mon Prince, que pensez-vous de ce Page?

LE DUC.

Je trouve que ce jeune homme a beaucoup de grace; il rougit.

VALENTIN.

Je vous réponds, mon Prince, qu'il en a beaucoup plus qu'un jeune homme.

LE DUC.

Que veux-tu dire par-là?

VALENTIN.

Si vous le permettez, mon Prince, je vous raconterai dans la route, des aventures qui vous surprendront. Viens, Protéo; que ta seule punition soit d'entendre l'histoire de tes amours: après, nous n'aurons tous les deux qu'un même jour de nôces, qu'une seule fête, qu'une seule maison, & qu'un mutuel & commun bonheur.

Il y a dans cette Pièce un mêlange étrange d'art & d'ignorance, de négligence & de soin: les fautes qu'on y rencontre viennent sans doute de ce que le Poëte a pris son sujet dans une *Nouvelle*, qu'il a tantôt suivie, tantôt abandonnée, & quelquefois oubliée. Il seroit facile de remédier à ces inadvertances. *Johnson.*

Fin du cinquième Acte.



NOTE SUR LES DEUX VÉRONOIS.

(1) La plus forte raison qui me fasse douter que cette Pièce soit en entier de *Shakespeare*, c'est l'inconséquence & le changement de caractère dans Protéo; défaut plus essentiel que celui des unités de lieu & de tems, & dans lequel il est bien rare que *Shakespeare* soit tombé. Il est vrai que Protéo, qui d'amant sincère & d'ami fidèle, devient tout-à-coup traître à sa Maîtresse & à son ami, exprime à la fin le repentir de ses fautes; mais moins, ce semble, par un remords vrai de sa conscience, & par horreur de sa bassesse, que par le mauvais succès & la découverte de sa perfidie: c'est le défaut seul d'unité dans le caractère, que je permets aux Critiques de reprocher à *Shakespeare*. Quant aux autres unités, c'est lui faire injure, que de le blâmer de les avoir négligées le plus souvent. Les compositions de *Shakespeare* ressemblent à l'ancienne Musique, qui ne consistoit que dans la *mélodie*, sans égard à l'*harmonie*, qui est une science de nouvelle date; & l'on a remarqué que les airs originaux de chaque contrée, qui charment le plus une oreille naturelle, sont ceux qui choquent les Compositeurs modernes, parce qu'on y a négligé la *contre-pointe*. Les ouvrages de notre ancien Poëte ont la même beauté & le même

défaut; & il ne faut le considérer que sous le rapport de la description qu'a donnée de lui *Milton*.

Our Sweet d'est Shakespeare, *Fancy's chil,*
Warbling his native Wood-notes wild.

Notre Poëte enchanteur, *Shakespeare*, cet enfant de l'imagination,
Dont le chant libre & simple est dans l'accent de la nature.

Veut-on resserrer dans les bornes étroites de l'Art, la hauteur & la profondeur d'un génie créateur, qui a trouvé la nature même trop resserrée pour lui? Il épuisa les mondes & en imagina de nouveaux. Mais il y a des Critiques méchaniques, qui n'ont d'autre façon de juger, que d'appliquer par-tout la froide régle & le compas: semblables aux anciens Jardiniers, qui ne savoient que tailler leurs arbres de haute-futaie en cônes & en cylindres, & qui réduisoient à des canaux à l'équerre les ruisseaux serpentans. *Mrs Griffith.*

RETRANCHEMENS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN (*).

Et prier pour mon bonheur dans certain livre d'amour.

PROTEO.

Dans certain livre que j'aime, je prierai pour toi.

VALENTIN.

Sans doute dans quelque hiſtoire légère d'un profond amour : comment, par exemple, le jeune Léandre traverſa l'Helleſpont.

PROTEO.

C'eſt une hiſtoire profonde, d'un amour plus profond encore : car il avoit de l'amour par deſſus les fouliers.

VALENTIN.

Il eſt vrai : car tu es plongé dans l'amour juſque par deſſus les bottes, & cependant, tu n'as jamais traverſé l'Helleſpont à la nage.

PROTEO.

Par deſſus les bottes ? Allons, ne me donne pas les bottes (†).

VALENTIN.

Non, je n'en ai pas envie : car cela ne t'eſt d'aucun avantage.

PROTEO.

Que veux-tu dire ?

(†) Expreſſion ſemblable à la phraſe Françaiſe, bailler foin en cornes. *Théobald.*

Peut-être auſſi eſt-ce une ancienne entrave, une machine pour donner la queſtion. *Steevens.*

SCÈNE II. (**)

SPEED.

Gageons vingt contre un qu'il eſt embarqué, & j'ai fait (*le mouton*) l'innocent en le perdant.

PROTEO.

En effet, un *mouton* s'égare ſouvent, lorſque le *Berger* s'éloigne un moment.

SPEED.

Vous concluez donc que mon Maître eſt un *Berger* & moi un *mouton* (†)?

PROTEO.

Certainement.

SPEED.

Hé bien, mes cornes ſont ſes cornes, ſoit que je veille ou que je dorme.

PROTEO.

Réponſe impertinente, je vous aſſure, & qui convient parfaitement à un *mouton* (*à une bête.*)

SPEED.

Cela prouve toujours que je ſuis un *mouton.*

(†) Les mots *Sheep* (*mouton*) & *Ship* (*vaiſſeau*) qui ſe prononcent de même en Anglais, donnent lieu à une foule d'équivoques, que l'on ſent bien être intraduiſibles. *Eſchemburg* a ſenti la difficulté, & a paſſé la Scène en entier.

PROTEO.

Cela eſt vrai, & ton Maître en eſt le *Berger.*

SPEED.

Par une certaine raiſon, je pourrois le nier.

PROTEO.

Il y aura bien du malheur, ſi je ne te le prouve pas par une autre.

SPEED.

C'eſt le *Berger* qui cherche le *mouton*, & non pas le *mouton* qui cherche le *Berger ;* mais je cherche mon Maître, & mon Maître ne me cherche pas; je ne ſuis donc pas un *mouton.*

PROTEO.

Le *mouton* pour un peu de pain ſuit le *Berger*, & le *Berger* ne ſuit pas le *mouton* pour un peu de pain; toi, tu ſuis ton Maître pour des gages, & ton Maître ne te ſuit pas pour des gages; donc tu es un *mouton.*

SPEED.

Encore une autre preuve pareille me feroit ouvrir la bouche, & crier bês.

PROTEO.

Mais, veux-tu m'entendre? As-tu donné ma lettre à *Julie?*

SPEED.

Oui, Monſieur, moi *mouton* perdu, je lui ai donné

votre lettre à elle, brebis bannale (†), & elle, brebis bannale, ne m'a rien donné pour ma peine, à moi, *mouton* perdu.

PROTEO.

Il y a ici trop peu de pâture, pour une si grande quantité de *moutons*.

SPEED.

Si la terre en est trop chargée, vous feriez mieux de les *poignarder*.

PROTEO.

En cela, tu es égaré. Il vaudroit mieux te *parquer* (§).

SPEED.

Non, Monsieur: moins qu'une *livre* pesant me récompenseroit de la peine de porter votre lettre.

PROTEO.

Tu te méprends: j'entends un parc à moutons.

SPEED.

D'une livre à une aiguille (†)? Tournez & retournez-la cent fois, c'est trois fois trop peu pour porter une lettre à votre Maîtresse.

(†) *Laced mutton*, fille de joie. *Théobald.*

(§) *Pound*, d'où l'équivoque suivante de *Speed*, sur ce mot, qui signifie aussi une *livre sterling*.

(†) Autre équivoque sur *pin*.

PROTEO.

Mais qu'a-t-elle dit? A-t-elle fait un ſigne de tête (*nod*)?

SPEED.

Oui (*i*).

PROTEO.

Nod, *i*? Cela fait *noddy* (benêt.)

SPEED.

Vous vous trompez, Monſieur, je vous dis qu'elle a remué la tête; & vous me demandez ſi elle a fait un ſigne (*nod*) & moi j'ai dit oui (*i*).

PROTEO.

Mais ces mots joints enſemble font *noddy* (benêt.)

SPEED.

Puiſque c'eſt vous qui avez fait le mot, prenez-le pour votre peine.

PROTEO.

Non, non; il te reſtera pour avoir porté la lettre.

SPEED.

Ah! je vois bien, qu'il faut que je le porte avec vous.

PROTEO.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur, que vous voulez porter avec moi?

SPEED.

Vraiment, Monſieur, cette lettre très-exactement,

ſans avoir rien que le mot de *benêt* pour ma récompenſe.

PROTEO.

Vraiment tu as l'eſprit vif.

SPEED.

Et cependant il ne peut atteindre votre bourſe, qui ne hâte guères le pas.

SCÈNE V. (***)

O brillante lumière,
Du léger Dieu d'amour.

LUCETTE.

Mes vers ſont trop peſans pour un air auſſi léger.

JULIE.

Peſans? donc il y a apparence que ces vers ont quelque refrein (†).

LUCETTE.

Vraiment il en auroit de mélodieux, ſi vous les vouliez chanter.

JULIE.

Pourquoi ne les chantez-vous pas, vous, Lucette?

(†) *Burden*, refrein, qui ſignifie auſſi, charge, poids, d'où l'équivoque.

LUCETTE.

LUCETTE.

Je ne puis pas atteindre si haut.

JULIE.

Voyons votre chanson. — Ah ! c'est donc cela ma mignonne? (*Elle lui donne un soufflet.*)

LUCETTE.

Si vous prenez ce ton là, vous pourrez le chanter seule; & cependant, à vous dire vrai, *cet air là* ne me plaît pas (†).

JULIE.

Il ne vous plaît pas?

LUCETTE.

Non, Madame, il est trop dur.

JULIE.

Vous êtes trop impertinente.

LUCETTE.

Mais, en ce moment vous êtes trop plate, & vous troublez l'harmonie par un fredonnement trop rude. Il ne vous manque plus que la taille, pour completter votre chanson.

(†) Le mot *sing*, chanter, dans l'original, donne lieu à une enfilade de pointes, tirées des termes *techniques* de la Musique, qui sont à-peu-près, comme on le voit, intraduisibles.

JULIE.

La taille eſt étouffée par votre baſſe déréglée.

LUCETTE.

En vérité, c'eſt pour vous donner barres (†) ſur Protéo.

(†) Alluſion au jeu de barres.

Fin de la première Partie du Tome XX.

TITUS ANDRONICUS,

TRAGÉDIE.

REMARQUES
DE M. ESCHEMBURG,
SUR LA TRAGÉDIE
DE
TITUS ANDRONICUS.

LA Fable qui fait le fonds de cette Tragédie, eſt probablement de la pure invention du Poëte, quoiqu'il s'y trouve quelques circonſtances & des noms empruntés de l'Hiſtoire des troiſième & quatrième ſiècles. *Andronicus* eſt, comme le remarque Théobald, un ſurnom tiré de l'Hiſtoire Grecque. Auſſi Marcellin, ni aucun autre Hiſtorien, ne fait mention de *Tamora*. Rome, du tems de ſes Empereurs, n'eut pas même de guerre avec les Goths, avant que le Siége Impérial fût transporté à Byſance; cependant la Scène de cette Pièce eſt à Rome, & Saturninus y eſt élu Empereur au Capitole.

Il eſt probable que quelque Hiſtorien du treizième ou quatorzième ſiècle a recueilli cette horrible Hiſtoire, qu'enſuite des Editeurs & Compilateurs de pareils Ouvrages ont racontée. On a en Anglois une vieille Ballade en très-mauvais Vers, qui eſt peut-être plus ancienne que cette Tragédie, & que la ſource où elle a été puiſée (†).

(†) Voy. Relic. of anc. Angl. Poetry. Vol. 1. p. 222.

Elle ne mérite pas une meilleure traduction que celle qui ſuit.

Plaintes de Titus Andronicus.

Vous, ames nobles & guerrières, qui n'épargnez pas votre ſang pour la Patrie, écoutez-moi, moi qui pendant dix longues années, ai combattu pour Rome, & n'en ai reçu que de l'ingratitude pour récompenſe.

Je vêcus ſoixante ans à Rome dans la plus grande conſidération, j'y étois aimé des Nobles, j'avois vingt-cinq fils, dont la vertu naiſſante faiſoit tout mon plaiſir.

Je combattis toujours avec mes fils contre l'eſſaim furieux des ennemis de Rome ; nous avons combattu dix ans les Goths, & nous avons eſſuyé mille fatigues & reçu nombre de bleſſures.

Le glaive m'enleva vingt-deux de mes fils avant que nous revinſſions à Rome ; & je ne conſervai que trois de mes vingt-cinq enfans, tant la guerre en moiſſonna!

Cependant le bonheur ſuivit mes travaux, j'amenai priſonniers la Reine, ſes fils & un Maure, l'homme le plus meurtrier qui fut jamais.

L'Empereur épouſa la Reine, ſource de maux funeſtes qui déſolèrent Rome ; car les deux Princes & le Maure le trompèrent lâchement, ſans égard pour perſonne.

Le Maure plût à l'Impératrice, qui prêta l'oreille à ſa paſſion, elle oublia ſes ſermens jurés à l'Empereur, & elle mit au monde un enfant Maure.

Jour & nuit ils ne penſoient tous les deux qu'à répandre le ſang, & à me plonger avec les miens dans le tombeau par un aſſaſſinat.

Et j'eſpérois enfin vivre en repos, lorſque de nou-

veaux chagrins vinrent m'affaillir; il me reftoit une fille de qui j'attendois le foulagement de mes maux, & la confolation de ma vieilleffe.

Cette enfant appellée Lavinie, étoit fiancée au noble Fils de l'Empereur; dans une chaffe elle fut maffacrée par les indignes complices de la meurtrière.

On eut la méchanceté de jetter fon corps dans une profonde & fombre foffe; le fcélérat Maure paffa peu de tems après par cet endroit avec mes fils, & ils tombèrent dans la foffe.

Le Maure y fit paffer enfuite l'Empereur, & leur imputa toute la faute de ce meurtre, & comme ils furent trouvés dans la foffe, on les arrêta & on les enchaîna.

Mais ce qui mit le comble à mon malheur, les deux Princes eurent la cruauté d'enlever ma fille fans pitié, & fouillèrent fon innocence dans leurs bras impudiques.

Et quand ils l'eurent déshonorée, ils firent leurs efforts pour tenir leur crime fecret, ils lui coupèrent la langue, afin qu'elle ne pût les accufer.

Ils lui coupèrent auffi les deux mains afin qu'elle ne pût mettre fes plaintes par écrit, ni trahir les deux complices de ce forfait, en écrivant avec l'aiguille fur la broderie.

Mon frere Marcus la rencontra dans la forêt, où fon fang arrofoit la terre, la vit les deux bras coupés, fans langue, fans pouvoir fe plaindre de fon malheur.

Et lorfque je la vis dans cet affreux état, je verfai des larmes; je pouffai pour Lavinie plus de plaintes, que je n'en avois pouffé pour mes vingt-deux fils.

Et quand je vis qu'elle ne pouvoit ni écrire ni parler,

ce fut alors que mon cœur fe brifa de douleur, nous répandîmes du fable fur la terre, afin de parvenir à dévoiler l'auteur de tant d'atrocités.

Avec un bâton, fans le fecours de la main, elle écrivit fur le fable ce qui fuit :

» Les Fils abominables de la fière Impératrice, font les » feuls auteurs de mes fouffrances. «

J'arrachai mes cheveux gris de ma tête, & je maudis l'heure où j'étois né, & je fouhaitai que la main qui avoit combattu pour l'honneur de Rome, eût été eftropiée dans le berceau.

Le Maure toujours occupé de fcélérateffes, dit, que fi je voulois délivrer mes fils, il falloit que je donnaffe ma main droite à l'Empereur, & qu'alors il laifferoit vivre mes fils.

J'ordonnai au Maure de me couper fur le champ la main, & je la vis féparée de mon bras fans crainte & fans horreur; car j'aurois volontiers donné au Tyran mon cœur fanglant pour la vie de mes enfans.

Dans cet affreux moment, on me rapporte ma main qu'on avoit refufée, & les têtes de mes fils féparées de leurs corps: je les contemplai, & mes larmes coulèrent à plus grands flots.

Alors en proye à ma mifère, je m'en allai fans fecours, je traçai ma douleur fur le fable avec mes larmes, je décochai ma flèche vers le Ciel (†), & j'invoquai à grands cris les Puiffances de l'Enfer pour me venger.

(†) Si cette Ballade eft antérieure à la Tragédie, c'eft ici une expreffion métaphorique, empruntée probablement d'un paffage du Pfeaume [illegible]IV, 3. » Ceux qui vifent avec des mots empoifonnés » comme avec des flèches. « Percy.

L'Impératrice, qui me crut insensé, parut devant moi sous la forme d'une Furie, avec ses fils travestis, elle se disoit la Vengeance, & ses deux fils le Pillage & le Meurtre.

Je la laissai quelque-tems dans cette idée, jusqu'à ce que mes amis, ayant épié le lieu & le moment, attachèrent les Princes à un pôteau, pour leur infliger la punition dûe à leur crime.

Je les égorgeai; Lavinia des restes de ses bras mutilés tint le bassin pour recevoir leur sang; je rapai ensuite leurs os, pour faire de cette poussière une pâte épaisse dont je fis deux pâtés.

Je les remplis de leur chair & les fis servir sur la table un jour de festin, je les plaçai devant l'Impératrice qui mangea la chair & les os de ses deux fils.

Ensuite j'égorgeai ma fille sans pitié, & enfonçai le poignard dans le sein de l'Impératrice, j'en fis de même à l'Empereur, puis à moi, & terminai ainsi ma fatale vie.

Il est question de savoir à présent si cette Ballade est plus ancienne ou plus moderne que la Tragédie. Percy (†) avoue qu'elle n'est pas aisée à décider. Cependant si l'on admet les principes qui ont été employés au sujet de la Ballade de *Gernutus* (§), on verra qu'on peut faire usage ici de quelques motifs de la même espèce. Car cette Ballade s'écarte de la Pièce dans différentes circonstances, qu'un simple Auteur de Ballade n'auroit pas changées aussi aisément qu'un Poëte Tragique. Il n'est pas du tout fait mention dans la Ballade du combat des deux freres pour la Couronne Impériale, ce qui cependant rend dans

(†) Relic. &c. Vol. 1. p. 220.
(§) Voyez le Supplément au Marchand de Venise. L. II.

la suite inexcusable l'ingratitude de Titus. Il n'est pas question non plus qu'il ait sacrifié un des fils de Tamora, ce que l'Auteur de la Tragédie présente comme la première cause de toutes ses cruautés. Dans la Tragédie, Titus perd vingt-un fils, & en tue un autre, pour avoir prêté la main à Bassianus dans l'enlèvement de Lavinie; dans la Ballade, on a vu la chose présentée différemment. Dans celle-ci elle est promise au fils de l'Empereur, dans la Tragédie, elle l'est à son frere. Dans la dernière, deux seulement de ses fils tombent dans la fosse, & le troisième qui a été banni, revient à Rome avec une armée victorieuse, pour venger les outrages faits à sa famille; dans la Ballade, tous les trois sont pris au piége & perdent la vie. Sur le Théâtre, l'Empereur tue Titus, & le fils encore vivant de Titus, venge la mort de son pere en la donnant à l'Empereur: ici c'est Titus qui tue l'Empereur, & soi-même après.

Qu'on examine avec attention ces circonstances, & quelques autres, où l'on trouvera beaucoup de dissemblance entre la Ballade & la Pièce; & qu'on juge alors.

Une question plus importante est de savoir, si cette Tragédie est de Shakespéare, ou non. Quoiqu'il en soit, si l'authenticité d'aucune Pièce attribuée à notre Poëte peut être douteuse par l'examen de ce qui la constitue, c'est sans contredit celle de cette Tragédie; après qu'on l'a lue, on se sent presque convaincu, qu'au moins il est impossible qu'elle soit toute entière de lui. J'en examinerai ici en peu de mots les motifs de part & d'autre.

Ceux qui l'attribuent à Shakespéare, se fondent sur ce que, parmi le nombre d'autres Pièces qui sont certainement de lui, on trouve un petit Livre ancien qui l'en

fait l'Auteur ; il eſt intitulé : *Palladis tamia*, *Wits Threaſuri*, *or the ſecond part of Wits commonwealth* ; celui qui le fit imprimer à Londres en 1598, s'appelloit François Meeres. Les autres Tragédies qui ſont citées comme de Shakeſpéare dans ce Livre, ſont : *Le Roi Jean*, *Richard II*, *Henri IV*, *Richard III*, *Romeo & Juliette* ; les Comédies ſont : *le Songe d'une nuit d'été*, *les deux Véronéſiens*, *les Mépriſes*, *les Peines de l'Amour perdues en vain*, *la Peine de l'Amour bien employée*, & *le Marchand de Veniſe*. Ce Catalogue ſert d'ailleurs à fixer l'ancienneté de ces Pièces, & en fait connoître une qui ne ſe trouve dans aucune Collection des Œuvres de Shakeſpéare ; *la Peine de l'Amour bien employée*. S'il y avoit encore une pareille Pièce qui eût ce titre, même ſans le nom de Shakeſpéare, une telle découverte mériteroit ſans contredit la reconnoiſſance du Public, quand même elle ne feroit pas meilleure que *la Peine de l'Amour perdue en vain* (†).

Le Docteur Johnſon obſerve, que les raiſons qui font attribuer cette Pièce à notre Poëte, ne ſont pas à beaucoup près auſſi fortes, que celles qui combattent cette opinion, puiſée dans la différence du travail, du langage & des penſées qui ſe trouve entre les autres Pièces du même Auteur. *Meeres* n'avoit probablement d'autre preuve que le nom d'un frontiſpice, qui, à la vérité auroit été ſuffiſant, mais qui alors ne prouvoit pas beaucoup ; car toutes les Pièces qui furent rejettées par les premiers Editeurs des Œuvres de Shakeſpéare, étoient ſous ſon nom ; vraiſemblablement par une fraude des Editeurs, qui, dans ces tems où l'on n'avoit ni gazettes, ni indices, ni aucuns

(†) Farmer conjecture que cette Pièce n'eſt autre que, *ſi la fin eſt bonne, tout eſt bon*. Voy. Eſſay on Sh. Learning, p. 24.

moyens circulaires de faire connoître la Littérature, pouvoient a leur gré abuſer des noms célèbres. Shakeſpéare n'avoit auſſi aucun intérêt à dévoiler la ſupercherie ; ni ſa gloire, ni ſon profit ne dépendoient de la preſſe.

Un trait hiſtorique augmente encore le doute, Ben Johnſon, dans l'Introduction de ſon *BarthoLomew-Fair*, qui ne parut qu'en 1614, place *Jeronymo* & *Andronicus* dans la même claſſe, & en parle comme de Pièces qui étoient déjà en vogue depuis vingt-cinq ou trente ans. Ainſi Shakeſpéare en 1589 devoit l'avoir écrite au moins dans ſa vingt-cinquième année, avant qu'il quittât le Warwickshire, pour venir s'établir à Londres. Cependant il n'eſt nullement vraiſemblable qu'il ait écrit pour le Théâtre avant qu'il y fût entré, & qu'il eût fait un accommodement avec les Acteurs. Il y a plus, c'eſt que, dans l'Edition *in*-4°. de 1611, la ſeule & la plus ancienne qu'on connoiſſe aujourd'hui & qui fut imprimée pendant ſa vie, on ne trouve point le nom de l'Auteur.

Mais, comme on vient de le dire, la conſtitution propre de cette Pièce, fortifiée de ces doutes hiſtoriques, eſt toujours la plus grande difficulté contre l'authenticité de cette Tragédie. Le ſtyle a un tout autre coloris, que celui des autres Ouvrages de notre Poëte. On remarque dans la ſtructure des vers un certain effort de régularité & d'art dans la chûte, qui, comme l'obſerve *Johnſon*, n'eſt pas toujours ſans élégance, mais qui eſt rarement agréable. On a de la peine à ſe figurer, ajoute ce Critique, que la cruauté des Scènes, & les fréquens maſſacres qui s'y commettent, puiſſent être ſupportables pour aucune claſſe de Spectateurs. Malgré cela, cette Tragédie fut ſingulièrement accueillie, lorſqu'en 1686, Ravenscroft la remit au

Théâtre avec des changemens (†). Ce Poëte, au lieu d'en diminuer l'horreur, saisit toutes les occasions de l'augmenter. Quand, par exemple Tamora massacre son enfant, le Maure dit : » Elle m'a surpassé dans l'art d'assassiner, elle a tué son propre enfant! Donnez-le moi...., » que je le dévore «.

Le même Ravencroft dit dans sa Préface, probablement d'après une tradition parmi les Acteurs, qui pouvoit avoir de l'autorité de son tems, que cette Pièce avoit été changée en différentes manières par Shakespéare, mais qu'elle avoit été achevée par un autre Poëte. C'est la conjecture la plus vraisemblable qui soit reçue de la plupart des Critiques, quoique Johnson ne la regarde pas comme aussi incontestable que le fait Théobald. Il est vrai qu'on ne sait pas qui peut avoir été le véritable Auteur du tout. *Farmer* croit que c'est l'Ouvrage de ce Poëte dont les Vers qui se trouvent dans *Hamlet*, sont mis dans la bouche de l'Acteur, & qui probablement aussi écrivit *The Tragedy of Locrine*, Pièce qui passa auparavant sous le nom de Shakespéare. En effet, quelques passages ressemblent tellement au style de Shakespéare, qu'il est impossible de le méconnoitre, quelque peine qu'on ait à le retrouver dans la plus grande partie de cette Pièce. Cette conjecture est donc très-vraisemblable, & est constatée par de pareils exemples de la part que notre Poëte avoit coutume de prendre aux Ouvrages & aux corrections de beaucoup de Pièces de ses amis, *Beaumont* & *Fletcher* & d'autres, & comme le dit très-bien *Hanmer*,

(†) On a encore un changement plus moderne de cette Tragédie: *Titus Andronicus, or the rape of Lavinia by John Crowe, Lond.* 1696, in-4°.

ſon zèle officieux pour procurer plus de crédit à cette Tragédie par ſa participation, le chargea du ſoupçon d'avoir fait le tout.

Il eſt ſingulier qu'un Auteur moderne qui a écrit ſur notre Poëte (†), regarde comme une raiſon de lui en attribuer le travail entier, l'horreur outrée qui fait qu'on rejette ordinairement cette Tragédie pour être ſon Ouvrage (§).

Il eſt inutile de combattre la foibleſſe d'un pareil argument, & indécent de mettre des bornes imaginaires aux ſervices d'amitié d'un homme honnête & officieux.

Nous avons une ancienne Tragédie Allemande de cette eſpèce, qui a ſans doute été priſe de cette Pièce Angloiſe, ou du moins d'une ſource ſemblable, & que *les Comédiens dits Anglois* ont apportée ſur le Théâtre Allemand, il y a plus d'un ſiècle & demi. Elle eſt intitulée : » Tragédie déplorable de Titus Andronicus & de la fière » Impératrice, où l'on trouve des actions très-remarqua- » bles (¶). « Le plan dans les circonſtances principales eſt le même que dans la Pièce Angloiſe ; quelques noms ſeulement ſont changés. *Lavinia* s'appelle ici *Andronica ; Tamora*, *Ethiopiſſa*, Reine de Mauritanie ; ſes deux fils s'appellent *Laphonus* & *Hélicates*, & le Maure, *Morian*. La Pièce eſt en huit Actes, mais ils ſont aſſez courts. Les diſcours des Perſonnages n'ont qu'une reſſemblance très-éloignée avec ceux de la Pièce Angloiſe, qui, malgré

(†) Mad. Griffith dans ſa Morality of Shak. Drama. (Lond. 1775. 8.) p. 403.

(§) On verra ci-après l'opinion de Miſſ. Griffith.

(¶) Voyez les Comédies & Tragédies Angloiſes, &c. imprimées en M. DC. XXIV. *in*-8°.

ſes imperfections, mérite à tous égards la préférence ſur l'Allemande ; le ſtyle de celle-ci eſt pitoyable, c'eſt un mélange de la plus mauvaiſe eſpèce de Marionnettes & d'actions héroïques. En voici une preuve tirée de la Scène, où la Fille d'Andronicus paroît pour la première fois aux yeux de ſon pere après avoir été déshonorée & mutilée.

(*Titus eſt fort effrayé, il tremble, il palpite, il donne les marques d'une grande douleur.*)

VESPASIEN. Aye, Aye!

(*Il tombe par terre ſans connoiſſance; Victoriade va ſe placer auprès des têtes de ſes freres, & pleure amèrement. Titus va ſe mettre à genoux.*)

TITUS ANDRONICUS (†). Ah! malheur affreux! comme tu m'accables ſubitement! c'eſt un miracle que mon cœur ne ſe briſe pas en éclats. Ah! *mordio*, ah! hélas, pierre, c'eſt à toi que je me plains, & quoique tu ne puiſſes me ſecourir, tu ne me répons point, & tu reſtes immobile. Je veux reſter ici, & ne pas ceſſer mes pleurs amers, qu'un gros torrent ne ſe ſoit formé de mes larmes, & en hiver je fondrai la neige & la gelée avec mes larmes. Aye, aye, ce conſeil cruel & tyrannique eſt trop affreux. (*Il ſe lève & va vers ſa fille.*) Ah! ma chère fille, qui t'a arraché la langue? Je juge bien qu'on t'a dérobé ton innocence, & qu'on t'a arraché la langue afin que tu ne puiſſes pas nommer l'auteur : ils t'ont auſſi coupé tes bras d'albâtre, afin que tu ne puiſſes le déclarer par écrit; n'eſt-il pas vrai, ma chère fille? Aye, aye, tu ne ſaurois parler. (*Elle ſoupire beaucoup, elle fait ſigne de*

(†) Que l'on compare le troiſième Acte, Scène première, de la Tragédie Angloiſe avec ce Diſcours.

la tête.) Tu veux peut-être me donner à entendre par ce signe, que cela est vrai. (*Elle fait encore signe de la tête.*) Mais ma chère fille, voici les têtes de tes deux freres que la fière Impératrice a fait trancher. (*Elle est très-épouvantée, elle regarde le Ciel & soupire, elle se tourne vers les têtes, les baise*), &c.

J'observe encore une fois que le combat des deux freres sur le Trône Impérial, & le sacrifice d'un fils de Tamora, ou Andronica, à l'instigation de Titus, ne se trouvent pas plus ici que dans l'ancienne Ballade. Au contraire l'Empereur, après avoir massacré Titus, est tué lui-même par Vespasien, ami de ce dernier, comme dans la Pièce Angloise il est tué par un fils de Titus. Au reste, je ne trouve aucune circonstance différente, sinon que Titus, pour insulter l'Empereur, ne lui envoie pas des flèches, comme dans l'Anglois, mais un glaive & un rasoir.

Du reste, cette ancienne Pièce Allemande, qui probablement a été jouée bien longtems avant que d'être imprimée, sert du moins à constater l'ancienneté de l'Angloise, & peut-être aussi la conjecture, que celle-ci n'est pas de Shakespéare.

Cette Pièce fut comprise dans l'Edition *in-folio* de Heninge & Condell : mais outre qu'il eût été contre leur intérêt de rejetter des Œuvres de Shakespéare une Pièce qui passoit ordinairement pour être de lui, il ne faut pas faire grand fonds sur leur propre connoissance : la preuve, c'est qu'ils ont tout-à-fait omis dans ses Œuvres la Pièce de *Troïle & Cresside.*

Il y a plusieurs expressions latines, & plusieurs allusions Classiques, qui ne paroissent nullement dans le goût & la

ſcience de Shakeſpéare ; & quelques paſſages brillans qu'on y peut rencontrer, ne ſont pas un mérite auſſi difficile à obtenir, que la conduite régulière de la Fable & l'intérêt du Drame. Je regarde cette Pièce comme un Therſite bavardant parmi des Héros, & introduit uniquement pour être un objet de mépris & de riſée. *Steevens.*

Cette opinion de Steevens eſt formellement démentie par un Editeur moderne ; le Docteur Capell, qui dit nettement : » Shakeſpéare s'y montre clairement à mes yeux. « Le troiſième Acte ſur-tout ne peut être lu ſans admiration, même des gens du goût le plus délicat, qui ne peuvent s'empêcher d'être émus des vrais ſentimens Tragiques, la terreur & la pitié.

Opinion de Miſtriſſ GRIFFITH.

» LES Commentateurs ont beaucoup diſputé ſur cette Pièce, ſavoir ſi elle étoit de Shakeſpéare, ou ſeulement l'Ouvrage de quelque Auteur plus ancien, qu'il auroit revu & perfectionné pour la repréſentation. Pour moi je haſarderai mon ſentiment : je crois que la Pièce eſt toute entière de Shakeſpéare, & cela par une raiſon fort ſingulière ; c'eſt que je ne peux m'imaginer que quelque beſoin, quelque embarras qui l'eût preſſé d'accepter des ſecours étrangers, il eût jamais adopté d'un autre une Pièce dont la Fable ainſi que la conduite ſont auſſi *barbares*, dans toute la force du terme. Nous avons des yeux de linx pour les défauts d'autrui, & nous ſommes aveugles ſur les nôtres. Je ne crois point qu'il eût jamais voulu prodiguer tant d'images & de beautés Poëtiques, & ſémer d'auſſi

douces fleurs sur un *caput mortuum*, s'il n'y avoit pas eu quelque enfant de ses Œuvres enséveli dessous.

» J'aurois cru que les spectacles révoltans entassés dans cette Pièce, n'auroient jamais pu être représentés sur aucun Théâtre, excepté sur l'échaffaut de Lisbonne, où le Duc d'Aveiro, le Marquis de Tavora & leurs gens, ont été massacrés, pour une conspiration des Jésuites, contre le Roi de Portugal: & cependant Ben Johnson nous assure qu'elle a été jouée de son tems, avec de grands applaudissemens; & l'Histoire nous apprend aussi qu'elle fut remise au Théâtre sous le Règne de Charles II avec le même succès; tant les humeurs & les goûts diffèrent d'un siècle à l'autre! Aujourd'hui non-seulement elle seroit sifflée, mais ne seroit pas même supportée sur notre Théâtre.

» On trouve souvent dans cette Pièce une tournure d'expression Poétique & brillante qui rehausse les idées & les locutions les plus communes; pour moi, je crois reconnoître partout le style & la manière de Shakespéare, & je suis bien surprise de voir Johnson dire, qu'il ne retrouve nulle part la touche de ce Poëte. «



PERSONNAGES.

PERSONNAGES.

SATURNINUS, *fils du dernier Empereur de Rome, & ensuite proclamé Empereur.*

BASSIANUS, *frere de Saturninus, amant de Lavinia.*

TITUS ANDRONICUS, *noble Romain; Général dans la guerre contre les Goths,*

MARCUS ANDRONICUS, *Tribun du Peuple, & frere de Titus.*

MARCUS,
QUINTUS,
LUCIUS,
MUTIUS, } *fils de Titus Andronicus.*

LE JEUNE LUCIUS, *enfant de Lucius.*

PUBLIUS, *fils de Marcus le Tribun, & neveu de Titus Andronicus.*

SEMPRONIUS,
ALARBUS,
CHIRON,
DÉMÉTRIUS, } *fils de Tamora,*

AARON, *More, amant de Tamora.*

UN CAPITAINE *du Camp de Titus.*

ÆMILIUS, *Député.*

TROUPE *de* GOTHS *&* de ROMAINS.

UN PAYSAN *ou* BOUFFON.

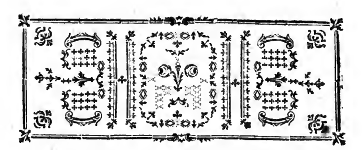
TAMORA, *Reine des Goths, captive, & ensuite mariée à Saturninus.*

LAVINIA, *fille de Titus Andronicus.*
UNE NOURRICE, *avec un enfant More.*
SÉNATEURS, JUGES, OFFICIERS, SOLDATS, *&c.*

La Scène est à Rome & dans la Campagne voisine.

Nous avons reproché aux Anglois de trop ensanglanter leur Scène. Cette Tragédie peut bien passer pour être le bouquet des horreurs de leur Théâtre, tant elles y sont entassées à chaque pas. Cette Pièce n'est certainement point de Shakespéare; tout Lecteur de ce Poëte le pensera comme moi, & la plupart des Editeurs qui l'ont absous de la production de ce monstre, n'ont fait que lui rendre justice. On est si étonné, si rassasié des horreurs qu'elle présente, que cela empêche de sentir les traits éloquens & les autres beautés qui peuvent s'y rencontrer.





TITUS ANDRONICUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est devant le Capitole.

Les SÉNATEURS *&* *les* TRIBUNS *entrent par la partie supérieure du Temple ; ensuite* SATURNINUS *avec ses Partisans se présente à une des portes ;* BASSIANUS *&* *les siens, à l'autre porte : les tambours battent & les enseignes sont déployées.*

SATURNINUS.

NOBLES Patriciens, illustres Patrons de mes droits, défendez la justice de ma cause par les armes ;

& vous, mes Concitoyens, que votre amour attache à mes pas, ſoutenez avec l'épée mes droits héréditaires. Je ſuis le fils aîné du dernier Empereur qui portoit le diadême Impérial de Rome : faites donc revivre en moi les honneurs & la dignité de mon pere, & ne faites pas à mon âge l'injure de ſouffrir qu'on les mépriſe.

BASSIANUS.

Romains, mes amis, qui ſuivez mes pas & favoriſez mes droits, ſi jamais Baſſianus, le fils de Céſar, fut agréable aux yeux de Rome la Souveraine, gardez donc ce paſſage au Capitole; & ne ſouffrez pas que le déshonneur approche du Trône auguſte, conſacré à la vertu, à la juſtice, à la continence, & à la grandeur d'ame: mais que le mérite brille dans une élection libre; & enſuite, Romains, combattez pour maintenir la liberté de votre choix.



SCÈNE II.

Les mêmes. MARCUS ANDRONICUS *entre par la partie supérieure, tenant une Couronne.*

MARCUS.

PRINCES, dont l'ambition secondée par des factions, & par les forces de vos amis, lutte pour le Commandement & l'Empire, sachez, que le Peuple Romain, dont nous épousons spécialement le parti, a, d'une commune voix, dans l'élection d'un Maître de l'Empire, choisi Andronicus, surnommé le Pieux, en considération des grands & nombreux services qu'il a rendus à Rome. Rome ne renferme point aujourd'hui dans son enceinte un plus noble personnage, un plus brave Guerrier. Le Sénat l'a rappellé dans cette Ville; à la fin des longues & sanglantes guerres qu'il a soutenues contre les barbares Goths. Ce Général, la terreur de nos ennemis, secondé de ses vaillans fils, a enfin enchaîné cette Nation robuste, & nourrie dans les armes. Dix années se sont écoulées, depuis le jour qu'il se chargea des intérêts de Rome, & qu'il châtie avec ses

armes l'orgueil de nos ennemis : cinq fois il eſt revenu ſanglant dans Rome, rapportant du camp ſes vaillans fils dans un cercueil — Et aujourd'hui enfin, chargé d'honorables dépouilles, le brave Andronicus rentre dans Rome, couvert des lauriers de la guerre, & de la gloire des Héros. Permettez-nous de vous prier au nom de celui que vous déſirez voir dignement remplacé, au nom des droits ſacrés du Capitole, que vous prétendez adorer, & de ceux du Sénat, que vous prétendez reſpecter, de vous retirer, & de déſarmer les forces qui vous accompagnent; congédiez vos ſoldats, & comme il convient à des Candidats, faites valoir, dans une élection paiſible & avec modeſtie, votre mérite & vos prétentions rivales.

SATURNINUS.

Combien l'éloquence de ce Tribun réuſſit à calmer mes penſées !

BASSIANUS.

Marcus Andronicus, je mets ma confiance dans ta vertu & ton intégrité; & j'ai tant de reſpect & d'amour pour toi, & les tiens, pour ton noble frere Titus, & ſes fils, pour celle à qui toutes nos penſées rendent un hommage ſoumis, pour l'aimable Lavinia, le riche ornement de Rome, que je veux à l'inſtant congédier mes amis, & me confiant à

ma deſtinée & à la faveur du peuple, remettre ma cauſe & mes droits dans la balance d'un tranquille examen. (*Il congédie ſes ſoldats.*)

SATURNINUS (*aux ſiens.*)

Amis, qui vous êtes montrés ſi zélés pour mes droits, je vous rends graces, & vous licencie tous. J'abandonne à l'affection & à la faveur de ma Patrie, ma perſonne & ma cauſe. Rome, ſois juſte & favorable pour moi, comme je ſuis complaiſant & généreux pour toi. — Ouvrez les portes, & laiſſez-moi entrer.

BASSIANUS.

Tribuns, & moi auſſi, ſon humble compétiteur.

(*Ils entrent & montent au Sénat.*)

SCÈNE III.

UN CAPITAINE *du Camp de Titus Andronicus.*

ROMAINS, ouvrez un paſſage: le vertueux Andronicus, le patron de la vertu, & le plus brave appui de Rome, toujours heureux dans les batailles qu'il donne, revient couronné d'honneur & de ſuccès,

des pays lointains, où il a circonſcrit avec ſon épée & mis ſous le joug les ennemis de Rome.

(On entend les tambours & les trompettes : paroiſſent Mutius & Marcus : ſuivent deux ſoldats portant un cercueil couvert d'un drap funèbre : après marchent Quintus & Lucius. Enſuite paroît Titus Andronicus, ſuivi de Tamora, Reine des Goths, d'Alarbus, Chiron, & Démétrius, avec le More Aaron, priſonniers. Cette marche eſt fermée par une troupe de ſoldats & de peuple : on dépoſe à terre le cercueil, & Titus parle.)

TITUS.

Salut, Rome, victorieuſe au milieu de mon deuil (†) ! tel que la Nef qui a porté au loin ſa cargaiſon, rentre chargée d'un fardeau précieux dans la baie chérie d'où elle a levé l'ancre, tel Andronicus, ceint de guirlandes de laurier, revient de nouveau ſaluer ſa Patrie de ſes larmes, larmes verſées par la joie ſincère de ſe revoir dans Rome — O toi, puiſſant Protecteur de ce Capitole (§), ſois propice aux religieux devoirs que nous nous propoſons de remplir — Romains, de vingt-cinq

(†) Autre leçon. *Au milieu de ton deuil* à cauſe de la mort de leur dernier Empereur. STEEVENS.

(§) Jupiter.

fils que j'avois, tous braves, moitié du nombre dont se vanta Priam; voilà tout ce qui me reste, tant morts, que vivans! Que Rome récompense de son amour ceux qui survivent; & que ceux que je conduis à leur dernière demeure, reçoivent leur sépulture parmi les tombeaux de leurs ancêtres: enfin c'est à ce terme que les Goths m'ont permis de renfermer mon épée dans le fourreau — Mais, Titus, pere ingrat, & trop insouciant pour les tiens, pourquoi laisses-tu tes enfans, si longtems sans sépulture, errer sur la redoutable rive du Styx? Ouvrez le passage, & allons les déposer près de leurs freres: (*On ouvre la tombe de sa famille.*) O vous, je vous salue dans le silence qui convient aux morts! dormez en paix, victimes immolées dans les guerres de votre Patrie. O asyle sacré, qui renfermes toute ma joie, paisible retraite de la vertu & de l'honneur, combien de mes enfans as-tu accumulés dans ton sein, & que tu ne me rendras jamais!

LUCIUS.

Cédez-nous le plus illustre de vos captifs, pour couper ses membres, les entasser dans un bûcher, & les brûler en sacrifice aux Mânes de ces généreux freres, devant cette tombe où reposent leurs ossemens; afin que leurs Ombres ne soient pas errantes & mécontentes, & que nous mêmes nous ne soyons

pas obſédés ſur la terre par d'effrayantes apparitions (†).

TITUS.

Je vous donne celui-ci, le plus noble des priſonniers qui ſurvivent, le fils aîné de cette malheureuſe Reine.

TAMORA.

Arrêtez, Romains — Généreux conquérant, victorieux Titus, prends pitié des larmes que je verſe, des larmes d'une mere ſouffrante pour ſon fils : & ſi jamais tes enfans te furent chers, ah ! ſonge que mon fils n'eſt pas moins cher à ſa mere. N'eſt-ce pas aſſez, que nous ſoyons conduits à Rome, pour orner ton triomphe & ton retour, captifs traînés ſur tes pas & enchaînés au joug Romain ? Faut-il encore que mes fils ſoient égorgés dans vos rues, pour avoir vaillamment défendu la cauſe de leur Pays ? Oh ! ſi ce fut en toi un pieux zèle & un devoir de combattre pour ton Souverain & pour ta Patrie, le même zèle eſt en eux également innocent. Andronicus, ne ſouille point de ſang ta tombe. Veux-tu te rapprocher de la nature des Dieux ? Tu le feras en imitant leur clémence : la douce pitié eſt le

(†) On ſait, que c'étoit l'opinion des Anciens, que les ombres des morts ſans ſépulture apparoiſſoient à leurs parens & leurs amis, pour demander leurs funérailles. STEEVENS.

ſymbole de la vraie grandeur. Noble & magnanime Titus, épargne le premier né de mes fils.

TITUS.

Modérez-vous, Madame : & pardonnez-moi. Ceux que vous voyez autour de moi, vivans, ou morts, ſont leurs freres : & leur piété demande un ſacrifice pour leurs freres immolés. Votre fils eſt marqué pour être la victime : il faut qu'il meure pour appaiſer leurs Ombres gémiſſantes.

LUCIUS.

Qu'on l'emmène : & qu'on allume à l'inſtant le bûcher ; & coupons ſes membres avec nos épées, juſqu'à ce qu'ils ſoyent entièrement conſumés.
(*Mutius, Marcus, Quintus, Lucius, ſortent emmenant Alarbus.*)

SCÈNE IV.

Les autres Perſonnages.

TAMORA.

O PIÉTÉ impie & barbare !

CHIRON.

Jamais la Scythie fut-elle à moitié auſſi féroce ?

DÉMÉTRIUS.

Ne compare point la Scythie à l'ambitieuse Rome; Alarbus va reposer en paix : & nous, nous survivons pour trembler sous le regard menaçant de Titus. — Allons, Madame, armez-vous de patience; mais conservez en même-tems l'espoir que les mêmes Dieux, qui armèrent la Reine de Troye (†), & lui offrirent l'occasion d'exercer sa vengeance sur le tyran de Thrace surpris dans sa tente, pourront favoriser également Tamora, (Tamora, la Reine des Goths, lorsque les Goths étoient libres, & que Tamora étoit Reine) & lui offrir le moyen de venger sur ses ennemis ses sanglants affronts.

(†) Hécube fut par ruse attirer Polymnestor dans la tente où se trouvoient les autres Troyennes, pour se venger de lui. THÉOBALD.



SCÈNE V.

Les autres. MUTIUS, MARCUS, QUINTUS & LUCIUS.

LUCIUS.

Enfin, mon Souverain & mon pere, nous avons accompli nos rites Romains : les membres d'Alarbus sont coupés, & ses entrailles alimentent la flamme du sacrifice, dont la fumée, comme un agréable encens, s'élève & parfume les Cieux : il ne reste plus qu'à ensévelir nos freres, & à les déposer dans le sein de Rome au bruit de nos acclamations.

TITUS.

Accomplissez ce devoir ; & qu'Andronicus adresse à leurs Ombres le dernier adieu. (*Les trompettes sonnent, tandis qu'on dépose les cercueils dans la tombe.*) Reposez ici, mes enfans (†), dans la paix & l'honneur : intrépides défenseurs de Rome, repo-

(†) Je puis dire que sans avoir jamais éprouvé aucun dégoût de la vie, cette description d'un asyle paisible, exemt du tumulte, des vices & des violences du monde, m'a toujours pénétré d'un doux sentiment *Miss.* Griffith.

ſez-vous ici, affranchis déſormais des viſſicitudes & des malheurs de ce monde. Cet aſyle ne recèle ni trahiſons, ni envie : ici n'entre point l'affreuſe haîne : ici nulle tempête, nul bruit ne troubleront votre repos ; vous y goûterez un ſilence, un ſommeil éternels. Repoſez-vous ici, mes enfans, dans la paix & l'honneur.

SCÈNE VI.

Les mêmes. LAVINIA.

LAVINIA.

QUE Titus auſſi vive longtems dans la paix & l'honneur ! Mon illuſtre Souverain, mon tendre pere, vivez dans la gloire ! Hélas ! je viens auſſi payer le tribut de ma douleur à cette tombe, à la mémoire de mes freres ; & je me jette à vos pieds, en répandant ſur la terre mes larmes de joie, pour votre heureux retour dans Rome. Ah, béniſſez-moi ici de votre main victorieuſe, dont les plus illuſtres Citoyens de Rome célèbrent la fortune & les ſuccès.

TITUS.

Bienfaiſante Rome, dont la tendreſſe m'a ainſi

réſervé dans ton ſein la conſolation de ma vieilleſſe, pour faire goûter la joie à mon cœur. — Vis, Lavinia : que tes jours ſurpaſſent les jours de ton pere, & que la gloire de ta vertu ſurvive, s'il ſe peut, à l'éternelle renommée (†)!

MARCUS.

Longs jours à Titus, mon frere chéri, Héros triomphant ſous les yeux de Rome!

TITUS.

Je vous rends graces, aimable Tribun, mon cher Marcus, mon noble frere.

MARCUS.

Et vous, ſoyez les bienvenus dans Rome, chers neveux qui revenez de guerres heureuſes, & vous qui ſurvivez, & vous qui dormez dans la gloire. Jeunes Héros, votre bonheur eſt égal, & cependant ceux qui ſont l'objet de cette pompe funèbre jouiſſent d'un triomphe plus sûr : ils ont atteint au bonheur de Solon (§), & triomphé du haſard, dans

(†) Ce dernier vœu eſt outré & contradictoire — *Eſchemburg* — Il ſe réduit à ſouhaiter que ſa vie ſoit plus longue que la ſienne, & que ſa gloire dure plus que la Renommée.
JOHNSON.

(§) Alluſion à la maxime de Solon, *nul homme ne peut être eſtimé heureux qu'après ſa mort.* ESCHEMBURG.

le lit de l'honneur — Titus Andronicus, le Peuple Romain, dont vous avez été toujours l'ami dans la justice de sa cause, vous envoye par moi, son Tribun, & son Ministre de confiance, ce *pallium* d'une blancheur pure & sans tache, & vous admet à l'élection pour l'Empire, concurremment avec les enfans de notre dernier Empereur. Placez vous donc au nombre des Candidats (†); mettez cette robe, & aidez à donner un Chef à Rome, aujourd'hui sans maître.

TITUS.

Le Corps glorieux de l'Etat demande une tête plus forte que la mienne, que l'âge & la foiblesse ont rendu chancelante? Quoi, irai-je revêtir cette robe, & vous importuner de moi; me laisser proclamer aujourd'hui Empereur, pour céder demain l'Empire & ma vie, & vous laisser à tous le trouble & les soins d'une nouvelle élection? — Rome, j'ai été ton soldat pendant quarante années, & j'ai commandé avec bonheur les forces de ma Patrie; j'ai enséveli vingt-un fils, tous vaillans, tous armés Chevaliers dans le champ de bataille, & tués honorablement les armes à la main, dans la cause & le service de leur illustre Patrie: donnez-moi un bâton

(†) On sait que le nom de *Candidatus* a pris son origine de la robe blanche que portoient à Rome ceux qui aspiroient aux grandes dignités. ESCHEMBURG

d'honneur

d'honneur pour appuyer ma vieillesse, mais non pas un sceptre pour gouverner l'Univers: il le soutînt d'une main ferme & sûre, Seigneurs, celui qui l'a porté le dernier.

MARCUS.

Titus, tu demanderas l'Empire, & tu l'obtiendras.

SATURNINUS.

Orgueilleux & ambitieux Tribun, peux-tu oser....

MARCUS.

Modérez-vous, Prince.

SATURNINUS.

Romains, faites-moi justice. Patriciens, tirez vos épées, & ne les renfermez, qu'après que Saturninus sera Empereur de Rome. — Andronicus, il vaudroit mieux que tu fusses embarqué sur le Styx pour les Enfers, que de venir me voler les cœurs du Peuple.

LUCIUS.

Présomptueux Saturninus, qui interromps le bien que te veut faire le généreux Titus. . . .

TITUS.

Calmez-vous, Prince: je vous restituerai les

cœurs du Peuple, & les ſéparerai d'eux-mêmes, pour ſe donner à vous.

SATURNINUS.

Andronicus, je ne te flatte point; mais je t'honore, & je t'honorerai, tant que je vivrai. Si tu veux ſeconder mon parti de tes amis, j'en ſerai reconnoiſſant; & la reconnoiſſance eſt un noble & digne ſalaire, pour les ames généreuſes (†).

TITUS.

Peuple Romain, & vous, Tribuns du Peuple, je demande vos voix & vos ſuffrages; voulez-vous en accorder la faveur à Andronicus?

MARCUS.

Pour récompenſer le brave Andronicus, & le féliciter de ſon retour à Rome, le Peuple acceptera l'Empereur qu'il aura nommé.

TITUS.

Tribuns, je vous rends graces: je demande donc que vous éliſiez Empereur le fils aîné de votre dernier Souverain, le Prince Saturninus, dont j'eſpère

(†) Ce ſentiment de Saturninus montre qu'il eſt digne de régner. Le Ciel même ne demande pour tous ſes bienfaits qu'un cœur reconnoiſſant. *Miſ.* GRIFFITH.

que les vertus réfléchiront leur éclat sur Rome, comme le soleil réfléchit ses rayons sur la terre, & mûriront la justice dans toute cette République : si votre choix veut confirmer ma voix, couronnez-le & criez, *vive notre Empereur !*

MARCUS.

De la voix & des applaudissemens unanimes de la nation, des Patriciens, & des Plébéïens, nous créons Saturninus Empereur, Souverain de Rome, & nous crions : *vive Saturninus notre Empereur !*

(*Une longue fanfare ; jusqu'à ce que les Tribuns descendent.*)

SATURNINUS.

Titus Andronicus, en reconnoissance de la faveur de ton suffrage dans notre élection, je te fais les remerciemens que méritent tes importans services, & je veux payer par des effets ton zèle obligeant; & d'abord, pour premier essai de mes bienfaits, & voulant illustrer ton nom & ton honorable famille, je veux élever ta fille Lavinia au titre d'Impératrice, la faire à la fois la Souveraine de Rome & de mon cœur, & la prendre pour épouse dans le Panthéon sacré : parle, Andronicus, cette proposition a-t-elle ton agrément?

TITUS ANDRONICUS.

Elle me flatte infiniment, mon digne Souverain; je me tiens singulièrement honoré de cette alliance; & ici, à la vue de Rome, je consacre à Saturninus, le Maître & le Chef de notre République, l'Empereur du vaste Univers, mon épée, mon char de triomphe & mes captifs; présens dignes du Souverain Maître de Rome: daignez recevoir, comme un tribut que je vous dois, les marques de mon honneur abaissées à vos pieds.

SATURNINUS.

Je te rends graces, noble Titus; toi, le créateur de mon existence. Rome se souviendra, combien je suis fier de ton alliance & de tes dons, & lorsqu'il m'arrivera d'oublier jamais le moindre de tes inappréciables services, Romains, oubliez aussi vos sermens de fidélité envers moi.

TITUS *à Tamora.*

Maintenant, Madame, vous êtes la prisonniere de l'Empereur; d'un homme, qui, en considération de votre rang & de votre mérite, vous traitera avec noblesse, ainsi que votre Suite.

SATURNINUS.

Une belle Reine, assurément! & du teint dont

je voudrois choisir mon épouse, si mon choix étoit encore à faire — Belle Reine, écartez ces sombres nuages, dont votre front est attristé : quoique la fortune de la guerre vous ait fait subir cette étrange révolution, vous ne venez point pour être méprisée dans Rome; partout vous serez traitée en Reine. Reposez-vous sur ma parole; & n'éteignez pas toute espérance dans l'abattement. Madame, celui qui cherche à vous consoler, peut vous faire plus que n'est la Reine des Goths — Lavinia, vous n'êtes pas choquée de ce que je viens de dire?

LAVINIA.

Moi, Seigneur? Non. Vos nobles intentions me garantissent, que ce compliment n'est qu'une politesse qui sied bien à un Prince (†).

SATURNINUS.

Je vous rends grace, aimable Lavinia — Ro-

(†) C'est pitié de séparer un couple qui paroissoit s'accorder aussi bien que Saturninus & Lavinia. Saturninus, qui venoit de promettre de l'épouser, souhaite déjà d'avoir un nouveau choix à faire; & Lavinia qui étoit engagée avec Bassianus (qu'elle épouse ensuite) ne fait aucune résistance, lorsque son pere la cède à Saturninus. Les railleries, qu'elle se permet ensuite, contre Tamora, sont d'un genre si détestable, que si elle n'eût été condamnée qu'à perdre la langue, l'Auteur, quel qu'il soit, auroit pu éviter le reproche d'avoir péché contre la justice poëtique. STEEVENS.

mains, sortons : nous rendons ici la liberté à nos prisonniers sans aucune rançon : vous, Seigneur, faites proclamer notre élection au son des tambours & des trompettes.

BASSIANUS *s'emparant de Lavinia.*

Seigneur Titus, permettez, cette jeune fille est à moi.

TITUS.

Quoi ? agissez-vous sérieusement, Seigneur ?

BASSIANUS.

Oui, noble Titus, & je suis résolu de me faire justice à moi-même, & de reprendre ce qui m'appartient.

(*L'Empereur fait sa cour à Tamora par signes.*)

MARCUS.

Chacun son droit est la loi de notre justice Romaine : ce Prince en use & ne reprend que son bien.

LUCIUS.

Et il en restera le possesseur, tant que Lucius vivra.

TITUS.

Traîtres, loin de moi. Où est la garde de l'Empereur ? Trahison, Seigneur ! Lavinia est ravie.

SATURNINUS.

Ravie ? par qui ?

BASSIANUS.

Par celui qui peut avec juſtice enlever au monde entier l'épouſe qui eſt fiancée avec lui.

(*Baſſianus ſort emmenant Lavinia.*)

MUTIUS.

Mes freres, aidez-nous à la conduire en ſûreté hors de cette enceinte; & moi avec mon épée, je me charge de garder cette porte.

TITUS *à Saturninus.*

Suivez-moi, Seigneur, & bientôt je la ramenerai dans vos bras.

MUTIUS *à Titus.*

Seigneur, vous ne paſſerez point cette porte.

TITUS.

Quoi : jeune traître, tu me fermeras mon chemin dans Rome? (*Il le poignarde.*)

MUTIUS *tombant.*

Au ſecours, Lucius, au ſecours !

LUCIUS.

Seigneur, vous êtes injuste, pour ne rien dire de plus: vous avez tué votre fils dans une querelle mal fondée.

TITUS.

Ni toi, ni lui, n'êtes plus mes enfans: mes enfans n'auroient jamais voulu me déshonorer. Traître, rends Lavinia à l'Empereur.

LUCIUS.

Morte, si vous le voulez: mais non pas pour être son épouse, après qu'elle est promise par un contrat légitime à la tendresse d'un autre époux.

SATURNINUS.

Non, Titus, non. L'Empereur n'a pas besoin d'elle; ni d'elle, ni de toi, ni d'aucun de ta race: il me faut du tems pour me fier à celui qui m'a joué une fois; jamais tu n'auras ma confiance, ni toi, ni tes fils perfides & insolens, tous ligués ensemble, pour me déshonorer. N'y avoit-il donc dans Rome que Saturninus, dont tu pûsses faire l'objet de ton insulte & de ton mépris? Cette conduite, Andronicus, quadre bien avec l'insolent propos, que tu tiens, que j'ai mandié l'Empire de tes mains.

TITUS.

O horreur ! quels font les reproches qui me font adreffés ?

SATURNINUS.

Pourfuis : va, cède cette créature volage à celui qui a levé pour elle fon épée menaçante : tu auras un vaillant gendre, un homme bien fait pour errer vagabond avec tes fils effrénés dans la République de Rome.

TITUS.

Ces paroles font autant de poignards enfoncés dans mon cœur.

SATURNINUS.

Et vous, aimable Tamora, Reine des Goths, qui furpaffez en beauté les plus belles Dames Romaines, comme Diane efface fes Nymphes, fi ce choix foudain que je fais de vous peut vous plaire, dans l'inftant même, Tamora, je vous choifis pour époufe, & je veux vous créer Impératrice de Rome — Parlez, Reine des Goths, applaudiffez-vous à mon choix ? Et je le jure ici par tous les Dieux de Rome, puifque le Pontife & l'eau facrée font fi près de nous, que ces flambeaux font allumés, & que tout eft préparé pour l'hymenée, je ne reverrai point les rues de Rome, ni ne monterai à mon palais, que

je n'emmène avec moi mon épouſe, unie à moi dans toutes les formes ſolemnelles.

TAMORA.

Et ici, à la vue du Ciel, je jure à Rome, que ſi Saturninus élève à cet honneur la Reine des Goths, elle ſera dévouée humblement à tous ſes déſirs; tendre mere, & nourrice ſoigneuſe de ſa jeuneſſe.

SATURNINUS.

Montez, belle Reine, les degrés du Panthéon. Seigneurs, accompagnez votre illuſtre Empereur, & ſon aimable épouſe, envoyée par le Ciel pour être unie à Saturninus, dont la ſageſſe répare l'injuſtice de ſa fortune: là, nous accomplirons les cérémonies de notre hymen.

(*Ils ſortent avec un cortége.*)

TITUS ANDRONICUS *ſeul.*

Il ne m'eſt pas ordonné de ſuivre la Cour de cette épouſe — Titus, quand donc t'es-tu jamais vu ainſi ſeul, ainſi déshonoré, & provoqué par mille affronts?



SCÈNE VII.

TITUS, MARCUS *son frere*, *& ses fils* LUCIUS, QUINTUS & MARCUS.

MARCUS.

Ah! vois, Titus, vois, vois ce que tu as fait; ton vertueux fils tué par son pere dans une injuste querelle!

TITUS.

Non, Tribun insensé, non: il n'est point mon fils — ni toi, ni ces hommes confédérés dans l'attentat qui a déshonoré toute notre famille; indigne frere, indignes enfans!

LUCIUS.

Mais donnez-lui du moins la sépulture convenable, donnons à Mutius une part dans le tombeau de ses freres.

TITUS.

Traîtres, écartez-vous: il ne reposera point dans cette tombe. Ce monument subsiste depuis cinq

fiècles ; & je l'ai réparé & orné à grands frais : ici ne repofent que les Guerriers, les enfans qui ont fervi Rome, eux feuls ont droit à ce tombeau glorieux : il ne renferme point de rebelle tué dans une querelle honteufe !

MARCUS.

Mon frere, c'eft en vous une barbare impiété : les exploits de mon neveu Mutius parlent en fa faveur : il doit être enféveli avec fes freres. (*Les enfans de Titus élèvent la voix.*) Et il le fera, où nous l'accompagnerons tous.

TITUS.

Et *il le fera*, dites-vous ? Quel eft l'infolent, qui a proféré ce mot ?

QUINTUS.

Celui qui le foutiendroit en tout autre lieu que celui-ci.

TITUS.

Quoi, voudrez-vous l'y enfévelir malgré moi ?

MARCUS.

Non, noble Titus : mais nous te prions de pardonner à Mutius, & de lui accorder la fépulture.

TITUS.

Marcus, c'eſt toi-même qui as ſouillé ma gloire d'opprobre; c'eſt toi, qui avec ces ingrats, as bleſſé mon honneur: je vous mets au rang de mes ennemis: ne m'importunez plus davantage, & retirez-vous.

LUCIUS.

Il eſt dans le délire — Retirons-nous.

QUINTUS.

Moi, non, qu'après que les oſſemens de Mutius ſeront enſévelis.

(*Le frere & les enfans ſe jettent aux genoux d'Andronicus.*)

MARCUS.

Mon frere, la nature parle dans ce titre.

QUINTUS.

Mon pere, la nature parle dans ce doux nom.

TITUS.

Ne me parlez plus, ſi vous aimez votre bonheur.

MARCUS.

Illuſtre Titus, toi, qui es plus que la moitié de mon ame.

LUCIUS.

Tendre pere, l'ame de nous tous....

MARCUS.

Permets que ton frere Marcus enterre ici dans l'aſyle de la vertu ſon noble neveu, qui eſt mort dans la cauſe de l'honneur & de Lavinie: tu es Romain, ne ſois donc pas barbare. Les Grecs, mieux conſeillés, conſentirent à enſévelir Ajax (†) qui s'étoit tué lui-même, & le ſage fils de Laërte plaida avec une éloquence touchante pour ſes funérailles: ne refuſe donc pas l'entrée de ce tombeau au jeune Mutius qui faiſoit ta joie.

TITUS.

Lève-toi, Marcus, lève-toi.—Le plus déſaſtreux jour que j'aye vu jamais, c'eſt celui-ci; me voir déshonoré par mes enfans dans le ſein de Rome même! Allons, enſéveliſſez-le..... & moi après.

(*Ses freres dépoſent Mutius dans le tombeau.*)

(†) Ce paſſage ſeul ſuffiroit pour me convaincre que cette Pièce eſt d'un Auteur qui avoit lu les Tragédies Grecques dans leur langue originale. Il y a ici une alluſion viſible à l'*Ajax* de Sophocle, dont il n'exiſtoit encore aucune traduction du tems de Shakeſpéare. STEEVENS.

LUCIUS.

Cher Mutius, repose ici avec tes freres, jusqu'à ce que nous venions orner ta tombe de glorieux trophées. (*Ils se prosternent tous.*) Que personne ne verse de larmes pour le noble Mutius: il vit dans la gloire, celui qui meurt pour la cause de la vertu (†).

MARCUS.

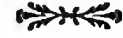
Mon frere — Pour faire diversion à ce mortel chagrin, dis-moi comment il arrive, que la rusée Reine des Goths se trouve soudain la Souveraine de Rome?

TITUS.

Je l'ignore, Marcus: mais je sai, que rien n'est plus vrai. Si c'étoit un projet, ou l'ouvrage du moment, je ne puis le dire. Mais n'a-t-elle donc pas une immense obligation à l'homme qui l'a amenée d'un pays si lointain, pour monter ici à cette fortune suprême? Oui, & sans doute elle le récompensera généreusement.

(†) Ce passage paroît traduit de ce distique d'Ennius.

Nemo me lacrumeis decoret: nec funera fletu,
Faxsit quur? volito vivû per ora virûm.



SCÈNE VIII.

Les Précédens. Une fanfare. L'EMPEREUR, TAMORA, CHIRON & DÉMÉTRIUS, *avec le More* AARON, *entrent par une porte du Capitole:* BASSIANUS & LAVINIE, *avec un parti, paroissent à l'autre porte.*

SATURNINUS.

Ainsi, Bassianus, vous vous êtes emparé de votre proye; que le Ciel vous rende heureux dans la possession de votre brave épouse!

BASSIANUS.

Et vous, dans la jouissance de la vôtre, Seigneur: je n'en dis pas davantage, ni ne vous en souhaite pas moins; & je vous fais mes adieux.

SATURNINUS.

Traître, si Rome a des loix, ou nous du pouvoir, toi & ta faction, vous vous repentirez de ce rapt.

BASSIANUS.

BASSIANUS.

Vous appellez *rapt*, Seigneur, prendre mon bien, mon amante fidèle, dont la foi m'a été ſolemnellement engagée, & qui eſt maintenant mon épouſe? Mais que les Loix de Rome en décident; en attendant, je ſuis poſſeſſeur de mon bien.

SATURNINUS.

Fort bien, fort bien; vous êtes vif & précis avec nous: mais ſi nous vivons, je ſerai auſſi tranchant avec vous.

BASSIANUS.

Seigneur, je dois répondre de ce que j'ai fait, du mieux que je pourrai, & j'en répondrai ſur ma tête. Je n'ai plus qu'une obſervation à faire à votre Majeſté — Par tous les devoirs que je dois à Rome, ce noble Romain, Titus que voilà ici, eſt outragé dans l'opinion d'autrui, & dans ſon honneur; lui, qui, pour vous rendre Lavinia, a tué de ſa propre main ſon plus jeune fils, par zèle pour vous, & enflammé de colère de ſe voir traverſé dans le don qu'il vous avoit fait ſincèrement de ſa fille. Rendez-lui donc vos bonnes graces, Saturninus, à lui, qui dans toutes ſes actions s'eſt montré le pere & l'ami de Rome & de vous.

TITUS.

Prince, laiſſe-moi le ſoin de juſtifier mes actions. C'eſt toi, & ceux qui te ſuivent, qui m'ont déshonoré. Que Rome & le Ciel juſte ſoyent mes juges, & dépoſent, combien j'ai chéri & honoré Saturninus.

TAMORA *à l'Empereur.*

Mon digne Souverain, ſi jamais Tamora eut quelques graces aux yeux de votre Majeſté, daignez m'entendre parler, d'une voix impartiale pour tous; & à ma priere, cher époux, pardonnez le paſſé.

SATURNINUS.

Quoi, Madame, me voir déshonoré publiquement, & le ſouffrir lâchement, ſans en tirer vengeance!

TAMORA.

Non pas, Seigneur: que les Dieux de Rome me préſervent de vous conſeiller jamais de vous déshonorer! Mais, ſur mon honneur, j'oſe proteſter de l'innocence du brave Titus dans ce qui s'eſt paſſé; & ſa fureur, qu'il n'a pas diſſimulée, atteſte ſon chagrin. Daignez donc, à ma priere, jetter ſur lui un regard favorable: ne perdez pas, ſur un ſoupçon injuſte, un ſi brave ami, & n'affligez pas

de vos regards irrités son cœur généreux. (*A part à l'Empereur.*) Seigneur, laissez-vous guider par moi, laissez-vous gagner : dissimulez tous vos ressentimens : vous n'êtes que depuis un moment placé sur le Trône : craignez que le Peuple & les Patriciens aussi, après un examen approfondi, ne prennent le parti de Titus, & ne vous renversent du Trône, offensés de votre ingratitude, crime que Rome met au rang des plus odieux forfaits. Cédez à leurs prieres, & laissez-moi le soin de l'avenir : je trouverai un jour pour les massacrer tous, pour effacer de la Terre leur faction, & leur famille ennemie, & ce pere barbare, & ses traîtres enfans, à qui j'ai demandé en vain la vie de mon fils ; je leur ferai connoître ce qu'il en coûte pour laisser une Reine s'humilier à genoux dans les rues, & demander grace en vain. (*Haut*) Allons, allons, mon cher Empereur — Approchez, Andronicus — Saturninus, rendez votre estime à ce vertueux vieillard, & consolez son cœur, accablé sous les menaces de votre front courroucé.

SATURNINUS.

Levez-vous, Titus, levez-vous, mon Impératrice a fléchi mon cœur.

TITUS.

Je rends graces à votre Majesté, & à l'Impératrice.

Ces consolantes paroles, vos regards adoucis, versent en moi une nouvelle vie.

TAMORA.

Titus, je suis incorporée à l'Empire de Rome; je suis maintenant devenue Romaine par une heureuse adoption, & mon devoir m'oblige de veiller au bien de l'Empereur. Toutes querelles expirent en ce jour, Andronicus. — Et que j'aye l'honneur, mon cher Empereur, de vous avoir réconcilié avec vos amis. — Quant à vous, Prince Bassianus, j'ai donné ma parole à l'Empereur, que vous serez plus doux & plus traitable — Et dissipez toute crainte, Seigneur — Et vous aussi, Lavinie: guidés par mon conseil, vous allez tous, humblement à genoux, demander pardon à sa Majesté.

LUCIUS.

Nous l'implorons; & nous prenons le Ciel & sa Majesté à témoin, que nous avons mis dans notre conduite, toute la modération, qui nous a été possible, en défendant l'honneur de notre sœur & le nôtre.

MARCUS.

J'atteste la même chose sur mon honneur.

SATURNINUS.

Retirez-vous, & ne me parlez plus; ne m'importunez pas plus longtems.

TAMORA.

Non, non, généreux Empereur. Il faut que nous ſoyons tous amis. Le Tribun & ſes neveux vous demandent grace: je ne ſerai pas refuſée de vous: cher époux, ramenez vos regards ſur eux.

SATURNINUS.

Marcus, à ta conſidération, & à celle de ton frere Titus, je pardonne à ces jeunes gens leurs attentats odieux — Levez-vous tous. Lavinia, vous m'avez abandonné, comme un homme de néant. J'ai retrouvé une amie; & j'ai juré par le Styx que je ne quitterois pas le Prêtre ſans être marié — Venez: ſi la Cour de l'Empereur peut fêter deux nôces à la fois, vous ſerez ma convive, Lavinie, vous & vos amis — Ce jour ſera tout à l'Amour, Tamora.

TITUS.

Demain, ſi ceſt le bon plaiſir de votre Majeſté, que nous chaſſions la panthère & le cerf enſemble, avec les cors & les meutes, nous irons donner à votre Majeſté le ſalut du matin.

SATURNINUS.

Volontiers, Titus; & je vous fais bon gré de la proposition.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IX (†).

La Scène est devant le Palais de l'Empereur.

AARON *seul.*

MAINTENANT Tamora monte au sommet de l'Olympe, loin de la portée des traits de la Fortune : assise au haut des airs, elle ne craint ni les feux de l'éclair, ni les éclats de la foudre; elle est au-dessus des atteintes menaçantes de la pâle Envie. Telle que le Soleil, lorsqu'il salue l'Aurore, & que dorant l'Océan de ses rayons, il parcourt le Zodiaque dans son char radieux, & voit ramper au-dessous de lui la cîme des monts les plus élevés ; telle est aujourd'hui Tamora. — Toutes les grandeurs de la terre rendent hommage à son génie & à sa fortune, & la vertu s'humilie & tremble à l'aspect

(†) Cette Scène doit continuer le premier Acte. JOHNSON.

de ſon front impérieux. Allons, Aaron, arme ton cœur, & diſpoſe tes penſées pour t'élever avec ta Royale Maîtreſſe, & parvenir à la hauteur où elle règne : longtems tu l'as traînée en triomphe ſur tes pas, captive dans les liens de l'amour; plus fortement attachée aux yeux ſéduiſans d'Aaron, que ne l'étoit Prométhée aux rochers du Caucaſe. Loin de moi ces vêtemens d'eſclave, loin de moi les humbles & vaines penſées. Je veux briller & reluire d'or & de perles, pour ſervir ma nouvelle Impératrice; qu'ai-je dit ? *ſervir ?* pour m'enivrer de plaiſir avec cette Reine, cette Déeſſe, cette Sémiramis; Sirène enchantereſſe, elle charmera le Saturninus de Rome, & verra ſon naufrage & celui de ſes Etats. — Qu'entens-je, quel eſt ce bruit ?

SCÈNE X.

AARON, CHIRON & DÉMÉTRIUS *en querelle.*

DÉMÉTRIUS.

CHIRON, tu es trop jeune, ton eſprit eſt trop novice, trop foible, & trop brut encore, pour venir

usurper ma place dans le cœur à qui je sais plaire, & qui pourroit bien, autant que je peux le pénétrer, se prendre d'affection pour moi.

CHIRON.

Démétrius, tu es trop présomptueux en tout, & surtout en prétendant m'accabler par tes forfanteries : ce n'est pas la différence d'une ou deux années, qui peut me rendre moins agréable, ou te rendre plus fortuné : j'ai tout ce qu'il faut, aussi bien que toi, pour servir ma maîtresse & mériter ses faveurs : & mon épée te le prouvera, & défendra mes droits à l'amour de Lavinia.

AARON.

Des massues, des massues, pour les séparer — Ces amoureux ne pourront pas se tenir en paix.

DÉMÉTRIUS.

Foible enfant, parce que ma mere a imprudemment armé ton côté d'une épée de danse, as-tu la téméraire insolence de menacer tes amis ? Va clouer ta lame dans ton fourreau, jusqu'à ce que tu ayes appris à mieux la manier.

CHIRON.

En attendant, avec le peu de science que je

puis avoir, tu vas connoître jusqu'où va mon courage. (*Ils tirent l'épée.*)

DÉMÉTRIUS.

Oui! es-tu devenu si brave?

AARON *paroît & se jette entr'eux deux.*

Hé bien, hé bien, Seigneurs? Quoi, osez-vous tirer vos armes si près du Palais de l'Empereur, & engager ensemble cette querelle indiscrète? Je connois à merveille la source de cette animosité; je ne voudrois pas pour un trésor, que la cause en fût connue de ceux qu'elle intéresse le plus; & pour tous les trésors ensemble, que votre illustre mere fût ainsi déshonorée dans la Cour de Rome. Au nom de la honte, renfermez vos épées.

CHIRON.

Non pas, moi; que je ne l'aye enfoncée dans son sein, & que je lui aye fait rentrer jusqu'au cœur les insultans reproches, dont il s'est permis de me déshonorer ici.

DÉMÉTRIUS.

Je suis tout prêt & déterminé.... Lâche, hardi en propos insultans, qui tonnes avec la langue, & n'oses rien avec ton arme!

AARON.

Séparez-vous, vous dis-je. — Par les Dieux qu'adorent les Goths belliqueux, ce petit querelleur nous perdra tous. — Comment, Prince? — Ne ſavez-vous pas combien il eſt dangereux d'empiéter ſur les droits d'un Prince? Quoi, Lavinia eſt-elle donc devenue ſi abandonnée, ou Baſſianus ſi dégénéré, que vous puiſſiez élever pareilles querelles pour l'amour de cette Dame, ſans contradiction, ſans juſtice & ſans vengeance? Jeunes gens, prenez garde — Si l'Impératrice ſavoit la cauſe de cette diſcorde, le bruit n'en plairoit pas à ſon oreille.

CHIRON.

Je ne m'embarraſſe guères qu'elle le ſache, elle & l'univers entier: j'aime Lavinia plus que l'univers.

DÉMÉTRIUS.

Jeune imberbe, apprens à faire un choix plus rabaiſſé à ta portée: Lavinia eſt l'eſpérance de ton frere aîné.

AARON.

Quoi? avez-vous perdu la raiſon? — Ne ſavez-vous pas, combien ces Romains ſont furieux & impatiens, & qu'ils ne peuvent ſouffrir de rivaux dans leurs amours? Je vous le dis, Princes; vous tramez vous-même votre mort par ce complot.

CHIRON.

Aaron, je donnerois mille morts (†), pour jouir de celle que j'aime.

AARON.

Pour jouir d'elle! hé comment?...

DÉMÉTRIUS.

Et quel est donc ce grand sujet d'étonnement? C'est une femme, elle peut être recherchée: c'est une femme, elle peut être conquise: c'est Lavinia; elle doit être aimée. Allez, allez: il passe plus d'eau par le moulin, que n'en voit le Meûnier; & nous savons de reste qu'il est aisé d'enlever une tranche au chanteau, sans qu'il y paroisse. Quoique Bassianus soit le frere de l'Empereur, des personnages qui valoient mieux que lui, ont porté l'aigrette de Vulcain.

AARON *à part.*

Oui, des personnages aussi grands que Saturninus pourroient bien la porter aussi.

(†) Les donneroit-il à d'autres? Les subiroit-il lui-même? C'est ce qui est incertain d'après l'équivoque de la phrase: mais les deux sens sont bons. STEEVENS.

DÉMÉTRIUS.

Pourquoi donc désespéreroit-il du succès, celui qui sait faire sa cour avec de douces paroles, de tendres regards, & de riches cadeaux? Quoi, n'avez-vous pas souvent frappé la biche, & ne l'avez-vous pas enlevée sous les yeux même de son gardien?

AARON.

Allons, il paroît, que quelque jouissance à la dérobée vous feroit grand plaisir.

CHIRON.

Oui, certes.

DÉMÉTRIUS.

Aaron, tu as visé le but.

AARON.

Je voudrois que vous l'eussiez touché aussi. Nous ne serions plus étourdis de vos querelles. Eh bien, écoutez, écoutez-moi — Et êtes-vous donc assez fous, pour vous quereller pour pareil sujet? Un moyen qui vous feroit réussir tous deux, vous offenseroit-il?

CHIRON.

Non pas moi, d'honneur.

DÉMÉTRIUS.

Ni moi, pourvu que j'aye ma part au butin.

AARON.

Allons, rougiſſez de votre querelle, & ſoyez amis; uniſſez-vous pour l'objet même qui vous met en diſcorde. C'eſt la diſſimulation & la ruſe qui doivent vous obtenir ce que vous déſirez tant. Et il faut vous bien mettre en tête cette maxime : c'eſt d'accomplir par la force, & de la manière qu'on le peut, ce qu'on ne peut exécuter comme on le voudroit. Apprenez ceci de moi; Lucrèce ne fut pas plus chaſte, que ne l'eſt cette Lavinie, l'amour de Baſſianus. Il faut vous ouvrir une carrière plus rapide que ces lentes langueurs qui n'avancent à rien; je vais vous montrer le chemin qu'il faut ſuivre. Princes, on prépare une Chaſſe royale: les beautés Romaines vont y accourir en foule; les promenades des forêts ſont larges & ſpacieuſes; & il y a des réduits ſolitaires & infréquentés, que la nature ſemble avoir ménagés pour la fraude & le rapt: écartez dans ces retraites votre jolie biche, & frappez-la au ſein; ſi les paroles ſont inutiles, uſez de violence. Eſpérez le ſuccès par ce moyen: ou renoncez à tout eſpoir. Allons, allons, nous inſtruirons notre Impératrice, & ſon génie conſacré au crime & à la vengeance, de tous les projets que

nous méditons : & elle saura par ses conseils applanir les obstacles, & assouplir les ressorts (†) de notre entreprise : elle ne souffrira pas que vous querelliez ensemble ; & elle vous conduira tous deux au comble de vos vœux. La Cour de l'Empereur ressemble au Temple de la Renommée ; son palais est rempli d'yeux, d'oreilles & de langues ; les bois au contraire sont impitoyables, effrayans, sourds & insensibles. C'est-là, braves jeunes gens, qu'il faut parler, qu'il faut frapper & saisir votre avantage : assouvissez votre passion, cachés dans les ombres à l'œil des cieux, & rassasiez-vous à loisir des trésors de Lavinie.

CHIRON.

Ton conseil, ami, ne sent pas la lâcheté.

DÉMÉTRIUS.

Crime ou vertu, peu m'importe : jusqu'à ce que je trouve le ruisseau qui peut appaiser l'ardeur de mon sang, & le charme qui peut calmer ses transports, je me lance au travers du Sryx & des Enfers (§).

(†) La comparaison est tirée de la lime qui en polissant les ressorts d'une machine, en facilite le mouvement. STEEVENS.

(§) *Per Styga, per manes vehor.*

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est dans la Forêt.

TITUS ANDRONICUS *& ses trois fils, & son frere* MARCUS: *une meute de chiens, & des cors les suivent.*

TITUS.

La Chasse est en train: le matin est brillant & gai; les plaines sont parfumées; les bois sont verds & frais: découplons ici la meute, & faisons-lui faire un chorus d'abois, qui réveille l'Empereur & son aimable épouse, & qui appelle le Prince son frere: joignons-y un éclat de cors si perçant, que toute la cour en retentisse. Mes enfans, chargez-vous, avec nous, du soin d'accompagner & de protéger avec vigilance la personne de l'Empereur. J'ai été troublé cette nuit dans mon sommeil par des

visions allarmantes : mais le jour naissant a rafraîchi & consolé mon cœur.

(*On entend un cri de la meute, & un concert de cors.*)

SCÈNE II.

Les mêmes. SATURNINUS, TAMORA, BASSIANUS, LAVINIA, CHIRON, DÉMÉTRIUS; *Suite.*

TITUS.

MILLE heureux jours à votre Majesté! — Et à vous aussi, Madame! J'avois promis à vos Majestés un bruit de cors éclatant.

SATURNINUS.

Et vous l'avez donné des plus vigoureux & des plus sonores; peut-être un peu trop matin pour de nouvelles mariées.

BASSIANUS.

Qu'en dites-vous, Lavinia?

LAVINIA.

LAVINIA.

Moi, je ne m'en plains pas : il y avoit deux heures & plus que j'étois pleinement éveillée.

SATURNINUS.

Allons : qu'on nous amène nos chariots & nos chevaux, & partons pour notre chaſſe — (*A Tamora.*) Madame, vous allez voir notre chaſſe Romaine.

MARCUS.

Seigneur, j'ai une meute, qui vous relancera la plus fière Panthére, & qui montera juſqu'à la cîme du promontoire le plus élevé.

TITUS.

Et moi, j'ai un cheval, qui ſuivra la chaſſe dans tous ſes détours, & qui raſera la plaine avec la vîteſſe des hirondelles.

DÉMÉTRIUS *à ſon frere.*

Chiron, nous ne chaſſons pas, nous, avec des chevaux ni des chiens; mais nous eſpérons terraſſer une jolie biche. (*Tous partent.*)

SCÈNE III.

On voit une partie de la Forêt déserte & sauvage.

AARON *seul cachant un trésor au pied d'un arbre.*

Un homme qui auroit du sens, croiroit que je n'en aurois pas, d'ensévelir tant d'or sous un arbre, pour jamais ne le posséder ni en jouir. Que celui, qui concevra de moi une opinion si abjecte, sache, que cet or doit forger un stratagême, qui adroitement ménagé, produira un excellent tour de scélératesse Ainsi, repose ici, cher or, pour ôter le repos à ceux qui trouveront ce trésor, tiré (†) de la cassette de l'Impératrice.

(†) Sens de Johnson.



SCÈNE IV.

Le même. TAMORA.

TAMORA.

Mon aimable Aaron, pourquoi parois-tu triste, lorsque tous les objets sont rians autour de toi? Sur chaque buisson les oiseaux chantent des airs mélodieux : le serpent roulé dort aux rayons du soleil : un zéphir rafraîchissant agite doucement les verds feuillages, dont les ombres mobiles se dessinent sur la terre. Asseyons-nous, Aaron, sous leur doux ombrage ; & tandis que l'écho babillard se fait un jeu d'égarer les chiens, en répondant de sa voix grêle aux sons éclatans des cors, comme si l'on entendoit à la fois les clameurs d'une double chasse, reposons-nous, & écoutons à loisir le bruit de leurs abois; & après une lutte amoureuse telle qu'on dit qu'en jouirent jadis Didon & son Prince errant, lorsque surpris par un heureux orage, ils se réfugièrent dans l'ombre d'une grotte discrette, nous pouvons, tous deux enlassés dans les bras l'un de l'autre, après nos doux ébats, goûter un sommeil doré, tandis que la voix des chiens, les cors, &

le ramage des oiseaux feront pour nous, ce qu'eſt le chant monotone de la nourrice, pour endormir ſon tendre nourriſſon.

AARON.

Madame, ſi Vénus gouverne vos déſirs, Saturne (†) domine ſur les miens — Que vous annoncent mon œil farouche & fixe, mon morne ſilence, & ma ſombre mélancolie; la laine de ma chevelure, pendante en déſordre & ſans boucles, comme un ſerpent, qui ſe déroule pour accomplir un projet funeſte? Non, Madame, non, vous ne voyez là aucuns ſymptômes amoureux. La vengeance eſt dans mon cœur, la mort eſt dans mes mains; mon cerveau ne roule que projets de ſang & de carnage. Ecoutez, Tamora; vous, la ſouveraine de mon ame, qui n'eſpère d'autre Ciel, que le bonheur de vous poſſéder; voici le jour fatal pour Baſſianus: il faut que ſa Philomèle perde ſa langue aujourd'hui; que vos enfans pillent les tréſors de ſa chaſteté, & lavent leurs mains dans le ſang de ſon époux. Voyez-vous cette lettre? prenez-la, je vous prie, & donnez au Roi ce rouleau chargé d'un complot ſiniſtre — Ne me faites point de queſtions en ce moment: nous ſommes eſpionnés: je vois venir à nous une portion

(†) Saturne, dans l'Aſtrologie, eſt une planète froide & un peu sèche. COLLINS.

de notre heureuſe proye; ils ne ſongent guères à la deſtruction de leur vie.

TAMORA.

Ah, mon cher More, plus chèr pour moi que la vie même !

AARON.

Pas un mot de plus, belle Impératrice; Baſſianus vient : ſuſcitez une querelle avec lui, & j'amenerai vos enfans pour ſoutenir votre parti, quelle que ſoit votre diſpute.

(*Aaron ſort.*)

SCÈNE V.

TAMORA, BASSIANUS, LAVINIA.

BASSIANUS.

Qui rencontrons-nous ici ? Eſt-ce la ſouveraine Impératrice de Rome, ſéparée de ſon brillant cortége ? Eſt-ce Diane, vêtue comme elle, qui auroit quitté ſes bois ſacrés, pour venir jouir dans cette forêt du ſpectacle de la chaſſe ?

TAMORA.

Eſpion inſolent de nos ſecrettes promenades, ſi j'avois le pouvoir, qu'on attribue à Diane, ton front ſeroit à l'inſtant ſurmonté du bois honteux, qui ſortit à ſa voix du front d'Actéon; & les chiens donneroient la chaſſe à tes membres métamorphoſés; je te punirois de ton importune & indiſcrète audace.

LAVINIA.

Avec votre permiſſion, aimable Impératrice, on vous croit libérale de ces ſortes de dons; & l'on pourroit ſoupçonner, que votre More & vous, vous êtes écartés pour en faire de nouveaux eſſais. Que Jupiter préſerve aujourd'hui votre époux des pourſuites de la meute! Il ſeroit malheureux, qu'ils le priſſent pour un cerf.

BASSIANUS.

Croyez-moi, Reine: votre noir Cimmérien (†) donne à votre honneur la teinte de ſa couleur odieuſe; il le rend comme elle, ſouillé, déteſté & abominable. Pourquoi êtes-vous ici ſéparée de toute votre

(†) Le More eſt appellé Cimmérien, à cauſe de l'affinité qu'il y a entre le noir & les ténèbres. Le pays de cette Nation Scythe étoit toujours couvert d'un Ciel nébuleux; & environné d'épaiſſes forêts: delà, *Cimmeriæ tenebræ*. GRAY.

ſuite ; démontée de votre beau courſier, blanc comme la neige, & errante dans ce déſert pour des deſſeins clandeſtins, accompagnée d'un barbare More, ſi vous n'y avez pas été conduite par d'impurs déſirs ?

LAVINIA.

Et vous voyant troublée dans vos paſſe-tems, il eſt bien juſte que vous taxiez mon noble époux d'inſolence. — (*A Baſſianus.*) Je vous en prie, quittons ces lieux, & laiſſons-la jouir à ſon gré de ſon amant noir comme le corbeau : cette vallée ſert à merveille ſes déſirs.

BASSIANUS.

Le Roi, mon frere, ſera informé de ce rendez-vous.

LAVINIA.

Oui, car ces écarts ont déjà gravé ſur ſon front des traits déshonorans : ce bon Roi ! être ſi indignément trompé !

TAMORA.

D'où me vient la patience d'endurer tant d'outrages ?



SCÈNE VI.

Les mêmes. CHIRON, DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS.

Quoi donc, chère Souveraine, notre aimable mere, pourquoi votre Majesté est-elle si pâle & si triste?

TAMORA.

Et n'en ai-je pas bien sujet, d'être pâle & tremblante? Ces deux ennemis m'ont attirée dans ce lieu, que vous voyez être une vallée horrible & déserte: les arbres, au milieu de l'été, sont encore dépouillés & nuds, chargés de mousse, & d'herbes vénimeuses: jamais le soleil n'en perce l'horreur: rien de vivant, que le nocturne hibou, & le sinistre corbeau; & en me montrant cet abîme horrible, ils m'ont dit qu'ici, à l'heure de la nuit profonde, mille spectres ennemis, mille serpens sifflans, mille crapauds gonflés de poisons, & autant d'affreux hérissons, feroient un vacarme épouvantable de cris confus qui jetteroient dans un soudain délire, ou

frapperoient d'une mort foudaine (†), tout mortel qui les entendroit : & auffitôt après qu'ils m'ont épouvantée de cet infernal récit, ils m'ont menacée de m'attacher au tronc d'un if odieux, & de m'y abandonner à la plus cruelle mort ; & enfuite, ils m'ont appellée infâme, adultère, Gothe lafcive, & m'ont accablée de tous les noms les plus infultans que jamais oreille humaine ait entendus. Et fi un heureux & furprenant hafard ne vous eût pas conduits dans ce lieu fauvage, ils alloient exécuter fur moi cette abominable vengeance. Vengez-moi, fi vous aimez votre mere ; ou votre mere vous refufe à jamais le nom de fes enfans.

DÉMÉTRIUS *poignardant Baffianus.*

Voilà la preuve, que je fuis votre fils.

CHIRON *lui portant auffi un coup de poignard.*

Et ce coup, enfoncé jufqu'au cœur, pour prouver ma force.

LAVINIA.

O lafcive Sémiramis, ou plutôt barbare Tamora ; car il n'eft point d'autre nom que le tien qui convienne à ton affreux caractère.

(†) Fauffe opinion fur le cri gémiffant de la Mandragore. JOHNSON.

TAMORA *à ses fils.*

Donnez-moi votre poignard : vous verrez, mes enfans, que la main de votre mere saura venger l'outrage fait à votre mere.

DÉMÉTRIUS.

Arrêtez, Madame : nous lui devons d'autres vengeances : d'abord battons le bled, & après brûlons la paille : cette mignonne fonde son orgueil sur sa chasteté, sur son vœu nuptial, sur sa fidélité ; & fière de ces belles & spécieuses apparences, elle brave votre Majesté. Eh ! faudra-t-il donc qu'elle emporte ces trésors de son orgueil dans le tombeau ?

CHIRON.

Si elle les y emporte, je consens qu'on me fasse Eunuque : traînons son époux hors de ce lieu, dans quelque fosse cachée, & que son cadavre serve d'oreiller à nos voluptés.

TAMORA.

Mais après que vous aurez cueilli le miel qui vous tente, songez à ne pas laisser cette guêpe survivre, pour nous piquer de son aiguillon.

CHIRON.

Je vous promets, Madame, de la mettre hors

d'état de nuire. — Allons, ma belle, la violence va nous faire jouir de cet honneur si scrupuleusement conservé.

LAVINIA.

O Tamora! tu portes la figure d'une femme....

TAMORA.

Je ne veux pas l'entendre parler davantage : entraînez-la loin de moi.

LAVINIA.

Chers Seigneurs, priez-là d'entendre seulement un mot de moi.

DÉMÉTRIUS.

Ecoutez-la, belle Reine: faites-vous un triomphe, de voir couler ses larmes : mais que votre cœur les reçoive avec l'insensibilité, dont la roche reçoit les gouttes de pluye.

LAVINIA *à Démétrius.*

Depuis quand les jeunes tigres ont-ils enseigné la cruauté à leur mere? Oh! n'instruis pas sa rage: c'est-elle qui t'a inspiré la tienne. Le lait que tu as sucé de son sein, s'est changé en marbre: tu as puisé de ses mammelles mêmes ta tyrannie — (*A Chiron.*) Et cependant toutes les meres n'enfantent

pas des fils qui leur reſſemblent. Prie-la plutôt de montrer la pitié d'une femme.

CHIRON.

Quoi ! voudrois-tu donc que je fiſſe croire par ma conduite, que je ſuis un fils illégitime?

LAVINIA.

Il eſt vrai que le noir corbeau n'engendre pas la joyeuſe alouette. Cependant j'ai oui dire (oh je crois en voir aujourd'hui la vérité) que le lion, touché de pitié, ſouffroit qu'on lui coupât les ongles de ſes ſerres (†) : on dit, que les corbeaux nourriſſent les enfans d'autres oiſeaux délaiſſés orphelins, tandis que leurs propres enfans languiſſent affamés dans leur nid. Sois pour moi, en dépit de ton cœur dur, non pas un être tendre, mais un être pitoyable.

TAMORA.

Je n'entens pas ce qu'elle veut dire : entraînez-la.

LAVINIA.

Ah, permets que j'inſtruiſe ton cœur à la pitié :

(†) Alluſion à la cent-douzième Fable d'Eſope. Un Payſan conſeille à un lion amoureux de ſa fille de ſe faire arracher les dents & couper les ongles. Quand le lion eût fait cette ſottiſe, le payſan à coups de bâton, briſa le contrat de mariage. GRAY.

au nom de mon pere qui t'a donné la vie, dans un tems où il étoit le maître de te l'ôter, ne t'endurcis point contre ma plainte; ouvre ton oreille à ma prière.

TAMORA.

Quand tu ne m'aurois pas fait un outrage personnel, le nom de ton pere me rendroit impitoyable pour toi — Souvenez-vous, mes enfans, que mes larmes ont coulé en vain pour sauver votre frere du barbare sacrifice : le cruel Andronicus n'a pas voulu s'attendrir : emmenez-la donc; traitez-la à votre gré: plus vous l'outragerez, & plus vous serez aimés de votre mere.

LAVINIA.

Tamora, mérite le nom d'une Reine bienfaisante; en me tuant ici de ta propre main : car ce n'est pas la vie que je te demande depuis que je te supplie : infortunée que je suis, j'ai perdu la vie du moment que Bassianus a expiré !

TAMORA.

Que demandes-tu donc? Femme insensée, laisse-moi.

LAVINIA.

C'est une mort présente que j'implore; & une grace encore, que la pudeur empêche ma langue de nommer. Ah! sauve-moi des fureurs de leur

paſſion, plus fatale pour moi que le coup de la mort, & enſévelis-moi dans quelque âbîme odieux, où jamais l'œil de l'homme ne puiſſe conſidérer mon corps : accorde-moi cette grace, & ſois un aſſaſſin charitable.

TAMORA.

Je volerois par-là à mes enfans leur ſalaire ; non ; qu'ils aſſouviſſent leurs déſirs.

DÉMÉTRIUS *l'entraînant.*

Allons, viens : tu n'as que trop reſté ici.

LAVINIA.

Quoi ! point de grace de toi, point de pitié de ton ſexe ! Ah ! brutale créature ; l'opprobre & l'ennemie de tout notre ſexe ! que la deſtruction tombe....

CHIRON.

Ah ! je vais te fermer la bouche, (*Il la ſaiſit & l'entraîne.*) (*A ſon frere.*) Toi, traîne ſon mari ; voici la foſſe où Aaron nous a dit de le cacher.

(*Ils ſortent en traînant leur victime.*)

TAMORA.

Adieu, mes enfans : ſongez à la bien mettre en ſûreté. Que jamais mon cœur ne goûte un ſen-

timent de joie, jusqu'à ce que la race entière des Andronicus soit détruite. Maintenant je vais chercher mon aimable More, & laisser mes enfans irrités déshonorer cette malheureuse.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

AARON, QUINTUS, MARCUS.

AARON.

VENEZ, Princes: posez en avant le pied le plus ferme; je vais tout-à-l'heure vous conduire à la fosse dégoûtante, où j'ai découvert la Panthère profondément endormie.

QUINTUS.

Ma vûe est extrêmement obscurcie, quel qu'en soit le présage.

MARCUS.

Et la mienne aussi, je vous le proteste; s'il n'y

avoit pas de la honte, je laisserois volontiers notre chasse dormir une pause.

(*Marcus tombe dans la fosse.*)

QUINTUS.

Quoi, es-tu tombé? Quel dangereux précipice, dont la bouche est couverte d'un amas de ronces épineuses, dont les feuilles sont teintes d'un sang tout nouvellement répandu, & aussi frais que la rosée du matin distillée sur les fleurs! Cet endroit me semble fatal — Parle-moi, mon frere, t'es-tu blessé dans ta chûte?

MARCUS.

O mon frere, je le suis de l'aspect du plus triste objet, dont la vûe ait fait gémir un cœur.

AARON *à part.*

Maintenant, je vais chercher le Roi, & l'amener ici, afin qu'il les y trouve; par-là il aura un indice probable que ce sont eux qui ont assassiné son frere. (*Aaron sort.*)

MARCUS *du fond de la fosse.*

Pourquoi ne me consoles-tu pas, ne m'aides-tu pas à me retirer de cette exécrable fosse toute souillée de sang?

QUINTUS

QUINTUS.

Je me ſens tranſi d'une terreur extraordinaire: une ſueur glacée parcourt tous mes nerfs tremblans: mon cœur ſoupçonne plus d'horreur, que n'en voyent mes yeux.

MARCUS.

Pour te prouver que ton cœur devine juſte; Aaron & toi, plongez votre œil au fond de cette caverne, & voyez un affreux ſpectacle de mort & de ſang.

QUINTUS.

Aaron eſt parti: & mon cœur pénétré de pitié, ne peut permettre à mes yeux de regarder l'objet, dont le ſoupçon ſeul le fait friſſonner; fais-m'en la deſcription: jamais, juſqu'à ce moment, je n'avois eu la pareille foibleſſe de m'épouvanter ainſi de je ne ſais quelle crainte.

MARCUS.

Le Prince Baſſianus eſt giſſant en un monceau, comme un agneau égorgé, dans cet antre déteſtable, ténébreux & abreuvé de ſang.

QUINTUS.

S'il eſt ſi ſombre, comment veux-tu diſtinguer que c'eſt lui?

MARCUS.

A ſon doigt tout ſanglant qui porte un anneau précieux (†) dont les feux éclairent toute cette profondeur : il brûle comme une lampe ſépulcrale dans un monument brille ſur les viſages terreux des morts rangés autour : telle la pâle lueur de la lune tomboit ſur Pyrame, giſſant dans la nuit, & baigné dans ſon ſang — O mon frere, aide-moi de ta main défaillante.... Si la crainte t'a rendu auſſi foible que je le ſuis.... Aide-moi à ſortir de ce cruel & dévorant repaire, auſſi odieux que la bouche fangeuſe du noir Cocyte.

QUINTUS.

Tends-moi ta main; afin que je puiſſe t'aider à remonter.... ou, ſi la force me manque pour t'attirer à moi, que je ſois entraîné par ton poids dans le ſein de cet abîme, tombeau de l'infortuné Baſſianus. Ah ! je n'ai pas la force de t'attirer ſur le bord.

MARCUS.

Et moi, je n'ai pas la force de monter ſans ton ſecours.

(†) On ſuppoſe ici que cette bague renferme une eſcarboucle, qui jette non pas une lumière réfléchie, mais une lumière qui lui eſt propre. Boyle croit à ſon exiſtence. JOHNSON.

QUINTUS.

Donne-moi ta main encore : je ne la lâcherai pas cette fois, que tu ne sois dehors, ou moi au fond — Tu ne peux venir à moi; je vais donc à toi.

(*Il tombe dans la caverne.*)

SCÈNE VIII.

L'EMPEREUR, AARON.

SATURNINUS.

Accompagnez-moi — Je veux voir cette caverne, & quel est celui qui vient de s'y précipiter. — Parle, qui es-tu, toi, qui viens de descendre dans cette crevasse de la terre ?

MARCUS.

Le malheureux fils du vieillard Andronicus, conduit ici par la plus fatale destinée, pour y trouver ton frere Bassianus mort.

SATURNINUS.

Mon frere mort ? Tu ne parles pas sérieusement ;

ſon épouſe & lui ſont vers le nord de la forêt, au rendez-vous de cette agréable chaſſe ; il n'y a pas encore une heure que je l'y ai laiſſé.

MARCUS.

Nous ne ſavons pas où vous l'avez laiſſé vivant ; mais, hélas, nous l'avons ici trouvé mort.

SCÈNE IX.

Les précédens. TAMORA *& ſa Suite :* ANDRONICUS *&* LUCIUS.

TAMORA.

Où eſt mon époux, où eſt l'Empereur ?

SATURNINUS.

Ici, Tamora ; mais navré d'un chagrin mortel.

TAMORA.

Où eſt votre frere Baſſianus ?

SATURNINUS.

Oh, vous touchez au fond de ma playe : l'infortuné Baſſianus eſt aſſaſſiné ici.

TAMORA.

C'eſt donc trop tard que je vous apporte ce fatal écrit, où eſt le complot de ce malheur tragique & prématuré; & je ſuis bien étonnée, que le viſage d'un homme puiſſe cacher dans les replis d'un ſourire gracieux tant de cruauté & de barbarie.

(*Elle donne une lettre à Saturninus.*)

SATURNINUS *la lit.*

Si nous manquons de le joindre à propos — officieux Chaſſeur — C'eſt Baſſianus, que nous diſons. — Songe ſeulement à creuſer un tombeau pour lui; tu nous entens — Va chercher ta récompenſe dans les orties au pied d'un ſureau, qui couvre de ſon ombrage l'ouverture de cette même foſſe; fais cela, & tu acquéreras en nous des amis durables.

O Tamora! a-t-on jamais entendu pareille horreur? Voici la foſſe, & voilà l'arbre: voyez, amis, ſi vous pourriez découvrir le Chaſſeur, qui doit avoir aſſaſſiné ici Baſſianus.

AARON *cherchant.*

Mon digne Souverain, voici le monceau d'or.

(*Il le montre.*)

SATURNINUS *à Titus.*

Deux monſtres nés de toi, tigres cruels & ſanguinaires, ont ici ôté la vie à mon frere. (*A ſa ſuite.*)

Arrachez-les de la fosse pour les traîner en prison : qu'ils y restent, jusqu'à ce que nous ayons inventé pour leur supplice des tortures nouvelles & inouies.

TAMORA.

Quoi, sont-ils dans cette fosse ? O prodige ! avec quelle facilité ce meurtre s'est découvert !

TITUS.

Auguste Empereur, je vous demande à genoux une grace, au nom des larmes que vous voyez couler à grands flots, c'est que ce crime atroce de mes enfans maudits, maudits, si ce crime est prouvé le leur....

SATURNINUS.

S'il est prouvé ! vous voyez qu'il est manifeste — Qui a trouvé cette lettre ? Tamora, est-ce vous ?

TAMORA.

C'est Andronicus lui-même qui l'a ramassée.

TITUS.

Oui, c'est moi, Seigneur : & cependant souffrez que je sois leur caution : car je fais vœu, par la tombe de mon vénérable pere, qu'ils seront toujours prêts à se représenter aux ordres de votre

Majesté; & à répondre sur leurs vies au soupçon de ce crime.

SATURNINUS.

Tu ne seras pas leur caution: allons, suis-moi. Que quelques-uns enlèvent le corps, & que d'autres emmènent les meurtriers: qu'ils ne disent pas une parole: le crime est évident: sur mon ame, s'il étoit une fin plus funeste que la mort, je la leur ferois subir.

TAMORA.

Andronicus; je prierai le Roi pour toi: n'ayes point d'inquiétude sur tes fils: il ne leur arrivera point de mal.

TITUS.

Viens, Lucius, viens: ne t'arrête pas à leur parler.

(Ils sortent par différens côtés.)



SCÈNE X.

DÉMÉTRIUS & CHIRON, *avec* LAVINIA *violée, les mains & la langue coupés.*

DÉMÉTRIUS.

VA maintenant; dis, si tu peux parler, qui t'a coupé la langue, & t'a déshonorée.

CHIRON.

Ecris ta pensée, publie tes sentimens; & si tes bras mutilés le veulent, fais l'office d'écrivain.

DÉMÉTRIUS *à Chiron.*

Vois, si elle ne peut pas encore avec des signes & des indices nous accuser.

CHIRON *à Lavinia.*

Va, rentre dans ta demeure, demande de l'eau de senteur & lave tes mains.

DÉMÉTRIUS.

Elle n'a point de langue pour appeller ses gens,

ni de mains à laver ; ainsi laissons-la libre à ses promenades silencieuses.

CHIRON.

Si j'étois à sa place, j'irois me pendre.

DÉMÉTRIUS.

Oui, si tu avois des mains pour t'aider à serrer le nœud fatal.

(*Démétrius & Chiron sortent, & abandonnent Lavinia dans cet horrible état.*)

SCÈNE XI.

LAVINIA, MARCUS, *frere de Titus, son oncle.*

MARCUS.

QUI vois-je ? Seroit-ce ma nièce, qui me fuiroit ainsi ? Chère nièce, un mot : où est ton mari ? Si c'est un songe, je voudrois pour tous mes trésors en être délivré par le réveil. Et si je suis éveillé, que l'influence de quelque astre fatal me renverse à terre, & me plonge dans un sommeil éternel —

Parle-moi, chère nièce, quelle main féroce & sans pitié t'a ainsi mutilée : qui a privé ton corps de ses deux branches, qui l'ornoient si agréablement : des Rois auroient été heureux de s'endormir, pressés dans leurs doux embrassemens, & la moitié de ta tendresse eût été le plus grand bonheur qu'ils pussent jamais obtenir. Pourquoi ne me réponds-tu pas? — Hélas! un ruisseau de sang fumant, comme une source bouillonnante & agitée par le vent, sort & tombe entre tes deux lèvres de rose; il coule, il s'arrête, avec le souffle de ta respiration. Sûrement quelque nouveau Térée a profané ta fleur, & pour t'empêcher de découvrir son forfait, t'a tranché la langue. Ah! je le vois; la honte te fait détourner de moi ton visage confus — & malgré tout ce sang que tu perds; & qui sort comme des issues d'un canal; tes joues se colorent encore & s'enflamment comme la face de Titan, lorsqu'il rougit d'être assailli par un nuage. Répondrai-je pour toi? Dirai-je que cet affreux malheur est certain? Que ne puis-je lire dans ton cœur, & connoître cette bête féroce, afin que je puisse soulager mon ame à l'accabler de mes reproches! Le chagrin renfermé, comme un four étoupé, brûle & calcine le cœur où il est logé. La belle Philomèle ne perdit que la langue, & elle parvint à broder ses sentimens sur un ennuyeux cannevas; mais, toi, mon aimable nièce, cette ressource t'a été enlevée. Tu as

rencontré un Térée (†) plus cruel & plus rusé, qui t'a coupé ces jolis doigts, qui auroient brodé bien mieux que ceux de Philomèle. Ah! si le monstre avoit vu ces mains de lys trembler, comme les feuilles du tremble, sur un luth, & faire frémir ses cordes de soie du plaisir d'en être caressées, il n'eût pu se résoudre à les offenser, au prix même de sa vie. S'il eût entendu la céleste harmonie, que produisoit cette langue mélodieuse, il eût laissé échapper de ses mains le couteau cruel, & fût tombé dans l'assoupissement, comme Cerbère aux pieds du Poëte de Thrace — Allons, viens avec moi, viens frapper ton pere d'aveuglement; car une pareille vue doit aveugler les yeux d'un pere. Un orage d'une heure suffit pour noyer les plaines odorantes; que ne doivent donc pas produire sur les yeux de ton pere, des années de larmes? Ne me fuis point: nous pleurerons ton sort avec toi; plût au Ciel que nos larmes pussent soulager l'horreur de ta déplorable situation! (*Ils sortent tous deux.*)

(†) Térée, Roi de Thrace, enleva sa sœur Philomèle & lui coupa la langue, afin qu'elle ne pût révéler son crime

GRAY.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une rue de Rome.

Les SÉNATEURS *&* *les* JUGES, *suivis de* MARCUS *&* *de* QUINTUS *enchaînés passent sur le Théâtre, allant à la place de l'exécution :* TITUS *les précède, parlant pour ses enfans.*

TITUS.

Ecoutez-moi, vénérables Sénateurs. Nobles Tribuns, arrêtez un moment, par pitié de mon grand âge, dont la jeunesse fut employée à des guerres dangereuses, tandis que vous dormiez en paix & en sûreté ; au nom de tout le sang que j'ai versé pour la défense & la gloire de Rome, de toutes les nuits glacées que j'ai passées sans sommeil ; au

nom de ces larmes amères, que vous voyez remplir ſur mes joues les rides de la vieilleſſe; ſoyez pitoyables pour mes enfans condamnés, dont les ames ne ſont pas auſſi perverſes qu'on l'imagine! J'ai perdu vingt-deux enfans ſans jamais répandre une larme; ils ſont morts dans le lit d'honneur. (*Il ſe couche ſur la terre : les Juges paſſent tous près de lui.*) C'eſt pour ceux-ci, pour ceux-ci, Tribuns, que mon corps étendu ſur la pouſſière, y marque ſon empreinte & l'angoiſſe profonde de mon cœur, & que je l'arroſe de mes douloureuſes larmes. Ah! qu'elles abreuvent la terre altérée : le ſang de mes chers enfans la rougira de honte (†).

(*Les Juges diſparoiſſent.*)

(†) O terre, je prodiguerai à ta ſoif plus de pleurs tombant de ces deux urnes vieillies, que le jeune Avril ne te donnera de ſes roſées; dans les ardeurs de l'été, je t'en arroſerai encore : dans l'hiver, je fondrai tes neiges dans mes larmes brûlantes, & j'entretiendrai une verdure éternelle ſur ta ſurface, ſi tu refuſes de boire le ſang de mes chers enfans.



SCÈNE II.

LE VIEILLARD *toujours dans la même posture.* LUCIUS *l'épée nue.*

LE PERE *continuant.*

TRIBUNS révérés; Sénateurs, blanchis comme moi par l'âge, délivrez mes enfans de leurs chaînes, révoquez l'arrêt de leur mort, & faites-moi dire, à moi, qui jamais avant ce jour n'ai versé de larmes, que mes larmes ont aujourd'hui fléchi vos cœurs.

LUCIUS.

Mon noble pere, vous vous lamentez en vain: les Tribuns ne vous entendent point: personne ne vous écoute ici, & vous racontez vos douleurs à une pierre insensible.

TITUS.

Ah! Lucius, laisse-moi plaider la cause de tes freres. — Respectables Tribuns, je vous adresse encore une fois ma prière.

LUCIUS.

Mon vénérable pere, il n'y a pas de Tribun pour vous entendre.

TITUS.

N'importe: s'ils m'entendoient, ils ne feroient pas attention à moi; ou bien, comme je leur suis entièrement inutile, ils m'entendroient sans prendre aucune pitié de moi: ainsi c'est aux pierres que je raconte mes douleurs; si les pierres ne peuvent répondre à mes plaintes, du moins sont-elles en quelque sorte plus pitoyables que les Tribuns; elles ne veulent pas, comme eux, étouffer mes gémissemens quand je pleure, elles reçoivent patiemment mes larmes, & semblent s'amollir, s'attendrir avec moi; si elles étoient couvertes de deuil, Rome n'auroit point de Tribun aussi sensible qu'elles. Oui, la pierre est une cire fléxible; les Tribuns sont plus durs que les rochers: la pierre est silencieuse, & n'offense point le malheureux, & les Tribuns ont une langue homicide qui condamne les hommes à la mort: mais pourquoi te vois-je armé de ton épée nue?

LUCIUS.

C'étoit pour arracher à la mort mes deux freres; & pour l'avoir entrepris, les Juges ont prononcé contre moi la sentence d'un bannissement éternel.

TITUS.

Que tu es heureux ! Ils t'ont traité avec amitié. Quoi, insensé Lucius, tu ne vois donc pas, que Rome n'est qu'un repaire de tigres ; & il faut aux tigres une proie ; & Rome n'en a point d'autre à leur offrir que moi & les miens. Ah, que tu es heureux, d'être banni loin de ces tigres dévorans ! — Mais qui vient ici, avec notre frere Marcus ?

SCÈNE III.

Les précédens. MARCUS, LAVINIA.

MARCUS.

Titus, prépare-toi à verser bien des larmes ; ou si tu ne peux te soulager à en répandre, il faudra que ton cœur se brise de douleur ; j'apporte à ta vieillesse un chagrin qui doit consumer le reste de ta vie.

TITUS.

Ah ! s'il en est ainsi, hâte-toi donc de me montrer ce chagrin.

MARCUS.

MARCUS *montrant Lavinia.*

Ce fut-là ta fille.

TITUS.

Oui, Marcus, & elle l'eſt encore.

LUCIUS.

Ah! malheureux que je ſuis; cet objet me tue.

TITUS.

Foible jeune homme, cœur pusillanime, relève ton courage, & regarde-la — Parle, ma chère Lavinia, quelle main maudite t'envoie ainſi mutilée devant les regards de ton pere? Quel inſenſé va porter de l'eau à l'Océan, ou jetter un bucher dans Troye en flammes? Avant que je t'euſſe vue, ma douleur étoit au comble, & maintenant, comme le Nil débordé, elle ne connoît plus de limites. Donnez-moi une épée, je trancherai mes mains auſſi; pour les punir d'avoir combattu pour Rome, & combattu en vain; d'avoir nourri ma vie & prolongé mes jours pour cet horrible malheur: je les ai tendues en vain dans une prière inutile, & maintenant tout le ſervice que je leur demande, eſt que l'une aide à couper l'autre — Il eſt bon Lavinia que tu n'ayes plus de mains; car il eſt inutile d'en avoir, pour ſervir Rome.

LUCIUS.

Parle, chère sœur; dis qui t'a ainsi mutilée?

MARCUS.

Hélas, ce charmant organe de ses pensées, qui les exprimoit avec une si douce éloquence, est arraché de sa jolie cage, où, comme un oiseau mélodieux, il chantoit ces sons agréables & variés, qui ravissoient l'oreille!

LUCIUS *à Marcus.*

Toi, parle donc pour elle; dis, qui lui a fait cet outrage.

MARCUS.

Hélas, je l'ai trouvée dans cet état, errante dans la forêt, cherchant à se cacher à elle-même, comme la biche timide, qui a reçu une blessure incurable.

TITUS.

Elle étoit ma plus chère enfant: & celui qui l'a blessée, m'a fait plus de mal, que s'il m'eût étendu mort. Maintenant je suis comme un homme sur un rocher environné d'une vaste étendue de mer, & qui observe le flux croître, & chaque vague s'avancer de plus en plus, attendant le fatal moment où une lame ennemie va l'entraîner & l'engloutir dans

le ſein de ſes ondes. C'eſt par ce chemin que mes deux fils ont marché à la mort : voilà ici mon autre fils, condamné à l'exil ; & voilà mon frère, qui ſe lamente ſur mes malheurs : mais de tous mes maux, celui qui porte à mon ame le coup le plus mortel, c'eſt le ſort de ma chère Lavinia, plus chère pour moi que mon ame. — La ſeule vûe de ton portrait dans cet état affreux, auroit ſuffi pour me rendre fou : que deviendrai-je, lorſque je te vois en perſonne préſente à mes yeux dans cette horrible ſituation ? Tu n'as plus de mains pour eſſuyer tes larmes, ni de langue, pour nommer le cruel qui t'a ainſi martyriſée : ton époux, il eſt mort ; & tes freres, pour ſa mort, ſont condamnés & détruits. — Vois, Marcus : ah, Lucius, mon fils, conſidère-la. Quand j'ai nommé ſes frères, de nouvelles larmes ont coulé ſur ſes joues, comme une douce roſée ſur un lys arraché & déjà flêtri.

MARCUS.

Peut-être pleure-t-elle, parce que ſes frères ont tué ſon mari : peut-être auſſi, parce qu'elle les ſait innocens de ſa mort.

TITUS *à ſa fille.*

Si ce ſont eux qui ont tué ton époux, montre donc ta joie, en voyant que la loi a vengé ſa mort. — Non, non, tes frères n'ont point commis

un forfait aussi atroce: j'en atteste la douleur, que montre leur sœur — Aimable Lavinia, laisse-moi baiser tes lèvres; ou fais-moi comprendre par quelques signes, comment je pourrois te soulager. Veux-tu que ton digne oncle, & ton frère Lucius, & toi, & moi, nous aillions nous asseoir autour de quelque fontaine, tous, les yeux baissés vers son onde, pour y contempler nos visages flêtris par nos larmes amères (†): ou bien veux-tu que nous coupions nos mains, comme on a coupé les tiennes: ou que nous tranchions nos langues avec nos dents, & que nous passions, sans autre voix que nos signes muets, le reste de nos exécrables jours? Que veux-tu que nous fassions? — Nous, à qui reste l'organe de la parole, imaginons quelque plan de misères plus horribles, pour étonner l'avenir de nos désastres.

LUCIUS.

Mon tendre pere, cessez vos pleurs: car, voyez, comme votre désespoir fait pleurer & sanglotter ma sœur.

(†) Comme des prairies qui ne sont pas encore séchées de l'humide limon qu'a laissé sur leur surface le débordement des eaux; que nos regards restent attachés sur la fontaine, jusqu'à ce que la douceur de ses limpides eaux soit altérée, & impregnée jusqu'au fonds de l'amertume de nos larmes?

MARCUS.

Prends patience, chère nièce. — Bon Titus, sèche tes yeux.

TITUS.

Ah, Marcus, Marcus! mon frère, je le sai trop, que ton mouchoir ne peut plus boire une seule de mes larmes; car toi, homme infortuné, tu l'as tout trempé des tiennes.

LUCIUS.

Ah! ma chère Lavinia, je veux essuyer tes joues.

TITUS.

Vois, Marcus, vois! je comprends ses signes: si elle avoit une langue pour parler, elle diroit en ce moment à son frère, ce que je viens de te dire; » que le mouchoir tout trempé des pleurs de ton frère, » ne peut plus servir à essuyer ses joues «. O quelle société, quelle affreuse sympathie de maux! & de maux irrémédiables (†)!

(†) Aussi éloignés de tout remède, que les Limbes le sont de la félicité du Ciel.



SCÈNE IV.

Les précédens. AARON.

AARON.

ANDRONICUS, l'Empereur mon Maître m'envoie te déclarer, que si tu aimes tes fils, vous pouvez, soit Marcus, soit Lucius, soit toi-même, vieillard, quelqu'un de vous enfin, vous couper la main & l'envoyer au Roi: qu'en retour il te renverra tes deux fils vivans, & que ce sera la rançon de leur crime.

TITUS.

O généreux Empereur! ô gracieux Aaron! Le noir corbeau a-t-il donc jamais fait entendre des accens aussi doux que la joyeuse alouette, qui nous avertit par ses chants du lever du soleil? De tout mon cœur, je consens à envoyer ma main à l'Empereur: bon Aaron, veux-tu m'aider à la couper?

LUCIUS.

Arrêtez, mon pere; non, vous n'enverrez point votre main, cette main glorieuse, qui a terrassé tant

d'ennemis; la mienne la remplacera : ma jeuneſſe a plus de ſang à perdre que vous; & ce ſera ma vie qui ſervira à ſauver celle de mes frères.

MARCUS.

Laquelle de vos mains n'a pas défendu Rome, & levé la hache ſanglante des combats, traçant la deſtruction ſur le caſque des ennemis? Ah! vous n'avez point de main qui ne ſoit illuſtrée par de rares exploits : la mienne n'a rien fait pour l'Etat : qu'elle ſerve aujourd'hui de rançon pour mes neveux; je l'aurai conſervée alors pour un digne uſage.

AARON.

Allons, accordez-vous promptement, & décidez quelle main ſera ſacrifiée : de crainte qu'ils ne meurent, avant que leur pardon arrive.

MARCUS.

Ce ſera ma main.

LUCIUS.

Non par le Ciel, ce ne ſera pas la vôtre.

TITUS.

Mes amis, ne vous diſputez plus : des herbes ſi flètries (*montrant ſes mains.*) ſont bonnes à arracher; & ce doit être la mienne.

LUCIUS.

Mon tendre pere, s'il eſt vrai que je ſois réputé ton fils, laiſſe-moi racheter mes deux freres de la mort.

MARCUS.

Au nom de la tendreſſe de notre pere, & de celle de notre mere, laiſſe-moi te prouver en ce moment mon amour pour toi.

TITUS.

Convenez entre vous : je veux bien épargner ma main.

LUCIUS.

Je vais chercher une hache.

MARCUS.

Mais c'eſt à moi qu'elle ſervira.

(*Lucius & Marcus ſortent.*)



SCÈNE V.

TITUS, AARON *seuls.*

TITUS.

APPROCHE, Aaron, je veux les tromper tous deux : prête-moi ta main, & je vais te donner la mienne.

AARON.

Si cela s'appelle tromper, je veux être honnête, & ne jamais tromper ainsi les hommes, tant que je vivrai. (*A part.*) Mais je te tromperai d'une autre manière ; & tu le verras, avant l'espace d'une heure. (*Il coupe la main à Titus.*)



SCÈNE VI.

Les précédens. LUCIUS & MARCUS *reviennent.*

TITUS.

MAINTENANT cessez vos combats : ce qui devoit être, est fait. Bon Aaron, va, donne ma main à l'Empereur. Dis-lui, que c'est elle qui l'a protégé contre mille dangers : recommande-lui de l'ensévelir : elle a mérité davantage : qu'elle obtienne du moins cette seule grace. Quant à mes fils, dis-lui, qu'ils sont pour moi deux trésors achetés à peu de frais, & cependant bien chèrement aussi ; car je n'ai racheté que mon bras.

AARON.

Je pars, Andronicus ; & pour le sacrifice de ta main, attens-toi à voir incessamment tes fils rendus à leur pere. (*A part.*) Leurs têtes, s'entend. O comme cette scélératesse me remplit d'aise à sa seule idée ! Que les insensés fassent le bien, & que les beaux hommes cherchent à plaire ; Arron veut avoir une ame aussi noire que son visage. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Les Précédens.

TITUS *à sa fille.*

Ecoute-moi! — Je lève cette main qui me reste vers le Ciel, & fléchis jusqu'à terre ce corps caduque & foible; s'il est quelque Puissance, qui prenne pitié des larmes des malheureux, c'est elle que j'implore. Veux-tu te prosterner avec moi? Fais-le, chère ame; le Ciel entendra nos prières (†).

MARCUS.

Mon frère, demande des choses possibles, & ne te jette point dans cet abîme de chagrins.

TITUS.

Mon malheur n'est-il donc pas un abîme, puisqu'il n'a point de fond? Que ma douleur soit donc sans fond comme lui.

(†) Ou nous obscurcirons le firmament de la vapeur de nos soupirs, & ternirons de brouillards la face du soleil, comme font quelquefois les nuages, lorsqu'ils l'emprisonnent dans leur sein humide & pluvieux.

MARCUS.

Mais encore, laisse la raison gouverner ta douleur.

TITUS.

S'il étoit quelque raison pour les désastreuses misères, je pourrois la contenir dans quelques bornes. Quand le Ciel verse ses rosées, la terre n'est-elle pas submergée d'eau? Si les vents sont en fureur, la mer ne devient-elle pas furieuse, menaçant d'élever jusqu'au firmament la masse enflée de ses ondes? Et veux-tu avoir une raison pour ce tumultueux désordre (†)? Mes entrailles ne peuvent contenir mon désespoir; il faut donc que comme un homme surchargé de boisson, je le rejette au-dehors. Ainsi laisse-moi me livrer librement à l'excès de mes chagrins: celui qui perd, doit avoir la liberté de soulager, par les invectives de sa langue, son cœur accablé.

(†) Je suis la mer: écoute, comme ses soupirs s'exhalent avec violence. Elle est le firmament en pleurs, & moi je suis la terre: il faut donc que ma mer soit émue de ses soupirs; il faut donc que ma terre inondée de ses larmes continuelles, soit couverte d'eaux & noyée dans un déluge.



SCÈNE VIII.

Les précédens. UN MESSAGER, *portant deux têtes dans une main.*

LE MESSAGER.

VERTUEUX Andronicus, tu es bien mal payé du sacrifice de cette noble main, que tu as envoyée à l'Empereur : voici les têtes de tes deux braves fils ; & voilà ta main qu'on te renvoye avec mépris : tes chagrins sont leur amusement, & ton courage est le sujet de leur risée : je souffre plus de penser à tes maux affreux, que du souvenir de la mort de mon pere.

(*Il sort.*)



SCÈNE IX.

Les mêmes.

MARCUS.

Ah ! c'eſt trop de maux ; pour pouvoir les ſupporter ! Pleurer avec ceux qui pleurent donne quelque ſoulagement ; mais un chagrin qu'on inſulte, eſt une double mort (†).

LUCIUS.

Quoi ! comment ſe peut-il, que cet affreux ſpectacle faſſe dans mon cœur une bleſſure ſi profonde, & que cependant la vie ne ſuccombe pas encore ! (§).

(*Lavinia le baiſe.*)

MARCUS.

Hélas, pauvre cœur, ce baiſer eſt ſans conſolation,

(†) Maintenant que le bouillant Etna s'éteigne en Sicile ! & que mon cœur le remplace en devenant un Enfer brûlant de feux éternels !

(§) Et que la mort laiſſe la vie en porter encore le nom, lorſque la vie n'a plus d'autre bien que celui de reſpirer !

comme le sentiment d'une eau glacée pour un serpent transi par la faim.

TITUS.

Quand finira cet effrayant sommeil?

MARCUS.

Adieu, maintenant, toute illusion: malheureux Andronicus: tu ne sommeilles pas: vois les têtes de tes deux fils, ta main guerrière tranchée, ta fille mutilée, ton autre fils banni, pâle & inanimé à cet horrible aspect; & moi, ton frère, muet & immobile comme une statue de pierre. Ah! je ne veux plus chercher à modérer ton désespoir: arrache tes cheveux blancs, tranche de tes dents ton autre main; & que cette affreuse vie ferme enfin tes yeux trop infortunés! Voilà le moment de te livrer à toute la tempête de ta rage: pourquoi restes-tu paisible?

TITUS *riant.*

Ha, ha, ha.

MARCUS.

Pourquoi ris-tu? Ce n'est guères là le moment.

TITUS.

Il ne me reste pas une seule larme de plus à

verser (†) : par quel chemin trouverai-je la caverne de la Vengeance? Car ces deux têtes semblent me parler, & me menacer, de ne jamais entrer dans le séjour du bonheur, jusqu'à ce que tous ces forfaits retombent sur ceux qui les ont commis. Allons, voyons, quelle tâche il me faut remplir. — Vous, tristes compagnons, environnez-moi en cercle, afin que je puisse me tourner vers chacun de vous, & jurer à mon ame de venger vos affronts. Le vœu est prononcé — Allons, mon frère, prens une tête; & moi, je porterai l'autre dans cette main : Lavinia, tu seras employée dans cette entreprise : porte ma main, chère fille, entre tes dents : toi, jeune homme, va-t'en de ma vûe. Tu es un banni, & tu ne dois plus rester ici : cours vers les Goths, & lève parmi eux une forte armée; & si tu m'aimes, comme je crois que tu m'aimes, embrassons-nous & séparons-nous, car nous avons bien des choses à faire. (*Ils sortent tous, excepté Lucius.*)

(†) D'ailleurs ce désespoir est un fatal ennemi, qui veut usurper les pleurs de mes yeux, & les aveugler à force de lui payer le tribut de leurs larmes.

SCÈNE X.

SCÈNE X.

LUCIUS *seul.*

ADIEU, Andronicus, mon noble pere, le mortel le plus malheureux qui ait jamais vêcu dans Rome! Adieu, superbe Rome. Lucius laisse ici, jusqu'à son retour, des gages plus chers que sa vie. Adieu, Lavinia, ma vertueuse sœur; ah que tu fusses encore ce que tu étois auparavant! Mais à présent Lucius & Lavinia ne vivent plus que dans l'oubli, & dans un abîme de chagrins insupportables. Si Lucius vit, il vengera vos outrages, & forcera le fier Saturninus & sa Reine cruelle à demander grace aux portes de Rome, comme autrefois Tarquin & sa Reine. Je vais chez les Goths, & j'assemblerai une armée, pour me venger de Rome & de Saturninus.

(*Il sort.*)



SCÈNE XI.

On voit un appartement dans la Maison de Titus.

Un banquet eſt dreſſé. TITUS, MARCUS, LAVINIA, *& le jeune* LUCIUS, *enfant de Lucius.*

TITUS.

BON, bon — Maintenant aſſéyons-nous, & ſongez à ne prendre de nourriture, que ce qui eſt néceſſaire pour conſerver en nous aſſez de forces, pour venger les affreux malheurs qui nous accablent. Marcus, dénoue le nœud de ton douloureux embraſſement; ta nièce & moi, créatures infortunées, ſommes privés de nos mains, & nous ne pouvons attendrir notre profond chagrin en nous preſſant de nos bras. Cette pauvre main qui me reſte, ne m'eſt laiſſée que pour tourmenter mon ſein; & lorſque mon cœur, forcené du ſentiment de ſes misères, bat violemment dans cette priſon de chair, je le réprime ainſi à grands coups. (*A Lavinia.*) Toi,

tableau de maux compliqués, qui me parles par signes, tu ne peux, quand ton cœur précipite ses battemens douloureux, te frapper le sein comme moi, pour l'appaiser (†).

MARCUS.

Honte, mon frère, honte ! N'enseigne point à ta fille à porter des mains homicides sur sa frêle vie?

TITUS.

Quoi, le chagrin te fait-il déjà extravaguer? Marcus, ce n'est qu'à moi seul qu'il appartient d'être insensé & furieux. Quelles mains homicides peut-elle porter sur sa vie? Ah! pourquoi prononces-tu le nom de *mains*. C'est presser Enée de raconter deux fois l'embrâsement de Troye, & l'histoire de ses cruelles infortunes. Ah! évite de rien dire qui te mène à parler de *mains*; c'est nous rappeller que nous n'en avons point (§). — Allons; commençons:

(†) Hé bien, offense-le, ma fille, par l'effort de tes soupirs, brise-le à force de sanglots; ou prends dans tes dents quelque pointe aiguë, & enfonce la droit à ton cœur; afin que toutes les larmes, qui tombent de tes pauvres yeux, puissent couler dans la playe, le pénétrer, & noyer dans les flots de tes larmes amères, cet insensé qui se lamente.

(§) Que dis-je; comme je babille en frénétique! Comme si nous pouvions oublier jamais que nous n'avons plus de mains, quand Marcus n'en prononceroit pas le nom.

chère fille, mange de ce mêts — Il n'y a point à boire! Ecoute, Marcus, ce qu'elle veut dire — Je suis en état d'interpréter tous ses signes douloureux. Elle dit qu'elle n'avale d'autre boisson que ses larmes (†). Muette infortunée, je m'instruirai à entendre ta pensée; & je deviendrai aussi habile à connoître tes gestes muets, que les hermites mendians sont familiers avec leurs prières. Tu ne pousseras point de soupir, tu n'éléveras point tes bras mutilés vers le Ciel, tu ne feras pas un clin d'œil, un signe de tête, une inclination du genou, aucun geste enfin, que je n'en compose un alphabet, & que je ne parvienne, par une pratique assidue, à pénétrer toutes tes intentions.

LE JEUNE ENFANT.

Mon bon grand pere, laisse ces plaintes amères, & égaye ma tante par quelque conte joyeux.

MARCUS.

Hélas ce tendre enfant, ému de nos douleurs, pleure de voir le chagrin de son grand-pere.

TITUS.

Calme toi, tendre rejetton: ton être fragile n'est formé que de larmes, & ta vie s'écouleroit bientôt

(†) Brassées avec ses sanglots, & fermentées sur ses joues.

avec elles. (*Marcus frappe le plat avec un couteau.*) Que voulois-tu frapper de ton couteau, Marcus ?

MARCUS.

Ce que j'ai tué, Seigneur ; un insecte.

TITUS.

Malédiction sur toi, meurtrier : tu assassines mon cœur : mes yeux sont rassasiés de voir la tyrannie. Un acte de mort exercé sur un être innocent ne sied point au frère de Titus — Sors de ma présence, je vois que tu n'es pas fait pour être ma société.

MARCUS.

Hélas, Seigneur, je n'ai tué qu'un insecte.

TITUS.

Eh quoi ? si cet insecte avoit un pere ? comme tu le verrois, ses ailes délicates & dorées pendantes, frapper l'air de son murmure gémissant ! Pauvre & innocent insecte ! qui étoit venu ici pour charmer nos maux par son bourdonnement mélodieux ; & tu l'as tué !

MARCUS.

Pardonnez, Seigneur : c'étoit un insecte noir & difforme, semblable au More de l'Impératrice : voilà pourquoi je l'ai tué.

TITUS.

Oh ! alors pardonne-moi à moi-même, de t'avoir blâmé : car tu as fait un acte charitable. Donne-moi ton couteau ; je veux outrager son cadavre, me faisant illusion, comme si je voyois en lui le More, qui seroit venu exprès pour m'empoisonner. (*Il porte des coups à l'insecte.*) Voilà pour toi, & voilà pour Tamora ; ah ! scélérat ! — Et je ne crois pas que nous soyons encore réduits si bas, que nous ne puissions entre nous, tuer un insecte, qui vient nous offrir la ressemblance de ce noir & odieux More.

MARCUS.

Hélas, l'infortuné ! la douleur a fait tant de ravages sur lui, qu'il prend de vains fantômes pour des objets réels.

TITUS.

Allons : levons-nous — Lavinia, viens avec moi : je vais à mon cabinet : je veux lire avec toi les tristes aventures, arrivées dans les tems anciens. — (*Au jeune Lucius.*) Viens, mon enfant : ta vûe est jeune, & tu liras, lorsque la mienne commencera à se troubler.

(*Ils sortent.*)

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est dans la Maison de Titus.

Le jeune LUCIUS, & LAVINIA *courant après lui. Le jeune* ENFANT *la suit, avec des livres sous son bras.* TITUS & MARCUS *surviennent.*

L'ENFANT.

Au secours, mon grand pere, au secours! Ma tante Lavinia me suit par-tout, je ne sais pourquoi. Mon cher oncle Marcus, voyez comme elle court après moi — Hélas, chère tante, je ne sai pas ce que vous voulez.

MARCUS.

Reste près de moi, Lucius; n'ayes pas peur de ta tante.

TITUS.

Elle t'aime trop, mon enfant, pour te faire du mal.

L'ENFANT.

Oh, oui, quand mon pere étoit dans Rome, elle m'aimoit bien.

MARCUS.

Que veut me faire entendre ma nièce Lavinia par ces signes qu'elle fait ?

TITUS *à l'enfant.*

N'ayes pas peur d'elle, mon enfant — Elle veut dire quelque chose — Vois, Lucius, vois comme elle t'invite — Elle veut que tu ailles quelque part avec elle. Ah! mon ami, jamais Cornélie ne fut plus assidue, n'eut plus de plaisir à lire à ses enfans d'agréables Poësies, & les Harangues de Cicéron, que n'en eut ta tante à te faire les mêmes lectures. Ne peux-tu deviner, pourquoi elle te sollicite d'une manière si pressante ?

L'ENFANT.

Je n'en sai rien, moi; ni ne peux le deviner; à moins que ce ne soit quelque accès de phrénésie qui l'agite : car j'ai souvent ouï dire à mon grand pere, que l'excès du chagrin rendoit les hommes fous; &

j'ai lu qu'Hécube de Troye devint folle de douleur : c'eſt ce qui m'a effrayé, quoique je ſache bien, que ma noble tante m'aime auſſi tendrement qu'ait jamais fait ma mere, & qu'elle ne voudroit pas effrayer mon enfance, à moins qu'elle ne fût dans ſa folie. Ç'eſt cette idée là qui me fait jetter mes livres, & fuir ; ſans raiſon, peut-être : mais pardon, chère tante ; oui, Madame, ſi mon oncle Marcus veut y aller, je vous accompagnerai bien volontiers où vous voudrez.

MARCUS.

Lucius, je le veux bien.

TITUS.

Hé bien, Lavinia ? — Marcus, que veut-elle dire ? il y a un livre qu'elle demande à voir — Lequel de ces livres, ma fille ? Ouvre-les, mon enfant — Mais, tu es plus lettrée, ma fille, & plus inſtruite. Viens, & choiſis dans toute ma bibliothèque, & trompe ainſi tes chagrins, juſqu'à ce que le Ciel révèle l'exécrable auteur de ces atrocités. — Pourquoi lève-t-elle ſes bras ainſi l'un après l'autre ?

MARCUS.

Je crois qu'elle veut dire, qu'il y avoit plus d'un ſcélérat ligué contr'elle dans cet affreux complot. — Oui, qu'il y en avoit plus d'un — Ou bien, elle

lève les bras vers le Ciel, pour implorer sa vengeance.

TITUS.

Lucius, quel est ce livre qu'elle agite ainsi?

L'ENFANT.

Mon grand pere, ce sont les Métamorphoses d'Ovide: c'est ma mere qui me l'a donné.

MARCUS.

C'est peut-être, par tendresse pour cette mere décédée, qu'elle a choisi ce livre entre tous les autres.

TITUS.

Doucement, doucement — Voyez avec quelle activité, elle tourne les feuillets! Aidez-la: que veut-elle trouver? Lavinia, dois-je lire? Ce passage est l'histoire tragique de Philomèle: il parle de la trahison de Tésée, & de son viol; & le viol, je le crains bien, a été la source de tes malheurs.

MARCUS.

Voyez, mon frere, voyez: remarquez, avec quelle attention elle considère les pages!

TITUS.

Lavinia, chère fille, aurois-tu été ainsi suprise;

violée & outragée, comme l'a été Philomèle, forcée dans le vaste silence des bois sombres & insensibles à tes cris? Voyez, voyez! — Oui, voilà la description d'un lieu pareil à l'endroit où nous chassions (ah! plût au Ciel que nous n'eussions jamais chassé dans ce lieu fatal!) il est semblable en tout; & la nature semble l'avoir formé pour le meurtre & le rapt.

MARCUS.

Pourquoi la nature se seroit-elle plû à bâtir une si horrible caverne, à moins que les Dieux ne se plaisent dans les tragiques désastres des mortels?

TITUS.

Donne-moi quelques signes, chère fille — Il n'y a ici que tes amis — Quel est le Romain qui a osé commettre cet attentat? Ou Saturninus se seroit-il écarté, comme fit jadis Tarquin, qui quitta son camp pour aller souiller le lit de Lucrèce?

MARCUS.

Assieds-toi, ma chère nièce — Mon frère, asseyez-vous près de moi — Apollon, Pallas, Jupiter, Mercure, inspirez-moi, aidez-moi à découvrir cette trahison. — Seigneur, regardez ici — Regarde ici, Lavinia. (*Il écrit son nom avec son bâton, qu'il tient dans sa bouche, & qu'il conduit avec ses pieds.*) Ce sable

eſt uni ; tâche de conduire comme moi, le bâton, ſi tu le peux, après que j'aurai écrit mon nom ſans le ſecours des mains. Maudit ſoit l'infâme, qui nous force à uſer de ces expédiens ! — Trace ſur le ſable, ma chère nièce, & dévoile ici en caractères viſibles, ce crime que les Dieux veulent qui ſe découvre, pour en tirer vengeance : que le Ciel guide ton burin, pour imprimer tes douleurs en lettres intelligibles, afin que nous puiſſions connoître les traîtres, & la vérité !

(*Lavinia prend le bâton dans ſes dents, & le guidant avec les reſtes de ſes bras, elle écrit ſur le ſable.*)

TITUS.

Liſez-vous, mon frère, ce qu'elle a écrit ? *Viol*, — *Chiron* — *Démétrius.*

MARCUS.

Quoi ! quoi ! ce ſont les enfans diſſolus de Tamora qui ſont les auteurs de cet abominable & ſanglant forfait !

TITUS.

Suprême dominateur du monde, peux-tu entendre, peux-tu voir les crimes avec tant d'indifférence (†) ?

(†) *Magne dominator Poli, tam lentus audis ſcelera, tam*

MARCUS.

Calme-toi, cher Titus; quoique je convienne, qu'il y en a assez d'écrit sur ce sable, pour soulever & révolter les ames les plus douces, pour armer de fureur le cœur paisible de l'enfance même. Seigneur, prosternez-vous à genoux, avec moi: Lavinia, tombe à genoux; & toi, jeune enfant, l'espérance de l'Hector de Rome, agenouille-toi aussi, & jurez tous avec moi, comme autrefois Servius Brutus jura, pour le viol de Lucrèce, avec l'époux désolé & le pere de cette Dame vertueuse & déshonorée — Jurez que nous poursuivrons, par les moyens les plus réfléchis, une vengeance mortelle sur ces traîtres Goths; & que nous verrons couler leur sang, ou que nous mourrons de cet affront.

TITUS.

Il n'est pas besoin de serment: c'est le moyen qui est incertain. Si vous offensez ces jeunes lionceaux, tenez-vous bien sur vos gardes: leur mere se réveillera; & si elle vous soupçonne (†) une fois, songez qu'elle est étroitement liguée avec le lion, qu'elle le berce & l'endort sur son sein, & que pen-

lentus vides? Exclamation d'Hipolyte, quand Phèdre lui déclare sa passion incestueuse dans la Tragédie de Sénèque.

(†) Flaire.

dant ſon ſommeil, elle peut tout ce qu'elle veut. Vous êtes un jeune chaſſeur, Marcus, & ſans expérience : laiſſons dormir cette idée : & venez ; je vais me procurer une feuille d'airain, & avec un ſtilet d'acier, j'y écrirai ces mots, pour les mettre en réſerve — Les vents irrités vont diſperſer ces ſables dans l'air, comme les feuilles de la Sybille ; & que devient alors votre leçon ? Enfant, qu'en dis-tu ?

L'ENFANT.

Je dis, Seigneur, que ſi j'étois homme, la chambre, où couche leur mere, ne ſeroit pas un aſyle sûr pour ces ſcélérats, eſclaves du joug Romain.

MARCUS.

A ce trait, je reconnois mon enfant ! Ton pere en a ſouvent agi ainſi pour cette ingrate Patrie.

L'ENFANT.

Et moi, mon oncle, je veux le faire auſſi, ſi je vis.

TITUS.

Viens, viens avec moi dans mon arſenal. Lucius, je veux t'équiper ; & enſuite, mon enfant, tu porteras de ma part aux fils de l'Impératrice, les préſens que je me propoſe de leur envoyer à tous

deux. Viens, viens: tu feras ce message; ne le veux-tu pas bien?

L'ENFANT.

Oui, avec mon poignard dans leur sein, mon grand pere.

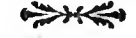
TITUS.

Non, non, mon enfant: non pas cela. Je t'enseignerai un autre moyen. Viens, Lavinia — Marcus, garde ma maison: Lucius & moi, nous allons faire les braves à la Cour: oui, d'honneur, nous le ferons, comme je le dis; & on nous secondera.

(*Ils sortent.*)

MARCUS.

Ciel, peux-tu entendre les gémissemens d'un homme de bien, & ne pas t'attendrir, & ne pas prendre pitié de ses maux? Marcus, suis dans sa fureur cet infortuné; la douleur a déchiré son cœur de plus de blessures, que les coups de l'ennemi n'ont laissé d'empreintes sur son bouclier usé; & cependant il est si juste, qu'il ne veut pas se venger — Ciel, charge-toi donc de venger le vieillard Andronicus. (*Il sort.*)



SCÈNE II.

Le Théâtre représente le Palais de l'Empereur.

AARON, CHIRON, & DÉMÉTRIUS *à une des portes du Palais: le jeune* LUCIUS *& un autre, avec un faisceau d'armes, où sont gravès des vers, à l'autre porte.*

CHIRON.

Démétrius; voilà le fils de Lucius : il est chargé de quelque message pour nous.

AARON.

Oui, de quelque message extravagant de la part de son grand pere.

L'ENFANT.

Seigneurs, avec tout l'humble respect que je peux exprimer, je salue vos Grandeurs de la part d'Andronicus — (*A part.*) Et je prie tous les Dieux, qu'ils vous exterminent tous deux.

DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS.

Grand merci, aimable Lucius : qu'y a-t-il de nouveau ?

L'ENFANT *à part.*

Que vous êtes tous les deux découverts, pour des scélérats souillés du viol, voilà ce qu'il y a de nouveau — (*Haut.*) Sous votre bon plaisir, mon grand pere, d'après un sage conseil, vous envoye par moi les plus belles armes de son arsenal, pour en gratifier votre illustre jeunesse, qui fait l'espoir de Rome : car c'est ainsi qu'il m'a ordonné de vous appeller ; je m'en acquitte, & je présente à vos Grandeurs ces dons, afin, que dans l'occasion, vous soyez bien armés & bien équipés ; & je prends congé de vous (*A part.*) & je vous laisse comme de sanguinaires scélérats.

DÉMÉTRIUS.

Que vois-je ici ? Un rouleau, écrit tout autour ? Voyons.

Integer vitæ, scelerisque purus
Non eget Mauri jaculis, nec arcu (†).

(†) Le sens est. » L'homme dont la vie est pure & exemte » de crime, n'a besoin ni de l'arc, ni des flêches du Maure. »
HORACE.

CHIRON.

Oh! c'eſt un paſſage d'Horace : je me le rappelle à merveille : je l'ai lu il y a bien longtems dans notre Grammaire.

AARON.

Oui, fort bien. C'eſt un paſſage d'Horace : juſtement, vous y êtes. (*A part.*) Ce que c'eſt que d'être ſtupide ! Ce n'eſt pas ici une folle plaiſanterie : le vieillard a découvert leur crime ; & il leur envoye ces armes enveloppées de ces vers, qui les bleſſent au vif, ſans qu'ils le ſentent. Si notre ruſée Impératrice étoit levée, elle applaudiroit à l'idée ingénieuſe d'Andronicus : mais laiſſons-la repoſer quelque-tems ſur ſon lit de douleur — (*Haut.*) Hé bien, mes jeunes Seigneurs, n'eſt-ce pas une heureuſe étoile qui nous a conduits à Rome, étrangers, captifs, pour être élevés à cette fortune ſuprême ? J'ai beaucoup joui, en bravant le Tribun devant la porte du Palais, à l'oreille même de ſon frère.

DÉMÉTRIUS.

Et moi je jouis plus encore, de voir un homme ſi illuſtre s'inſinuer baſſement dans notre faveur, & nous envoyer des préſens.

AARON.

N'a-t-il pas raison, Démétrius? N'avez-vous pas traité sa fille en ami?

DÉMÉTRIUS.

Je voudrois que nous eussions un millier de Dames Romaines à notre merci, pour assouvir tour-à-tour nos lascifs désirs.

CHIRON.

Voilà un souhait charitable & plein d'amour!

AARON.

Il ne manque ici que votre mere, pour applaudir à votre vœu.

CHIRON.

Et elle y applaudiroit, y eût-il vingt mille Romaines de plus dans le même cas.

DÉMÉTRIUS.

Partons: allons prier les Dieux pour notre tendre mere qui est à présent dans les douleurs.

AARON *à part.*

Priez plutôt tous les Démons: les Dieux nous ont abandonnés.

(On entend une fanfare.)

DÉMÉTRIUS.

Pourquoi les trompettes de l'Empereur retentissent-elles ainsi ?

CHIRON.

Apparemment, pour la joie qu'il ressent d'avoir un fils.

DÉMÉTRIUS.

Silence : qui vient à nous ?

SCÈNE III.

Les Précédens. UNE NOURRICE, *portant dans ses bras un enfant More.*

LA NOURRICE.

Salut, Seigneurs ! Dites-moi, avez-vous vu le More Aaron ?

AARON.

Le voici, Aaron : que voulez-vous à Aaron ?

LA NOURRICE.

Mon cher Aaron, nous sommes tous perdus

venez à notre fecours, ou le malheur vous accable à jamais.

AARON.

Quoi? que tenez-vous là qui crie (†) dans vos bras?

LA NOURRICE.

Oh, ce que je voudrois cacher à l'œil des Cieux; l'opprobre de notre Impératrice, & la difgrace de la fuperbe Rome. — Elle eft délivrée, Seigneurs, elle eft délivrée.

AARON.

A qui?

LA NOURRICE.

Je veux dire, qu'elle eft remife dans fon lit.

AARON.

Hé bien, que Dieu lui donne bon repos! Que lui a-t-il envoyé?

LA NOURRICE.

Un Démon.

AARON.

Elle eft donc la Reine de Pluton; une heureufe lignée?

(†) Miaule.

LA NOURRICE.

Dites, une malheureuse lignée : un fruit des plus hideux, affreux & noir ; une source de maux & de chagrins. Le voilà l'enfant, aussi dégoûtant qu'un crapaud, au milieu des beaux nourrissons de notre climat. — L'Impératrice vous l'envoye, comme votre image, marquée de votre empreinte, & vous ordonne de le baptiser avec la pointe de votre poignard.

AARON.

Aux Enfers, aux Enfers, misérable ! La couleur noire est-elle donc une couleur si vile ? Cher poupon ; gros pâté, tu fais un joli bouton de fleur, cela est sûr.

DÉMÉTRIUS.

Misérable, qu'as-tu fait ?

AARON.

Ce que tu ne peux défaire.

CHIRON.

Tu as perdu notre mere.

AARON.

Malheureux, j'ai fait plaisir à ta mere.

DÉMÉTRIUS.

Oui, dogue infernal, & c'est en cela que tu l'as perdue. Malheur à son fruit, & maudit soit son choix déteſtable ! Malédiction sur la lignée d'un si noir Démon !

CHIRON.

Il ne vivra pas.

AARON.

Il ne mourra pas.

LA NOURRICE.

Aaron, il le faut : sa mere le veut ainsi.

AARON.

Le faut-il absolument, Nourrice ? En ce cas, qu'aucun autre que moi n'attente à la vie de ma chair & mon sang.

DÉMÉTRIUS.

J'embrocherai le petit crapaud sur la pointe de mon épée. Nourrice, donne-le moi ; mon épée l'aura bientôt expédié.

AARON *portant la main sur son sabre.*

Ce fer t'auroit plus vîte encore labouré les entrailles — Arrêtez, lâches meurtriers ! Voulez-vous

tuer votre frere ? Par les flambeaux du Firmament, qui brilloient d'un si grand éclat, lorsque cet enfant fut engendré, il meurt de la pointe affilée de mon cimeterre, celui qui ose toucher à cet enfant, mon premier né, & mon héritier ! Je vous dis, jeunes étourdis, qu'Encelade lui même avec toute la race menaçante des enfans de Typhon, ni le grand Hercule, ni le Dieu de la Guerre, n'auroient pas le pouvoir d'arracher cet enfant des mains de son pere. Quoi ! quoi ! vous, physionomies sanguines au cœur vuide & léger ; visages couleur de murs plâtrés ; rouges enseignes de cabaret ! Le noir est au-dessus de tout autre teint, il dédaigne de recevoir aucune autre couleur : toute l'eau de l'Océan ne blanchiroit jamais les jambes noires du Cygne, quand il les laveroit à toutes les heures dans les flots. — Dites de ma part à l'Impératrice, que je suis d'âge à conserver ma postérité ; qu'elle le prenne comme elle voudra.

DÉMÉTRIUS.

Veux-tu donc trahir & déshonorer ton auguste Maîtresse ?

AARON.

Ma Maîtresse n'est que ma maîtresse ; & cet enfant, c'est moi-même ; la vigueur & le portrait de ma jeunesse : je le préfère à l'Univers entier ; & en

dépit de l'Univers entier, je conserverai ses jours ; ou Rome verra quelques-uns de vous en porter la peine.

DÉMÉTRIUS.

Cet enfant déshonore à jamais notre mere.

CHIRON.

Rome la méprisera pour cet odieux écart.

LA NOURRICE.

L'Empereur, dans sa rage, la condamnera à la mort.

CHIRON.

Je rougis, quand je songe à cette ignominie.

AARON.

Voilà donc le privilége de votre beau teint : malheur à cette couleur traîtresse, qui trahit par la rougeur les secrettes pensées du cœur ! Ce jeune enfant est formé d'une autre nuance. Voyez comme son minois sourit à son pere, & semble lui dire, » mon » vieux pere, je suis semblable à toi. « Il est votre frere, Seigneurs ; visiblement nourri du même sang qui vous a donné la vie ; & il s'est élancé à la lumière du même sein, où vous avez été emprisonnés. Oui, il est votre frere, & du côté le plus

certain, quoique mon ſceau ſoit empreint ſur ſa face.

LA NOURRICE.

Aaron, que dirai-je à l'Impératrice?

DÉMÉTRIUS.

Réfléchis., Aaron, ſur le parti qu'il faut prendre, & nous ſouſcrirons tous à ton avis. Sauve l'enfant, pourvû que nous ſoyons tous en sûreté.

AARON.

Aſſéyons-nous, & délibérons tous enſemble : mon fils & moi, nous nous placerons au vent de vous : tenez-vous là : maintenant parlez à loiſir des moyens de votre sûreté.

(*Ils s'aſſéyent à terre.*)

DÉMÉTRIUS.

Combien de femmes ont déjà vû cet enfant?

AARON.

Allons, fort bien, braves Seigneurs. Quand nous ſommes tous unis, je ſuis doux comme un agneau : mais ſi vous irritez le More, le ſanglier en fureur, la lionne des montagnes, l'Océan en courroux ne feroient pas auſſi redoutables qu'Aaron. — Mais, répondez, combien de perſonnes ont vû l'enfant?

LA NOURRICE.

Cornélie la Sage-Femme, & moi; hors elles deux, personne autre que l'Impératrice sa mere.

AARON.

L'Impératrice, la Sage-Femme, & vous — Deux peuvent garder le secret, quand le troisième n'est plus (†): va trouver l'Impératrice; dis-lui ce que je viens de dire. (*Il poignarde la Nourrice.*) Aye! Aye! ainsi crie un cochon de lait, qu'on arrange pour la broche.

DÉMÉTRIUS.

Que prétens-tu donc, Aaron? Pourquoi t'es-tu porté à cette action?

AARON.

Seigneur, c'est un acte de politique: la laisserai-je vivre, pour trahir le crime de l'Impératrice & le mien? Une commère de son espèce à qui la langue démange de parler? Non, Seigneur, non. Et maintenant connoissez toute l'étendue de mes desseins. Près d'ici habite un certain Muliteus, mon compatriote; sa femme n'est accouchée que d'hier. Son

(†) Secret de deux, secret de Dieu. Secret de trois, secret de tous. *Tre taceranno, se due vi non sono.* L'Italien est plus défiant que le François. GRAY.

enfant lui ressemble, il est beau comme vous & de votre couleur : allez arranger le marché avec lui, donnez de l'or à la mere, & instruisez-les tous deux de tous les détails de l'affaire ; peignez-leur comment leur fils, par cet arrangement, sera élevé & reçu pour l'héritier de l'Empereur, & substitué à la place du mien, afin d'appaiser cet orage qui se forme à la Cour ; & que l'Empereur le caresse pour son enfant. M'entendez-vous, Seigneurs ? Et voyez, (*Montrant la Nourrice.*) je lui ai donné une potion médicinale — Il faut que vous preniez soin de ses funérailles. Les champs ne sont pas loin, & vous êtes de braves compagnons. Cela fait, songez à ne pas prolonger les délais, mais envoyez-moi sur-le-champ la Sage-Femme. La Sage-Femme & la Nourrice une fois écartées, libre alors aux Dames de jaser à leur gré.

CHIRON.

Aaron, je vois, que tu ne veux pas confier aux vents tes secrets.

DÉMÉTRIUS.

Pour le soin que tu prends de l'honneur de Tamora, elle & les siens te doivent la plus haute reconnoissance.

(*Ils sortent.*)

AARON *seul.*

Courons vers les Goths, aussi rapidement que l'hirondelle; pour y placer le trésor qui est dans mes bras; & saluer secrettement les amis de l'Impératrice. — (*A son enfant.*) Allons, viens, petit malheureux aux lèvres épaisses; je t'emporte de ce Palais. Car c'est toi qui nous donnes de l'embarras: je te ferai nourrir de fruits sauvages, & de racines agrestes, de lait caillé, de petit lait; je te ferai tetter la chèvre, & loger dans une caverne, & je t'éleverai pour être un Guerrier, & commander un camp. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

On voit une rue près du Palais.

TITUS, MARCUS *pere, le jeune* LUCIUS, *& autres Romains tenant des arcs:* TITUS *porte les fléches, lesquelles ont des lettres à leurs pointes.*

TITUS.

VIENS, Marcus, viens — Cousins, voici le chemin — Allons, mon enfant, — Voyons ton adresse

à tirer. Vraiment, tu ne manques pas le but, & la fléche le frappe aussi-tôt. *Astrée a quitté la terre.* (†) — Rappellez-vous bien, Marcus — Elle est partie, elle est partie. — Monsieur, songez à vos instrumens. — Vous, cousin, vous irez sonder l'Océan, & vous jetterez vos filets : peut - être trouverez - vous la Justice au fond de la mer ; & cependant il y en a aussi peu sur mer, que sur terre — Non, Publius & Sempronius, il faut que vous fassiez cela : c'est vous qui devez creuser avec la bêche & la pioche, & percer le centre profond de la terre : & lorsque vous serez arrivés à la région de Pluton, je vous prie, présentez lui cette requête : dites-lui, que c'est pour demander justice, & implorer son secours ; & que c'est de la part du vieillard Andronicus, accablé de chagrins & gémissant dans le sein de l'ingrate Rome. — Ah, Rome ! — Oui, j'ai fait ton malheur du jour que j'ai réuni les suffrages du Peuple sur l'ingrat qui me tyrannise ainsi — Allez, partez, & je vous prie, soyez bien attentifs tous, & ne laissez pas un seul vaisseau de guerre, sans y faire une exacte recherche : cet Empereur impie pourroit bien l'avoir embarquée, pour l'écarter d'ici, & alors, cousins, nous pourrions appeller en vain, & chercher longtems la Justice.

(†) *Terras Astræa reliquit.*

MARCUS.

O Publius, n'eſt-il pas déplorable, de voir ainſi ton digne oncle dans le délire de la démence?

PUBLIUS.

C'eſt pour cela, qu'il nous importe beaucoup de ne pas le quitter, de veiller ſur ſa perſonne jour & nuit, & de traiter le plus doucement que nous pourrons ſa folie, juſqu'à ce que le tems apporte quelque remède ſalutaire à ſon mal.

MARCUS.

Couſin, les chagrins ſont au-deſſus de tous les remèdes. Joignons-nous aux Goths; déclarons une guerre vengereſſe à Rome, puniſſons-la de ſon ingratitude par ſa ruine, & que la Vengeance atteigne le traître Saturninus.

TITUS.

Hé bien, Publius? hé bien, mes amis, l'avez-vous rencontrée?

PUBLIUS.

Non, Seigneur: mais Pluton vous envoye dire, que ſi vous voulez obtenir vengeance de l'Enfer, vous l'aurez. Quant à la Juſtice, elle eſt occupée, à ce qu'il croit, avec Jupiter dans l'Olympe, ou

quelque part ailleurs; ensorte que vous êtes forcé d'attendre quelque-tems.

TITUS.

Il me fait outrage, de m'éconduire ainsi avec ses délais: je me plongerai dans le lac brûlant de l'abîme, & je saurai vous l'arracher (†) de l'Achéron par les talons. — Marcus, nous ne sommes que des roseaux: nous ne sommes pas des cèdres: nous ne sommes pas des hommes charpentés d'ossemens gigantesques, ni de la force & de la stature des Cyclopes: mais nous sommes d'une trempe dure comme l'acier, & cependant écrasés de plus d'outrages, que notre dos n'en peut supporter. — Puisque la Justice n'est ni sur la Terre ni dans les Enfers, nous solliciterons le Ciel, & nous fléchirons les Dieux, & les déterminerons à renvoyer la Justice ici bas pour venger nos affronts. Allons, à l'ouvrage — Vous êtes un habile archer, Marcus. (*Il lui donne des fléches.*) A *Jupiter* (¶), voilà pour toi. — Ici, à *Apollon* (§). A *Mars* (†). C'est pour moi-même. — Ici, mon enfant, à *Pallas* — Ici, à *Mercure* — A *Saturne*, & au *Ciel;* & non pas pour Saturninus. — Il vau-

(†) (La Justice.)
(¶) *Ad Jovem.*
(§) *Ad Apollinem.*
(†) *Ad Martem.*

droit

droit autant que tu lançasses ta fléche contre le vent — Allons, décoche, enfant. Marcus, tire, quand je te l'ordonnerai. Sur ma parole, j'ai écrit cette liste à merveille : il ne reste pas un Dieu qui n'ait sa requête.

MARCUS.

Cousin, lancez toutes vos fléches vers la Cour : nous mortifierons l'Empereur dans son orgueil.

TITUS.

Allons, amis, décochez. (*Ils tirent.*) A merveille, Lucius. Cher enfant, dans le sein de la Vierge, vise à Pallas.

MARCUS.

Seigneur, je suis un mille par-delà la lune : de ce coup, votre lettre est arrivée à Jupiter.

TITUS.

Ha! Publius, Publius, qu'as-tu fait? Vois, vois, tu as coupé une des cornes du taureau.

MARCUS.

C'étoit là le jeu, Seigneur; quand Publius a lancé sa fléche, le taureau, dans sa douleur, a donné un si furieux coup au bélier, que les deux cornes de l'animal sont tombées dans le Palais; & qui les

pouvoit trouver, que le traître corrupteur de l'Impératrice? — Elle s'est mise à rire, & elle a dit au More, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de les donner en présent à son Maître.

TITUS.

Oui, cela va bien: Dieu donne la prospérité à votre Grandeur!

SCÈNE V.

Les Précédens. UN PAYSAN, *avec un panier & une paire de pigeons.*

TITUS.

DES nouvelles, des nouvelles du Ciel! Marcus, le message est arrivé. — Hé bien, l'ami, quelles nouvelles apportes-tu? As-tu quelques lettres? Aurai-je justice? Que dit Jupiter?

LE PAYSAN.

Quoi, le faiseur de potences (†)? Il dit, qu'il

(†) Au lieu de Jupiter: le Paysan entend *Gibbet-Maker*, faiseur de potences. GRAY.

les a fait descendre : parce que l'homme ne doit être pendu que la semaine prochaine.

TITUS.

Que dit Jupiter ? Voilà ce que je te demande.

LE PAYSAN.

Hélas ! Monsieur, je ne connois pas Jupiter : jamais je n'ai bu avec lui de ma vie.

TITUS.

Comment, coquin, n'es-tu pas le porteur ?

LE PAYSAN.

Oui, Monsieur, de mes pigeons : de rien autre chose.

TITUS.

Quoi, ne viens-tu pas du Ciel ?.

LE PAYSAN.

Du Ciel ? Hélas, Monsieur, jamais je n'ai été là : Dieu me préserve, d'avoir la témérité de me presser pour le Ciel dans mon jeune âge ! Quoi ! je vais tout simplement avec mes pigeons au *Tribunal Peuple* (†), pour arranger une matière de querelle entre mon oncle & un des gens de l'*Impérial* (§).

(†) Pour *Tribun du Peuple.*

(§) Pour l'*Empereur.*

MARCUS.

Allons, Seigneur ; cela eſt juſte comme il faut pour votre harangue. Qu'il aille remettre les pigeons à l'Empereur de votre part.

TITUS.

Dis-moi, peux-tu débiter une harangue à l'Empereur avec *grace*.

LE PAYSAN.

Franchement, Monſieur, je n'ai jamais pu dire une fois *graces* dans toute ma vie.

TITUS.

Allons, approche : ne fais plus de difficultés : mais donne tes pigeons à l'Empereur. Par moi tu obtiendras de lui juſtice. — Arrête, arrête — En attendant, voilà de l'argent pour ta commiſſion — Donnez-moi une plume & de l'encre. — L'ami, peux-tu remettre une ſupplique avec grace?

LE PAYSAN.

Oui, Monſieur.

TITUS.

Hé bien, voilà ici une ſupplique pour toi. Et quand tu feras introduit près de l'Empereur, dès le

premier abord, il faut te prosterner; ensuite lui baiser les pieds; & alors, remets-lui tes pigeons, & attens ta récompense. Je serai près de toi, l'ami: vois à t'acquitter bravement de ce message.

LE PAYSAN.

Oh, je vous le garantis, que je m'en acquitterai bien: laissez-moi faire.

TITUS.

Dis, as-tu un couteau? Voyons-le. — Marcus, plie-le dans la harangue: car tu l'as faite sur le ton d'un humble suppliant. — Et lorsque tu l'auras donnée à l'Empereur; reviens frapper à ma porte, & rapporte-moi ce qu'il t'aura dit.

LE PAYSAN.

Dieu soit avec vous, Monsieur! J'y vais.

TITUS.

Allons, Marcus, partons. — Publius, suis-moi.

(*Ils sortent.*)



SCÈNE VI.

Le Palais.

L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE, & *ses deux fils. L'Empereur tient dans sa main les fléches que Titus a lancées.*

SATURNINUS.

QUE dites-vous, Seigneurs, de ces outrages ? A-t-on jamais vu un Empereur de Rome insulté, vexé, & bravé en face avec tant d'impudence, & traité avec ce mépris, pour avoir déployé une justice impartiale ? Vous le savez, Seigneurs, comme le savent aussi les Dieux, que, quelques calomnies que les perturbateurs de notre paix murmurent à l'oreille du Peuple, il ne s'est rien fait que de l'aveu des loix & dans les formes de la justice, contre les fils téméraires du vieux Andronicus. Et parce que ses chagrins ont vaincu & troublé sa raison, faudra-t-il que nous soyons ainsi persécutés de ses vengeances, des accès de sa phrénésie, & de ses insultes amères ?

Le voilà maintenant qui appelle le Ciel pour le venger. Voyez, voici une adresse à Jupiter, une autre à Mercure; celle-ci à Apollon; celle-là au Dieu de la Guerre. D'agréables écrits vraiment, à voir circuler dans les rues de Rome! Quel est le but de ces adresses satyriques, si ce n'est de diffamer le Sénat, & de nous flêtrir en tous lieux du reproche d'injustice? N'est-ce pas là une agréable tournure de folie, Seigneurs? Comme s'il vouloit dire, qu'il n'y a point de justice dans Rome. Mais, si je vis, sa feinte démence ne lui servira pas d'abri contre la Vengeance. Lui & les siens apprendront, que la justice respire dans Saturninus; & si elle sommeille, ses insolens procédés la réveilleront si bien, que dans sa fureur elle fera disparoître du monde le plus impudent des conspirateurs qui soient dans son enceinte.

TAMORA.

Mon aimable Souverain, mon cher Saturninus, le maître de ma vie, le roi de toutes mes pensées, calmez-vous, & supportez les fautes de la vieillesse de Titus; c'est l'effet des chagrins qu'il ressent de la perte de ses vaillans fils, dont la mort a fait dans son cœur une large & profonde playe. Et prenez pitié de l'état déplorable de ses organes troublés, plutôt que de poursuivre, pour ces insultes, le plus foible, ou le plus honnête homme de Rome. (*A part.*) Oui, il convient à la profonde & pénétrante

Tamora de les flatter tous — Mais, Titus, je t'ai touché au vif, & tout le sang de ta vie s'écoulera : si Aaron est maintenant en sûreté, tout alors est bien, & l'ancre est dans le port.

SCÈNE VII.

Les Précédens. LE PAYSAN *avec sa paire de colombes.*

TAMORA.

Hé bien, qu'y a-t-il, mon ami ? Veux-tu nous parler ?

LE PAYSAN.

Oui, vraiment, si vous êtes la Majesté Impériale.

TAMORA.

Je suis l'Impératrice — Mais voilà l'Empereur assis là-bas.

LE PAYSAN.

C'est lui que je demande (*A l'Empereur.*) — Que Dieu & Saint Etienne vous donnent le bonheur !

Je vous ai apporté une lettre, & une paire de colombes que voilà.

(*L'Empereur lit la lettre.*)

SATURNINUS.

Qu'on le saisisse, & qu'on le pende sur l'heure.

LE PAYSAN.

Combien aurai-je d'argent?

TAMORA.

Allons, misérable; il faut que tu sois pendu.

LE PAYSAN.

Pendu! Par Notre-Dame, j'ai donc apporté ici mon cou pour un bel usage!

(*Il sort.*)



SCÈNE VIII.

TAMORA, SATURNINUS.

SATURNINUS.

DES outrages ſanglans & qu'on ne peut pas tolérer ! Endurerai-je plus longtems ces odieuſes ſcélérateſſes ? Je ſai d'où part encore cette lettre : cela peut-il ſe ſupporter ? Comme ſi ſes traîtres enfans, que la loi a condamnés à mourir pour le meurtre de notre frere, avoient été injuſtement égorgés par un ordre arbitraire de mon caprice. Allez, traînez ici ce ſcélérat par les cheveux : ni ſon âge, ni la conſidération de ſes ſervices ne feront un privilége pour lui. Va ; pour cette audacieuſe inſulte, je ſerai moi-même ton meurtrier, inſolent & frénétique miſérable, qui m'aidas à monter au faîte des grandeurs, dans l'eſpérance que tu gouvernerois & Rome & moi.



SCÈNE IX.

Les mêmes. ÆMILIUS.

SATURNINUS.

Quelles nouvelles, Æmilius?

ÆMILIUS.

Aux armes, aux armes, Seigneurs! Jamais Rome n'eut un plus grand sujet d'allarme! Les Goths ont rassemblé une armée; & avec des troupes de soldats courageux, déterminés, avides de butin, ils marchent à grandes journées vers Rome, sous la conduite de Lucius, le fils du vieux Andronicus: il menace d'imiter Coriolan dans le cours de ses vengeances.

SATURNINUS.

Le belliqueux Lucius est-il le Général des Goths? Cette nouvelle me glace d'effroi; & je penche ma tête chancelante, comme les fleurs frappées de la gelée, ou l'herbe battue par la tempête. Ah, c'est maintenant que nos désastres sont prêts à commencer: c'est lui, que le menu Peuple chérit si passionnément:

moi-même je leur ai ouï dire ſouvent, lorſque vêtu en ſimple particulier, je me ſuis confondu avec eux, que le banniſſement de Lucius étoit injuſte, & ſouhaiter que le jeune Lucius fût leur Empereur.

TAMORA.

Pourquoi trembleriez-vous? Notre Ville n'eſt-elle pas forte & en état de défenſe?

SATURNINUS.

Oui, mais les Citoyens favoriſent Lucius, & ils déſerteront mon parti pour ſe ranger du ſien.

TAMORA.

Roi, prenez les ſentimens d'un Roi, comme vous en portez le titre. Le Soleil eſt-il éclipſé par les inſectes qui volent dans ſes rayons? L'aigle permet aux foibles oiſeaux leur vain ramage, & ne s'embarraſſe pas de ce qu'il ſignifie, certain qu'il peut, de l'ombre de ſes aîles, faire taire à ſon gré le babil de leurs voix. Vous pouvez de même impoſer ſilence à la populace inſenſée de Rome. Raſſurez donc vos eſprits; & ſachez, Empereur, que je ſaurai charmer le vieux Andronicus par des paroles plus douces, mais plus dangereuſes, que ne l'eſt l'appât qui ſéduit le poiſſon, & le miel du treſle fleuri pour le

bétail (†) : l'un meurt blessé par l'hameçon ; & l'autre tué par une pâture délicieuse.

SATURNINUS.

Mais il ne voudra pas fléchir son fils en notre faveur.

TAMORA.

Si Tamora l'en prie, il le voudra ; car je puis flatter sa vieillesse, & l'endormir par des promesses dorées : & quand son cœur feroit presque infléxible, & son oreille sourde, son cœur & son oreille obéiroient au charme de ma langue — (*A Æmilius.*) Allez, précédez-nous, & soyez notre Ambassadeur. Dites-lui, que l'Empereur demande une conférence avec le brave Lucius, & fixez le lieu & le moment de leur entrevue.

SATURNINUS.

Æmilius, acquittez-vous honorablement de ce message, & s'il exige des ôtages pour sa sûreté, dites-lui de demander les gages qu'il préfère.

ÆMILIUS.

Je vais remplir vos ordres. (*Il sort.*)

(†) Il arrive souvent aux troupeaux de se remplir de ces herbes fleuries, & d'en mourir. JOHNSON.

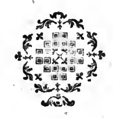
TAMORA.

Moi, je vais aller trouver le vieux Andronicus; & l'adoucir par toutes les ressources de l'art que je possède, pour arracher aux Goths le Guerrier Lucius. Allons, cher Empereur, reprenez votre gaieté; ensévelissez toutes vos allarmes dans la confiance; reposez-vous sur mes plans.

SATURNINUS.

Allez; puissiez-vous réussir, & le persuader!

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente le Camp des Goths voisin de Rome.

LUCIUS *à la tête des Goths : Tambours.*

LUCIUS.

GUERRIERS éprouvés, mes fidèles amis, j'ai reçu des lettres de la superbe Rome, qui m'annoncent la haîne que les Romains portent à leur Empereur, & combien ils aspirent à nous voir près de leurs murs. Ainsi, nobles Chefs, soyez, ce qu'annoncent vos titres, fiers & impatiens de venger vos affronts, & faites payer à Rome avec usure tout le dommage qu'elle a pu vous causer.

UN CHEF DES GOTHS.

Brave rejetton, sorti du grand Andronicus, dont

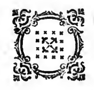
le nom, qui nous rempliſſoit jadis de terreur, fait maintenant notre confiance & notre eſpoir; vous, dont l'ingrate Rome paye d'un odieux mépris vos rares exploits, & vos actions honorables, comptez ſur nous: nous vous ſuivrons par-tout où vous nous conduirez; comme dans un jour brûlant d'été les abeilles armées de leurs dards vengeurs, ſuivent leur Roi aux champs émaillés de fleurs. Vengez-vous de l'exécrable Tamora.

TOUS ENSEMBLE.

Et ce que vous dit ce Guerrier, nous vous le répétons tous d'une voix.

LUCIUS.

Je lui rends graces, & à vous tous. — Mais qui vient à nous, conduit par ce robuſte ſoldat, votre compatriote?



SCÈNE II.

SCÈNE II.

Les Précédens. UN SOLDAT GOTH, *conduisant* AARON, *qui tient son fils dans ses bras.*

LE SOLDAT.

Illustre Lucius, je me suis écarté de notre armée pour aller considérer les ruines d'un Monastère (†), & comme j'avois les yeux fixés avec attention sur cet antique & vaste édifice, j'entendis soudain la voix d'un enfant, qui crioit au pied d'une muraille. Je me tournai du côté de la voix, & aussitôt j'entendis gronder l'enfant, & lui dire: » paix, petit marmot basané, dont la couleur & les » traits tiennent de moi, & moitié de ta mere; ta » nuance ne décèle-t-elle pas de qui tu es né? Si la » nature t'avoit seulement donné la physionomie de

(†) Ces ruines d'un Monastère, & autres fautes grossières contre la Chronologie, persuadent à quelques-uns que Shakespéar n'a ni composé, ni même corrigé cette Pièce. Il n'est guères probable qu'il eût fait ou laissé ces bévues si palpables. Steevens.

» ta mere, petit miférable, tu aurois pu devenir » un Empereur: mais quand le taureau & la géniffe » font tous deux blancs comme lait, jamais ils n'en» gendrent un veau noir comme le charbon. Tais» toi, petit malheureux, tais-toi. Voilà ce qu'on » difoit à l'enfant; « & continuant, » il faut que je » te confie à un Goth, qui, quand il faura que tu » es fils de l'Impératrice, prendra de ton enfance » un tendre foin en confidération de ta mere «. Auffitôt moi, je tire mon épée, je fonds fur ce More que j'ai furpris à l'improvifte, & que je vous amène ici; ordonnez de lui ce que vous jugerez à propos.

LUCIUS.

O vaillant foldat! Voilà le Démon incarné, qui a privé le bon Andronicus de fa main glorieufe: voilà le bijou qui charmoit les yeux de votre Impératrice, & vous voyez le vil fruit de fes lafcives amours. — (*A Aaron.*) Répons, efclave à l'œil blanc; où voulois-tu porter cette image de ta face infernale? Pourquoi ne parles-tu pas? — Quoi! es-tu fourd? Quoi! pas un feul mot? Une corde, foldats, pendez-le à cet arbre, & à côté de lui le fruit honteux de fa débauche.

AARON.

Ne touche pas à cet enfant: il eft du Sang Royal.

LUCIUS.

Il ressemble trop à son pere, pour devenir jamais homme de bien. Allons, commencez par pendre l'enfant, & que son pere soit témoin de son agonie; spectacle fait pour tourmenter son cœur.

AARON.

Apportez l'échelle pour moi : mais, Lucius, épargne l'enfant; & porte-le de ma part à l'Impératrice. Si tu m'accordes ma prière, je te révélerai d'étonnans secrets, qu'il est de ton plus grand intérêt de connoître : si tu me la refuses, arrive ce qui pourra, je ne parle plus : & que la vengeance vous confonde tous!

LUCIUS.

Continue, & si ce que tu as à me dire, me satisfait, ton enfant vivra, & je me charge de le faire élever.

AARON.

Si cela te satisfait? Oh, sois certain, Lucius, que ce que je te dirai, fera le tourment de ton ame. Car j'ai à t'entretenir de meurtres, de viol, & de massacres, d'actes horribles, commis dans l'ombre de la nuit, d'abominables forfaits, de complots de malice noire & de trahison; de lâches scélératesses dont le récit te fera frémir d'horreur, & qui pourtant ont

été exécutés par des motifs de pitié. Tous ces secrets seront ensévelis avec ma vie, si tu ne me jures pas de sauver la vie à mon enfant.

LUCIUS.

Révèle ta pensée : je te dis, que ton enfant vivra;

AARON.

Jure-le, & je commence.

LUCIUS.

Par quel Dieu jurerai-je ? Tu ne crois à aucun, & dès-lors, comment peux-tu te fier à un serment ?

AARON.

Quand je ne croirois à aucun Dieu, comme en effet je ne crois à aucun, n'importe : je sais que tu es un homme religieux, & que tu as en toi une voix intérieure, qu'on appelle conscience, avec vingt superstitieuses pratiques, que je t'ai vu très-soigneux d'observer. — J'exige donc ton serment — Car je sais qu'un idiot se fait un Dieu de son hochet, & tient la parole qu'il a jurée par ce Dieu. C'est-là le serment que j'exige — Ainsi tu jureras par le Dieu, quel qu'il soit, que tu adores & que tu vénères, de conserver les jours de mon enfant, de le nourrir, & de l'élever ; ou je ne te révèle rien.

LUCIUS.

Hé bien, je te jure par le Dieu que j'adore, que je le ferai.

AARON.

D'abord, apprens, que j'ai eu cet enfant de l'Impératrice.

LUCIUS.

O femme impudique & d'une luxure insatiable!

AARON.

Arrête, Lucius! Ce n'est-là qu'une action charitable, en comparaison de ce que tu vas entendre. Ce sont ses deux fils, qui ont massacré Bassianus: ce sont eux qui ont coupé la langue à ta sœur, qui lui ont fait violence, l'ont déshonorée, lui ont coupé les mains, & l'ont *parée* comme tu l'as vue.

LUCIUS.

O exécrable scélérat: tu appelles cela *parer?*

AARON.

Hé, elle a été lavée, émondée, équipée, & ç'a été un fort agréable exercice pour ceux qui ont fait cet office.

LUCIUS.

O les brutaux & barbares scélérats, semblables à toi!

AARON.

C'est moi qui ai été leur maître, & qui les ai instruits. C'est de leur mere qu'ils tiennent cet esprit de débauche, ce qui est aussi sûr que l'est la carte qui gagne la partie : quant à leur ame sanguinaire, je crois qu'ils l'ont formée sur la mienne : & cela est aussi infaillible, que l'est le dogue qui a toujours attaqué le taureau à la tête (†). Que mes actions parlent pour moi & attestent ce que je vaux : j'ai indiqué à tes freres cette fosse insidieuse, où le corps de Bassianus étoit gissant : j'ai écrit la lettre que ton pere a trouvée, & j'avois caché l'or avec cette lettre, de complot avec la Reine & ses deux fils. Et que s'est-il fait, dont tu ayes eu à gémir, où je n'aye pas mis ma part de méchanceté? J'ai trompé ton pere pour le priver de sa main; & dès que je l'ai eue, je me suis retiré à l'écart, & là, mes flancs ont pensé se rompre à force de rire. Je l'ai épié à travers la crevasse d'une muraille, après qu'en

(†) Allusion aux dogues élevés pour le combat du taureau : & qui ont le généreux courage d'attaquer toujours l'animal par devant, & de le saisir par les naseaux. JOHNSON.

échange de fa main, il a reçu les têtes de fes deux fils, & j'ai contemplé fes larmes, & j'ai ri de fi bon cœur, que mes yeux ont auffi verfé des larmes comme lui; & lorfque j'ai raconté tout ce jeu à l'Impératrice, elle s'eft prefque évanouie de plaifir à mon récit, & elle m'a payé ma nouvelle par vingt baifers.

UN GOTH.

Comment peux-tu redire ces horreurs, & ne pas rougir?

AARON.

Je rougis autant qu'un dogue noir, comme dit le proverbe.

LUCIUS.

N'as-tu point de remords de ces forfaits atroces?

AARON.

J'en ai, mais c'eft de n'en avoir pas fait mille fois davantage. Et même en ce moment je maudis le jour (cependant je crois qu'il eft peu de jours de ma vie fur lefquels puiffe tomber ma malédiction) où je n'ai pas fait quelque grand mal, comme de maffacrer un homme, ou de machiner fa mort, de violer une Vierge, ou d'en tramer le complot, d'accufer quelque innocent, ou de me parjurer moi-même, de femer une haîne mortelle entre deux

amis, d'égarer le troupeau d'un pauvre berger, & de le précipiter lui-même dans quelque abîme, d'incendier les fermes & les meules de foin dans la nuit, & de dire aux propriétaires d'éteindre l'incendie avec leurs pleurs : souvent j'ai exhumé les morts de leurs tombeaux, & j'ai placé leurs cadavres à la porte de leurs plus tendres amis, lorsque leur douleur étoit presque oubliée, & sur leur peau, comme sur l'écorce d'un arbre, j'ai gravé avec mon couteau en lettres romaines, *que votre douleur ne meure pas, quoique je sois mort.* En un mot, j'ai commis mille horreurs, avec l'indifférence dont un autre tue un insecte ; & rien ne peine plus mon cœur, que de ce que je ne puis en commettre mille autres encore.

LUCIUS.

Descendèz ce Démon (†) : le gibet est une mort trop douce pour lui.

AARON.

S'il existe des Démons, je voudrois en être un, pour vivre & brûler dans des flammes éternelles ; pourvu seulement que j'eusse ta compagnie en en-

(†) Il paroît par-là que l'auditoire étoit régalé d'une partie de l'appareil d'une exécution, & qu'Aaron étoit monté à l'échelle, comme prêt à être étranglé. STEEVENS.

fer, & que je pusse à mon gré te tourmenter de mes récits & de mes imprécations!

LUCIUS *aux Soldats.*

Amis, fermez sa bouche impure, & qu'on ne l'entende plus.

SCÈNE III.

Les Précédens. ÆMILIUS.

UN CHEF DES GOTHS *à Lucius.*

Seigneur, un Député de Rome demande à être introduit devant vous.

LUCIUS.

Qu'il approche. — Salut, Æmilius, quelles nouvelles de Rome?

ÆMILIUS.

Seigneur Lucius, & vous, Princes des Goths, l'Empereur Romain vous salue tous par ma voix: ayant appris que vous vous avancez les armes à la

main, il demande une entrevue avec vous à la maison de votre pere. Vous pouvez choisir vos ôtages, ils vous seront remis sur le champ.

UN CHEF DES GOTHS.

Que dit notre Général ?

LUCIUS.

Æmilius, que l'Empereur donne ses ôtages à mon pere & à mon oncle Marcus, & nous irons le trouver. (*A ses troupes.*) Marchez.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

Le Théâtre représente le Palais de Titus dans Rome.

TAMORA, CHIRON, & DÉMÉTRIUS, *déguisés.*

TAMORA.

C'EST dans cet étrange & singulier habillement, que je veux me présenter à Andronicus ; & lui dire,

que je suis la Vengeance, envoyée du fond des abîmes, pour me joindre à lui, & venger ses cruels outrages. Frappez à son cabinet, où l'on dit qu'il se renferme, pour méditer les plans de la plus furieuse vengeance. Dites-lui, que la Vengeance elle-même est venue pour se liguer avec lui, & faire tomber la destruction sur ses ennemis.

(*Ses fils frappent & Titus ouvre la porte.*)

TITUS.

Pourquoi troublez-vous mes méditations? Vous faites-vous un jeu de forcer la porte de ma retraite dans la vûe de faire évanouir mes tristes résolutions, & de rendre sans effet toutes mes études? Vous vous trompez; car ce que j'ai intention d'exécuter, voyez, je l'ai tracé ici en caractères de sang, & ce qui est écrit, s'accomplira.

TAMORA.

Titus, je suis venue pour avoir un entretien avec toi.

TITUS.

Non; pas un seul mot. Comment puis-je donner de la grace & de la force à mon discours, étant privé de la main, dont le geste doit s'accorder avec ma voix? Tu as en cela l'avantage sur moi; ainsi retire-toi.

TAMORA.

Si tu me connoissois, tu voudrois conférer avec moi.

TITUS.

Je ne suis pas insensé : je te connois très-bien ; j'atteste ce bras mutilé, & ces lignes sanglantes, & ces rides profondes, creusées par le chagrin & les soucis : j'atteste cette lumière importune du jour, & l'accablante nuit ; j'atteste tout mon désespoir, que je te connois bien pour notre fière Impératrice, la puissante Tamora : ne viens-tu pas me demander mon autre main ?

TAMORA.

Sache, triste vieillard, que je ne suis point Tamora : elle est ton ennemie, & moi je suis ton amie. Je suis la Vengeance ; envoyée du Royaume des Enfers, pour te soulager du vautour qui te ronge le cœur, en exerçant d'horribles représailles sur tes ennemis. Descends & accueille mon arrivée dans ce Royaume de la lumière : viens t'entretenir avec moi de meurtre & de mort. Il n'est point d'antre sombre, de retraite profonde, de vaste obscurité, de vallon fangeux servant d'asyle contre leurs terreurs au meurtre sanglant, ou à l'affreux viol, où je ne puisse les découvrir ; & faire retentir à leurs

oreilles mon nom terrible, la *Vengeance*, nom qui fait frissonner les coupables.

TITUS.

Es-tu la Vengeance? Et es-tu envoyée vers moi, pour tourmenter mes ennemis?

TAMORA.

Je suis la Vengeance; ainsi descends, & reçois moi.

TITUS.

Commence par me rendre quelque service, avant que j'aille te recevoir. A tes côtés sont le Meurtre & le Viol: donne-moi quelque assurance, que tu es en effet la Vengeance: poignarde-les, & écrase leurs membres sous les rouës de ton char; alors j'irai te trouver, & je conduirai ton char, & je roulerai avec toi autour des globes. Procure-toi deux coursiers fougueux, noirs comme le jais, pour emporter ton char vengeur avec rapidité, & déterrer les meurtriers dans leurs coupables repaires. Et lorsque ton char sera chargé de leurs têtes, j'en descendrai, & je courrai à pied près de la rouë, tout le long de la journée, comme un esclave; oui, depuis le lever du Soleil dans l'Orient, jusqu'à ce qu'il se précipite dans l'Océan: & tous les jours je recommencerai

cette pénible tâche, à condition que tu détruiras le meurtre & le viol sur la terre.

TAMORA.

Ce sont mes Ministres, & ils m'accompagnent.

TITUS.

Sont-ils tes Ministres? Quels sont leurs noms?

TAMORA.

Le Viol & le Meurtre: ils portent ces noms, parce qu'ils punissent les coupables de ces deux crimes.

TITUS.

Grand Dieu! comme ils ressemblent aux deux fils de l'Impératrice! Mais nous autres, foibles humains, nous n'avons que des yeux foibles & qui nous trompent. O douce Vengeance, maintenant je vole vers toi; & si l'étreinte d'un seul bras peut te satisfaire, je vais te serrer amoureusement avec celui qui me reste.

(*Titus descend des degrés de son cabinet.*)

TAMORA *à ses fils.*

Ce pacte que je fais avec lui convient à sa folie: quelque invention que je forge, pour nourrir la

chimère de son cerveau malade, songez à l'appuyer, à l'entretenir par vos discours. Car il ne lui reste plus aucun doute, & il me prend pour la Vengeance. Profitant de sa crédulité & de sa folle idée, je le déterminerai à mander son fils Lucius; & lorsque je serai assurée de sa personne à la table d'un festin, je trouverai quelque ruse, quelque adroit coup de main, pour écarter & disperser cette armée de Goths inconstans, ou au moins, je saurai tourner leurs armes contre lui & les rendre ses ennemis. Voyez: le voilà qui vient, il faut que je joue mon rôle.

TITUS.

J'ai longtems été dans le désespoir, & cela pour toi: sois la bien venue, Furie terrible, dans ma maison désastreuse! Meurtre, Viol, vous êtes aussi les bien venus tous deux. — Oh! comme vous ressemblez tous trois à l'Impératrice & à ses deux fils! Je vous trouve bien assortis: il ne vous manque qu'un More— Est-ce que tout l'Enfer n'a pu vous procurer un Démon qui lui ressemble? Car je sai bien, que jamais l'Impératrice ne roule dans son char, qu'elle ne soit accompagnée d'un More. Et pour représenter en tout notre Reine, il conviendroit que vous eussiez un pareil Démon. Mais soyez les bien venus, tels que vous êtes: que ferons-nous?

TAMORA.

Que voudrois-tu que nous fissions, Andronicus?

DÉMÉTRIUS.

Montre-moi un meurtrier, & je me charge de lui.

CHIRON.

Montre-moi un scélérat coupable de viol; je suis envoyé pour en tirer vengeance.

TAMORA.

Montre-moi mille méchans, qui t'ayent fait quelque outrage, & je te vengerai d'eux tous.

TITUS.

Promène tes regards sur les rues corrompues de Rome, & quand tu appercevras un homme qui te ressemble, cher Ministre, massacre-le: c'est un meurtrier—Toi, accompagne-le, & quand le hasard te fera rencontrer un autre homme qui ait ta physionomie, cher Viol, massacre-le: c'est un ravisseur—Toi, suis-les; il y a dans le Palais de l'Empereur, une Reine suivie d'un More: tu pourras aisément la reconnoître sur ta stature; car elle te ressemble dans toute sa personne: je t'en conjure, fais leur souffrir

ſouffrir quelque mort violente & cruelle, ils ont été cruels pour moi.

TAMORA.

Nous voilà bien inſtruits : nous l'exécuterons: mais ſi tu voulois, bon Andronicus, envoyer vers Lucius, ton belliqueux fils, qui conduit vers Rome une armée de Goths aguerris, & l'inviter à ſe rendre à un feſtin dans ton Palais; lorſqu'il ſera ici, au milieu de ta fête ſolemnelle, j'amenerai l'Impératrice & ſes fils, l'Empereur même, & tous tes ennemis : & ils s'humilieront à ton gré, ſoumis à ta merci, & tu pourras ſoulager ſur eux ton cœur irrité. Que répond Andronicus à cette propoſition?

TITUS *appellant.*

Marcus, mon frere! — C'eſt le triſte Titus qui t'appelle.



SCÈNE V.

Les Précédens. TITUS.

PARS, cher Marcus, va trouver ton neveu Lucius. Tu le chercheras dans l'Armée des Goths. Dis-lui de venir vers son pere, & d'amener avec lui quelques-uns des principaux Chefs; dis-lui de faire camper ses soldats au lieu où ils sont; dis-lui, que l'Empereur & l'Impératrice viennent à une fête chez moi, & qu'il la partagera avec eux. Fais cela pour l'amitié que tu me portes, & qu'il se rende à mon désir, s'il est vrai qu'il s'intéresse aux derniers jours de son pere en cheveux blancs.

MARCUS.

Je vais faire ton message, & revenir aussitôt.

(*Il sort.*)



SCÈNE VI.

Les autres.

TAMORA.

Je vais te quitter, pour m'occuper de tes intérêts; & j'emmène avec moi mes deux Miniſtres.

TITUS.

Non, non, que le Meurtre & le Viol reſtent avec moi; autrement je rappelle mon frere, & je ne cherche plus d'autre vengeance, que par les armes de Lucius.

TAMORA *à part à ſes deux fils.*

Qu'en dites-vous, mes enfans? Voulez-vous reſter; tandis que je vais informer l'Empereur de la manière dont j'ai conduit notre ſtratagême? Cédez à ſa fantaiſie, flattez-le, carreſſez-le, & demeurez avec lui juſqu'à mon retour.

TITUS *à part.*

Je les connois bien tous, quoiqu'ils me croyent

fou. Et j'envelopperai dans la trame de leurs propres filets, ce couple de dogues infernaux, & leur déteſtable mere.

DÉMÉTRIUS.

Madame, vous pouvez partir quand il vous plaira; & nous laiſſer ici.

TAMORA:

Adieu, Andronicus: la Vengeance va ourdir un plan pour ſurprendre tes ennemis.

(*Elle ſort.*)

TITUS.

Je le ſai, que tu vas t'en occuper: adieu, chère Vengeance.

CHIRON.

Dis-nous, vieillard, à quoi nous employerons le tems?

TITUS.

Ne vous mettez pas en peine; j'ai de l'ouvrage aſſez pour vous. — (*Il appelle.*) Publius, Caius, Valentin, venez ici!



SCÈNE VII.

PUBLIUS.

Que désirez-vous ?

TITUS.

Connois-tu ces deux hommes ?

PUBLIUS.

Ce sont les fils de l'Impératrice ; je le crois du moins ; Chiron & Démétrius.

TITUS.

Erreur, Publius, erreur : tu te trompes étrangement. L'un est le Meurtre, & l'autre s'appelle le Viol ; en conséquence, enchaîne-les, bon Publius : Caius, Valentin, mettez la main sur eux. Vous m'avez souvent entendu soupirer après cet instant, je le trouve enfin. Enchaînez-les bien, & fermez-leur la bouche, s'ils veulent crier. (*Titus sort.*)

CHIRON.

Lâches, arrêtez : nous sommes les fils de l'Impératrice.

PUBLIUS.

Et c'est pour cela que nous exécutons son ordre. — Fermez leur la bouche : qu'ils ne puissent pas dire un mot — Est il bien garotté ? — Songez à les bien lier.

SCÈNE VIII.

Les Précédens. TITUS ANDRONICUS *rentre tenant un poignard*, & LAVINIA *tenant un bassin.*

TITUS.

Viens, viens, Lavinia. Vois, tes ennemis sont enchaînés — Caius fermez bien leurs bouches ; qu'ils ne me parlent pas ; mais qu'ils entendent les paroles terribles que je profère — O scélérats, Chiron & Démétrius ! Voici la source pure que vous avez souillée ; vous avez osé mêler (†) cette chaste fleur avec votre impure existence. Vous avez tué

(†) Ce bel été avec votre hyver.

ſon époux, & pour ce lâche forfait de vos mains, deux de ſes freres ont été condamnés au ſupplice: ma main a été tranchée, & vous vous en êtes fait un jeu barbare: ſes deux belles mains, ſa langue, & ce tréſor plus précieux encore que ſa langue & ſes mains, ſon innocence virginale, traîtres inhumains, vous les avez mutilées & ravies! Que répondriez-vous, ſi je vous laiſſois la liberté de parler? Lâches, vous auriez honte de demander grace. Ecoutez, miſérables, comment je me propoſe de vous tourmenter. Il me reſte encore cette main, pour vous égorger; tandis que Lavinia tiendra entre les reſtes de ſes deux bras mutilés le baſſin, qui va recevoir votre ſang criminel. Vous ſavez que votre mere doit revenir partager mon feſtin, qu'elle ſe donne le nom de la *Vengeance*, & qu'elle me croit inſenſé — Ecoutez, ſcélérats, j'écraſerai vos os en pouſſière, j'en formerai la croûte d'un affreux pâté, où je ferai entrer vos deux têtes odieuſes; & je dirai à cette proſtituée, votre exécrable mere, de dévorer, comme le ſein de la terre, ſa propre progéniture. Telle eſt la fête que je prétens lui donner, & voilà le mêts dont je veux que ſes entrailles ſe rempliſſent. Vous avez traité ma fille plus cruellement que ne le fut Philomèle: je veux m'en venger plus cruellement que ne le fit Progné. Allons, tendez la gorge — Viens, Lavinia, reçois leur ſang; & quand ils ſeront morts, je vais réduire leurs os

en poudre imperceptible; les humecter de ce vil sang, & faire cuire leurs têtes dans cet horrible mêts. Viens, viens, que chacun se prête & m'aide à préparer ce Banquet nouveau : je désire qu'il puisse être plus féroce & plus sanglant, que ne le fut la fête des Centaures. (*Il les égorge.*) Allons, entrez leurs cadavres ici; je veux être le Cuisinier, & les voir apprêtés, quand leur mere viendra.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE IX.

LUCIUS, MARCUS, OFFICIERS GOTHS, AARON *prisonnier.*

LUCIUS.

Mon oncle, puisque c'est la volonté de mon pere, que je rentre dans Rome, je suis satisfait.

UN CHEF GOTH.

Et notre volonté est la tienne, quelqu'en soit l'évènement.

LUCIUS.

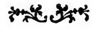
Cher oncle, chargez-vous de ce More barbare; de ce tigre affamé, de cet exécrable Démon : qu'il ne reçoive aucune nourriture; enchaînez-le jusqu'à ce qu'on le produise en présence de l'Empereur, pour rendre témoignage de tous ces horribles forfaits. Et veillez à ce que nos amis soyent en force & cachés en embuscade : je crains que l'Empereur ne machine notre perte.

AARON.

Quelque Démon murmure ses malédictions à mon oreille, & excite ma langue à exhaler tout le venin dont mon cœur est gonflé.

LUCIUS.

Sors de ma présence, dogue inhumain; exécrable scélérat. (*Une garde de Goths saisit & entraîne Aaron.*) Amis, aidez à notre oncle à le conduire en lieu sûr.



SCÈNE X.

Une Fanfare. SATURNINUS, TAMORA, TRIBUNS, & *Suite.*

SATURNINUS.

Quoi, le firmament a-t-il donc plus d'un soleil?

LUCIUS.

Que te sert-il de t'appeller un soleil ?

MARCUS.

Empereur de Rome, & vous, mon neveu, entamez le pourparler — Cette querelle doit être discutée paisiblement. Tout est prêt pour le festin, que le soigneux Titus a ordonné dans des vûes honorables, pour la paix, pour l'amitié, pour l'union, & pour le bien de Rome. Daignez avancer, & prendre vos places.

SATURNINUS.

Volontiers, Marcus: (*Les hautbois sonnent. On*

apporte une table. Titus paroît, en habit de Cuisinier, plaçant les mêts sur la table, & Lavinia l'accompagne, un voile sur le visage.)

TITUS.

Soyez le bien-venu, mon digne Souverain : hommage à votre Grandeur, redoutable Reine : Salut, Goths belliqueux : bonjour, Lucius; soyez tous les bien-venus. Quoique la chère soit peu splendide, elle suffira pour rassasier vos appétits : voudriez-vous manger ?

SATURNINUS.

Pourquoi paroissez-vous dans cet accoutrement, Andronicus ?

TITUS.

Parce que je voulois m'assurer par moi-même que tout est en ordre, pour fêter votre Majesté, & votre Impératrice.

TAMORA.

Nous en sommes reconnoissans, bon Andronicus.

TITUS.

Vous le seriez sûrement, si vous pouviez lire au fond de mon cœur. Mon Auguste Empereur, daignez

me résoudre ce doute : le fougueux Virginius fit-il bien de tuer sa fille de sa propre main, parce qu'elle avoit été ravie, violée, & déshonorée?

SATURNINUS.

Oui, son action fut légitime, Andronicus.

TITUS.

Votre raison, mon Souverain?

SATURNINUS.

Parce que sa fille ne devoit pas survivre à son déshonneur, & renouveller sans cesse par sa présence les douleurs de son pere.

TITUS.

Cette raison est forte, décisive & convaincante. C'est un exemple, un modèle persuasif à suivre pour moi, le plus malheureux des peres. Meurs donc, meurs, Lavinia, & ta honte avec toi; & avec ta honte le chagrin de ton pere.

(*Il tue sa fille.*)

SATURNINUS.

Qu'as-tu fait, pere barbare & dénaturé?

TITUS.

J'ai tué celle, qui m'a rendu aveugle à force de pleurer son affront: je suis aussi désespéré que l'étoit Virginius; & j'ai mille raisons de plus de lui faire cette violence; & la voilà faite.

SATURNINUS.

Quoi, est-ce qu'elle a été violée? Dis, qui a fait cette action?

TITUS.

Voudriez-vous manger? Que votre Majesté daigne se nourrir.

TAMORA.

Pourquoi as-tu tué ainsi ta propre fille?

TITUS.

Ce n'est pas moi: ces furieux, Chiron & Démétrius, qui l'ont violée, qui lui ont tranché la langue, ce sont eux, oui, eux, qui lui ont fait tous ces outrages.

SATURNINUS.

Qu'on aille les chercher sur le champ.

TITUS.

Bon ! ils sont tous deux assaisonnés dans ce pâté, dont leur mere s'est assez bien repue : elle a mangé la chair qu'elle a nourrie elle-même. C'est la vérité, c'est la vérité : j'en atteste le tranchant affilé de mon couteau.

(*Il perce Tamora.*)

SATURNINUS.

Meurs, frénétique vieillard, pour cet abominable forfait.

(*Saturninus tue Titus.*)

LUCIUS.

L'œil d'un fils peut-il soutenir la vûe de son pere sanglant & expirant : il y a salaire pour salaire, mort pour mort.

(*Lucius poignarde Saturninus.*)

MARCUS.

Romains, dont je vois les visages consternés de terreur, & que ce sanglant tumulte disperse, comme une troupe d'oiseaux emportés par les vents & le tourbillon de la tempête, laissez-moi vous enseigner le moyen de réunir de nouveau dans une gerbe uni-

que ces amas d'épis épars, & former de ces membres séparés un seul & même corps.

UN CHEF DES GOTHS (†).

Que Rome soit le fléau de Rome; & que cette Ville superbe, qui voit ramper devant son orgueil de vastes & puissans Royaumes, désormais, comme un proscrit errant dans l'abandon & le désespoir, exerce sur elle-même une honteuse & terrible justice!

MARCUS.

Mais si ces signes de vieillesse, ces rides profondes de l'âge, témoins sérieux de ma longue expérience, ne peuvent vous engager à m'écouter, parlez, vous, ami chéri de Rome (*A Lucius.*) comme jadis notre illustre ancêtre, lorsque sa langue pathétique raconta à l'oreille attentive de l'amoureuse & triste Didon l'histoire de cette nuit de flammes & de désastres, où les subtils Grecs surprirent la fameuse Troye du Roi Priam: dites-nous, quelle perfide Sirène avoit enchanté nos oreilles, ou quelle main a introduit dans nos murs la fatale machine, qui porte une blessure profonde à notre seconde Troye, à notre Rome. — Mon cœur n'est pas formé

(†) Steevens pense que ce couplet, doit, ainsi que le suivant, être dans la bouche de Marcus.

de roche, ni de fer, & je ne puis faire le douloureux récit de nos maux, ſans que des flots de larmes viennent ſuffoquer ma voix, & interrompre mon diſcours, dans le moment même où il exciteroit le plus votre attention, & attendriroit vos cœurs émus de pitié. Voici un Guerrier illuſtre: qu'il faſſe lui-même ce tragique récit, vous ne pourrez l'entendre, ſans que vos cœurs ſanglottent & que vos larmes coulent.

LUCIUS.

Apprenez donc, nobles auditeurs, que les exécrables Chiron & Démétrius ſont ceux qui ont maſſacré le frere de notre Empereur, que ce ſont eux qui ont déshonoré notre ſœur, & que nos deux freres ont été décapités pour les forfaits atroces dont eux ſeuls étoient coupables. Apprenez que les larmes de notre pere ont été mépriſées; & qu'il a été, par la fraude la plus lâche, privé de cette main illuſtre qui avoit ſoutenu les guerres de Rome, & précipité ſes ennemis dans le tombeau. Enfin vous ſavez que moi, j'ai été injuſtement banni, que les portes de ma Patrie ont été fermées ſur moi, & que j'ai été chaſſé pleurant des murs de Rome, & réduit à aller chercher un aſyle parmi les ennemis de ma Patrie, qui ont noyé leur haîne dans mes larmes ſincères, & m'ont ouvert leurs bras comme à un ami;

ami ; & je suis le banni, il faut que vous le sachiez, qui avoit maintenu la sûreté de Rome au prix de mon sang, & détourné de son sein le fer ennemi, pour l'enfoncer dans mon corps intrépide. Hélas! vous le savez, que je ne suis pas homme à me vanter par orgueil : mes blessures, toutes muettes qu'elles sont, peuvent attester, que je vous dis l'exacte vérité : mais, arrêtons, il me semble que je mécarte trop, en citant ici les louanges de mon foible mérite. Daignez me pardonner ; les hommes se louent eux-mêmes, quand ils n'ont plus d'amis qui le fassent pour eux.

MARCUS.

C'est maintenant à mon tour de parler : voyez cet enfant ; Tamora est sa mere : c'est la progéniture d'un More impie, le premier artisan & l'auteur de tous ces maux. Le scélérat est vivant dans la maison de Titus ; & il est là pour attester la vérité de ce fait. Jugez maintenant, quelle raison avoit Titus de se venger de ces outrages, inexprimables, au-dessus de la patience, au-dessus de ce que peut supporter l'homme. Maintenant que vous avez entendu la vérité, que dites-vous, Romains ? Avons-nous rien fait d'injuste ? Montrez-nous notre crime, & après, de la place où vos regards nous environnent, nous allons, tous deux unis, nous précipiter ensemble, détruire tout ce qui reste de la triste

famille d'Andronicus; écraser nos têtes sur les angles des roches, & éteindre d'un seul coup notre maison. Parlez, Romains, parlez, & à votre commandement, voyez: Lucius & moi, nous allons, les mains enlassées, nous précipiter.

ÆMILIUS.

Viens, viens, respectable Citoyen de Rome, & conduis par la main notre Empereur, notre Empereur Lucius: car, je suis bien sûr, que toutes les voix vont le nommer d'un cri unanime.

MARCUS.

Salut, Lucius, Souverain Empereur de Rome! Va, va dans la funeste maison de Titus, & traîne ici ce More impie, pour le condamner à une mort des plus sanglantes, des plus cruelles, en punition de sa méchante vie. Salut, Lucius, digne Empereur de Rome!

LUCIUS.

Graces vous soient rendues, généreux Romains: puissai-je gouverner l'Empire de façon à guérir les playes de Rome, & effacer le souvenir de ses désastres! Mais, bon Peuple, accordez-moi quelques instans, car la nature m'impose une tâche bien douloureuse. — Tenez-vous tous à l'écart — Et vous,

cher oncle, approchez, pour verser les larmes funèbres sur ce mort respectable — (Ah! reçois ce baiser brûlant sur tes lèvres pâles & froides. (*Il embrasse Titus.*) Reçois ces larmes de douleur sur ton visage sanglant ; c'est le triste & dernier tribut du respect & de l'amour de ton digne fils !

MARCUS.

Oui, larmes pour larmes, & baiser pour baiser, ton frere Marcus te le donne sur tes chères lèvres : fût-elle innombrable, infinie, la somme de ceux que je devrois te payer, je voudrois m'acquitter.

LUCIUS *à son fils.*

Approche ici, jeune enfant : viens apprendre de nous à fondre en pleurs. Ton grand pere t'aimoit tendrement : mille fois il t'a bercé sur ses genoux, t'a doucement endormi sur son sein ; il t'a tenu mille propos caressans à la portée de ta tendre enfance ; en reconnoissance, comme un bon & sensible enfant, répands quelques larmes de tes yeux encore tendres, & paye ce tribut à la nature qui le demande : les amis associent leurs amis à leurs chagrins & à leurs peines : fais-lui tes derniers adieux : dépose-le dans sa tombe ; rends-lui ce pieux devoir, & prends congé de lui.

LE JEUNE LUCIUS.

O mon grand pere, mon cher grand pere, oui; je voudrois de tout mon cœur être mort, & qu'à ce prix vous fussiez encore vivant. O mon pere, mes larmes m'empêchent de pouvoir lui parler : mes larmes m'étoufferont, si je veux ouvrir la bouche.

SCÈNE *dernière*.

Les Précédens. DES ROMAINS *amènent* AARON.

UN DES ROMAINS.

Enfin, triste famille d'Andronicus, terminez avec le malheur. Prononcez la sentence de cet exécrable scélérat, auteur de ces tragiques évènemens.

LUCIUS.

Enfouissez-le jusqu'à la poitrine dans la terre, & laissez-le périr sans nourriture : qu'il reste là dans les

cris & la rage de la faim : si quelqu'un lui donne du secours & de la pitié, il meurt pour ce crime. Tel est notre arrêt : que quelqu'un demeure, & veille à ce qu'il soit enfoui & pressé dans la terre.

AARON.

Eh ! pourquoi la rage seroit-elle muette ? Pourquoi la fureur garderoit-elle le silence ? Je ne suis pas un enfant, moi, pour aller, avec de basses prières, demander grace & me repentir des maux que j'ai faits. Je voudrois, si j'avois encore ma liberté, joindre dix mille forfaits à ceux que j'ai accomplis ; & si jamais il m'arriva dans le cours de ma vie de faire une seule bonne action, je m'en repens du fond de mon ame.

LUCIUS.

Que quelques amis zélés emportent d'ici le corps de l'Empereur, & lui donnent la sépulture dans le tombeau de son pere. Le mien & Lavinia seront sans délai enfermés dans le monument de notre famille. Quant à cette odieuse tigresse, cette Tamora, nuls rites funèbres ne lui seront accordés, nul homme ne prendra pour elle les habits de deuil : nul son funéraire n'annoncera ses obséques : qu'on la jette aux bêtes sauvages & aux oiseaux de proye. Sa vie fut celle d'une bête féroce ; elle vê-

cut ſans pitié ; elle n'en trouvera point à ſa mort. Veillez à ce qu'il ſoit fait juſtice d'Aaron, de cet infernal More, dont l'ame perverſe fut la ſource de tous nos déſaſtres : enſuite nous allons rétablir la paix & l'ordre de l'Etat, & prendre les meſures convenables pour que de pareils événemens ne viennent jamais hâter ſa ruine.

Fin du cinquième & dernier Acte & de la ſeconde Partie.



ERRATA de la *Pièce* des deux Véronois

PAGES 86, ligne 11 — *bien portant*, lisez, *en santé.*

87, lig. 9 — *si humilié*, lisez, *tant humilié.*

109, lig. 1re. lisez, *j'ai soupçonné cet attachement.*

112, lig. 21, *envoyez en lui*, lisez, *envoyez lui en.*

114, lig. 18, *d'un*, lisez, *d'une.*

118, lig. 9 — mettez ;

Ibid. lig. 10, au lieu de, *si je ne puis penser; qu'elle les partage, & qu'elle vit à l'ombre de la perfection*, lisez, *mon bonheur est de penser, que Sylvie est près de moi, & de me repaître de la contemplation de sa parfaite beauté.*

Ibid. lig. 18, au lieu de, *son arrêt*, lisez, l'*arrêt de son pere.*

119, lig. 4, *cherchez-le*, lisez, *cherche-le.*

122, lig. dre. *scèle-le*, lisez, *exhale-le.*

125, lig. 5, effacez l'&.

127, lig. dre. du texte, *du lait*, lisez, *le lait.*

134, lig. 9, *lentement de son argent*, ponctuez, *lentement: de son argent.*

PAGES 139, lig. 9. *d'y faire entrer le mien*, lisez; *de l'attacher à moi.*

144, lig. 3, *des*, lisez, *ces.*

148, lig. 15, *Général*, ponctuez, *Général?*

Tome XVII, Seconde Partie. Page 46, ligne 14, au lieu *de mes amis*, lisez, *mes parens.*

Fin du Théâtre de Shakespéare.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne, attenant celle des Mathurins, 1782.





